
3 1761 04019 2346


EX-LIBRIS
D.E. CAMPENHOUT



LES SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

C. E. ROYBET

—

TOME PREMIER



PARIS,

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

27-29, paſſage Choiſeul, 27-29.

—

M. D. CCC. LXXIII.

LES SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES

SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

C. E. ROYBET

TOME PREMIER



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
27-29, paſſage Choiſeul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.



NOTICE

LES ouvrages des Eſſayiſtes françaiſ ont tous été rangés parmi les livres des Conteurs. Ainſi, les Dialogues de Tahureau, les Propos ruſtiques de Noël du Faïl, les Bigarrures de Tabourot, les Matinées, les Après-dînées de Cholières, &, pour en venir à Bouchet, les Serées, ſont regardés comme des recueils d'hiſtoires facétieuſes à mettre à côté des Cent Nouvelles nouvelles, de l'Heptaméron & des Joyeux Devis. Jamais claſſification ne fut pourtant plus inexacte. Quoique une grande diſtance ſépare des Eſſais de Montaigne, les livres cités plus haut, il n'eſt pas moins certain qu'ils offrent quelques traits de reſſemblance avec l'œuvre du moraliſte gaſcon. S'ils révèlent un eſprit d'obſervation incomparablement inférieur, des vues peu étendues, un goût trop excluſif pour les bas côtés de la comédie humaine, ils témoignent néanmoins d'une certaine bonhomie, d'une droiture vraie, d'une licence plus naïve que recherchée, imputable ſurtout aux mœurs de l'époque, &, comme les Eſſais, ils ſont des « livres de bonne foy ». Leurs auteurs ne ſont-ils pas auſſi gens de bonnes & honnêtes maiſons : graves magiſtrats, juriſconſultes ſavants, poètes raffinés qui, épar-

gnés par la critique des contemporains, leurs véritables juges, devraient être à l'abri des attaques de notre pruderie?

La qualification de livre de bonne foi s'applique particulièrement aux Serées que Bouchet a résumées en ces termes : « Tout ce qui se présentoit à nous auant le souper ou durant iceluy, ou apres, & en la seree, seruoit de suiect à ceux qui estoient en la compagnie. La ialousie d'vn mary, la passion d'vn amoureux, la mignardise d'vne femme, la sottise d'vn valet, la ruse d'vne chambriere, la malice d'vn page, la meschanceté d'vn laquais, la gloire d'vn sot, suffisoit & bailloit matiere de deuiser à tous ceux de la seree. » Si l'on ajoute à cette piquante nomenclature, l'intérêt qu'une remarquable érudition & la connaissance intime des auteurs du temps peuvent donner à la peinture des mœurs, il devient facile de justifier la vogue de cet ouvrage.

Les Serées marquent dans l'histoire de nos conteurs une époque décisive. Leur édition complète ne précède que de deux ans Le Moyen de parvenir, *cette expression dernière & parfaite du conte français. La nouvelle, qui jusque là avait gardé sa physionomie, son allure & ses proportions particulières, se transforme subitement. Condensée en quelques mots par des esprits satiriques peu soucieux des détails inutiles, elle devient l'anecdote moderne, rapide & aiguë comme une flèche; puis, d'autre part, agrandie par les écrivains à la mode, elle s'élève au roman de cour: c'est* L'Astrée *d'abord, & plus tard* Le Grand Cyrus.

Le nom de Montaigne revient souvent dans les Serées. Bouchet a beaucoup lu les Essais. *On peut même affirmer*

qu'il les a relus au ſur & à meſure de leurs éditions ſucceſſives. Pour n'en citer qu'une preuve, le cas de Marie Germain n'eſt rapporté dans le premier livre des Serées qu'après la publication des Eſſais de 1588, où cette hiſtoire ſe trouve intercalée pour la première fois au chap. 21 du livre Ier : De la Force de l'imagination. Il ſerait aiſé de multiplier par d'autres exemples les témoignages de l'admiration reſſentie par Bouchet pour Montaigne. Mais le lecteur pourra ſe convaincre ſans peine que, parmi tous les écrivains ſes contemporains, cités par lui, Bouchet invoque de préférence l'auteur des Eſſais, tout en gardant vis-à-vis de ce maître illuſtre une entière liberté.

La vie de Guillaume Bouchet eſt peu connue. La Croix du Maine ne le mentionne même pas, & du Verdier ſe borne à quelques mots ſur les Serées. « Ce ſont, dit-il, pluſieurs beaux diſcours tenus par une bonne & notable compagnie aſſemblée par pluſieurs fois, non imprimés. » Cette appréciation s'arrête ſur une erreur, car le premier livre des Serées a paru à Poitiers en 1584, un an avant la Bibliothèque de du Verdier, publiée à Lyon en 1585. Dreux du Radier, tom. 2 de la Bibliothèque du Poitou, fait naître Bouchet en 1526. Bayle, plus circonſpect, ſe borne à placer ſa mort avant le 1er novembre 1607, & Viollet-le-Duc, Bibliothèque poétique, 2e partie, n'héſite pas à la fixer en 1606.

Malgré l'autorité de ces biographes, il eſt impoſſible d'admettre l'exactitude des dates auxquelles ils ſe ſont arrêtés. Si l'on ſe reporte en effet aux pièces liminaires du ſecond livre des Serées, Paris, Jérémie Perier, 1597 — Avis de l'imprimeur, Vers à la louange de l'auteur, & Pri-

vilége d'impreſſion donné le dernier jour de juin 1597 — *on voit que Guillaume Bouchet, S*[r] *de Brocourt* (1), *en ſon vivant juge conſul des marchands de Poitiers, était mort depuis quelques années. Cette dernière particularité reſſort notamment de ce paſſage de l'Avis de Périer au Lecteur :* « *I'ai fait rencontre dès longtemps de pluſieurs (manuſcripts), entre autres de ceux que ie vous garde des dernières Serées de feu maiſtre Guillaume Bouchet, viuant ſieur de Brocourt. Bien que ie recogneuſſe que la façon de philoſopher dont il vſe n'eſt point vulgaire ne practiquée par autre que par luy, qui peut eſtre dit entre nos François, le Plutarque & Athenée en leurs conuiues, néantmoins ie n'auois point voulu donner lumière à ſes liures, iuſqu'à ce que ie viſſe naiſtre vne plus heureuſe ſaiſon de bonheur & de ioye de laquelle voyant maintenant quelques commencemens, i'ay permis à ce volume vous aller voir... & m'aduanceray ſi ie cognoy qu'il vous ait eſté agreable de le faire ſuiure bientoſt d'vn tiers & enfin de vous faire receuoir auſſi quelque iour le premier grandement enrichi & augmenté de la main de l'autheur.* » *Cet extrait eſt doublement précieux : il permet de placer avant* 1597, *la mort de Bouchet, fixée juſqu'ici en* 1606; *il montre, dans la ſoumiſſion de Mayenne, d'Épernon & de Joyeuſe, les évé-*

(1) *Brocourt eſt une métairie de la commune de Nieuil-l'Eſpoir, connue aujourd'hui ſous le nom de Breaucou. Avant la Révolution, elle faiſait partie de la cenſive du fief de Nieuil, appartenant aux Religieuſes de la Trinité.* (Note communiquée par M. Richard, archiviſte de la Vienne.)

nements précurseurs de la paix définitivement assise par la prise d'Amiens, la soumission du duc de Mercœur & l'édit de Nantes ; il établit enfin que l'édition donnée en 1597 *par Jérémie Périer, a eu pour unique objet le second livre des Serées faisant suite au premier volume dû à Bouchet lui-même.*

Ces conclusions ne sont pas les seules à tirer de l'Avis dont il vient d'être donné un extrait. Lorsque Bouchet mourut, le second livre des Serées était prêt pour l'impression. Une dédicace de l'auteur, placée par Périer en tête du volume, en fait foi. Elle est adressée à M. de la Clyelle (1), *qui se trouvait alors en Italie, chargé d'une mission auprès du pape. Cet incident, qui ne nous révèle pas l'époque de la mort de Bouchet, la fixe néanmoins de* 1593 *à* 1594, *puisque nous savons par de Thou* (Histoire universelle, *La Haye*, 1740, *tom.* 8, *p.* 314) *que la mission confiée à de la Clyelle, avait pour but d'annoncer la conversion de Henri IV & l'arrivée du duc de Nevers,*

(1) *Isaye Brochard, sieur de la Clyelle, conseiller & maître d'hôtel du roi, fut un homme politique dont il est fait mention dans les ouvrages ci-après :* Palma Cayet. *t. I, p.* 554, *Ed. Buchon ; Dupleix,* Hist. de Henry le Grand, 1632, *p.* 175; Lettres de Henri IV, *Collection B. de Xivrey, t. III, p.* 676 ; *Catal. imp. de De Thou ; & dans les manuscrits de la Biblioт. Nation.,* Affaires de France, 3956, *f. fr. pp.* 163 *&* 205. *Après avoir mené à bonne fin plusieurs missions délicates, tant en Italie qu'en Suisse, il revint en France & épousa, le* 2 *février* 1599, *Charlotte de Moulins, veuve de Claude Brochard, conseiller au Parlement de Paris. La sœur de Claude Brochard, fille de René Brochard, sieur des Fontaines, maire de Poitiers en* 1589, *fut la mère de Descartes. Isaye Brochard devint maire à son tour, en* 1617, *& échevin l'année suivante ; & l'on*

de l'évêque du Mans & du doyen de Paris. Or, cette ambaſſade préliminaire, ſur laquelle le cardinal d'Oſſat donne de curieux détails dans ſes lettres, eut lieu en août 1593.

Bouchet, dans ſa dédicace au ſieur de la Clyelle, ne fait aucune alluſion à l'iſſue des négociations. Selon toute prévìſion, il mourut peu de temps après leur ouverture. Il avait alors quatre-vingts ans, ainſi qu'il réſulte des vers ſuivants, tirés d'un ſonnet figurant ſous le titre de Tombeau, parmi les pièces liminaires du troiſième livre des Serées :

> *Huit fois dix ans complets en ce monde inconſtant,*
> *Sans peine & ſans douleur, il a veſcu contant.*

En remontant, comme l'ont fait tous les précédents biographes, vers le commencement du ſeizième ſiècle pour préciſer l'époque de la naiſſance de Bouchet, on eſt amené à la placer vers la fin de 1513.

Guillaume Bouchet était le fils de Jeanne Boiſſeau &

trouve, dans la correſpondance de Louis XIII, *deux lettres qui préciſent bien la date de ſa nomination de maire, car la première, du* 7 *juillet* 1617, *lui eſt adreſſée comme conſeiller d'État, & ſur l'autre, du* 11 *août ſuivant, après ce titre vient la qualification de maire de la ville de Poitiers.*

Iſaye Brochard portait « d'or à l'aigle éployé de ſable, patté & becqué de gueules, chargé en cœur d'un écuſſon d'or à trois fraiſes ou brocs de gueule feuillés de ſinople, poſés en pal, avec cette deviſe: Poſcunt ſic dulcia fortes. »

(Dict. hiſt. & généal. de l'anc. Poitou. N. *Filleau, Poitiers,* 1840.)

de Jacques Bouchet, imprimeur à Poitiers, qui s'aſſocia vers 1544, *avec Jean & Enguilbert de Marnef, libraires jurés de la même ville* (1). *Il eut un frère, J.-A. Bouchet, dont nous trouvons, dans le tombeau de Jean de la Péruſe, un ſonnet commençant ainſi :*

Ie t'ay taillé, Peruſe, vn tombeau éternel
Dans mon imprimerie; & là la muſe mienne,
La muſe imprimerie a rauie la tienne,
Qui te font l'vne & l'autre à iamais immortelle.

Ton tombeau, c'eſt ton liure & peu en ont de tel...

Et i'y auois penſé grauer la Tragédie
En ſanglant vermillon, ſigne de la furie,
Mais mon dueil n'a permis y mettre que du noir.

Guillaume Bouchet a ſa part dans l'œvure de La Péruſe. Elle eſt plus grande que celle de ſon frère & nous fournit ſur ſa vie d'intéreſſantes indications. Avant de recueillir & d'éditer, avec Boiceau de la Borderie & Scevole de Sainte-Marthe, les œuvres de Jean de la Péruſe, il a été l'ami de tous deux. Il a fait partie, de cette pléïade provinciale que complètent Tahureau & Vauque-

(1) *Avant de devenir l'aſſocié des de Marnefs, Jacques Bouchet paraît avoir été celui d'un frère qui portait le nom de Guillaume. La ſociété des Antiquaires de l'Ouest poſſède une pièce à l'appui de cette hypothèſe. C'eſt le teſtament de Jehan Bouhier, prêtre, curé de la Réſurrection de Poitiers, en date du* 19 *juin* 1515, *qui laiſſe à Guillaume Bouchet, ſon compagnon, dix écus d'or & en plus, ſa vie durant, tous les uſtenſiles de l'imprimerie qui eſt inſtallée dans la maiſon dudit Bouhier. Il y aurait donc eu deux générations de Bouchets frères, imprimeurs.* (Note de M. Richard.)

lin de la Frefnaye, & dans laquelle Baïf vient fe préparer aux luttes poétiques dont Paris fera le théâtre quelques années plus tard. C'eft à Guillaume Bouchet que La Péruse, fur le point de quitter Poitiers, adreffe les adieux deftinés à tout le cénacle. Les amies des poètes ne font pas oubliées : l'Ange de Bouchet, la Francine de Baïf, l'Admirée de Tahureau & d'autres encore qui ne font pas nommées, reçoivent le témoignage de l'admiration du poète, qui a, d'ailleurs, vanté leur beauté en d'autres occafions.

Il femble maintenant hors de doute que Bouchet a appartenu à un petit groupe de poètes & d'amis des lettres, à la tête defquels l'appelaient fon âge & fon érudition, finon fon mérite poétique. Sur ce dernier point même, s'il nous refte trop peu de pièces pour juger, & pour accorder à Bouchet le titre de poète, peut-être en était-il autrement de fes contemporains. Comme Baïf, & Tahureau, il a chanté fa maîtreffe, & il en fait ainfi modeftement confidence à la fin d'un fonnet imprimé avec les Forefteries *de Vauquelin de la Frefnaye :*

..... De ma diuine ange
Les miens bas verfelets ont hauffé la louange.
Si ie ne puis remplir de mes tons l'vniuers,
Pour le moins qu'vne feule entende mes bas vers.

La poftérité n'a point entendu les bas vers de Bouchet. Il y a pis encore pour le poète amoureux : fa maîtreffe ne les écoutait pas & fe montrait cruelle. La Péruse l'en a blâmée avec véhémence dans une apoftrophe confervée dans fes œuvres & deftinée à fléchir l'impitoyable beauté.

Tahureau, de ſon coté, dans ſes Sonnets, Odes & Mignardiſes, *fait alluſion à l'inſenſibilité de cette « diuine ange »,* *quand il dit à l'amant éconduit :*

Mon amour eſt langoureuſe,
Et la tienne eſt malheureuſe.
Il eſt vray que les maiſtreſſes
Qui nous cauſent ces deſtreſſes,
Sont parfaittes en beauté.
Mais quoy ! ſi leur cruauté
Trop cruellement ſurpaſſe
Toute leur meilleure grace,
Que nous ſert qu'ell' ſoyent ſi belles
Puyſqu'elles ſont tant rebelles !

*Dans ſes premières poéſies, Tahureau avait conſeillé à Bouchet de pourſuivre de moins arides galanteries, & il lui avait préſenté de l'amour champêtre un tableau qui, plutôt que l'*Oariſtys *de Théocrite, rappelant les idylles licencieuſes de Motin, a mérité d'être inſéré dans le* Cabinet Satyrique.

Cette pièce, antérieure aux Mignardiſes *de l'Admirée, ſemble remonter aſſez haut dans la jeuneſſe des deux amis pour qu'on demeure fondé à croire qu'elle n'eut aucune influence ſur leur carrière amoureuſe. Ils continuèrent de reſter fidèles aux beautés altières, & leur rêve de bergerie ne fut qu'une viſion de courte durée.*

Malgré ſon âge (il était de pluſieurs années l'aîné de tous), Bouchet eut la douleur de voir mourir de bonne heure Tahureau & La Péruſe. Le premier s'éteignit dans l'épuiſement, à vingt-huit ans, peu après ſon mariage, & la publication de ſes poéſies. La Péruſe, plus jeune

encore, mourut d'amour, ſelon Marcaſſus, l'un des commentateurs de Ronſard; en réalité, il ſuccomba à un mal plus grave, comme il le donne à entendre dans ſa dernière ode à ſon ami Boiſſot :

La fieure plus fort me bruſle
Que la chemiſe d'Hercule,
Et le mont ſicilien
N'euſt oncq feu pareil au mien.
Ah, Boiſſot, ah, que ie ſouffre !
Que ie ſouffre iours & nuis.

Touſiours l'Aigle rauiſſante
Promethée ne tourmente;
Le feu qui bruſle mes os
Me tourmente ſans repos.

Colletet, qui ne recule devant aucune indiſcrétion, inſiſte, en préſence de ces vers, ſur l'improbabilité de l'indication donnée par Marcaſſus : « La Péruſe étant, dit-il, un amoureux jouiſſant, on confond l'effet avec la cauſe, car il mourut effectivement d'une honteuſe maladie. » Il laiſſait inachevée ſa tragédie de Médée *& des poéſies que Boiceau de la Borderie &* G. *Bouchet recueillirent & firent paraître en 1555. Cette publication ne coûta pas peu de peine aux deux amis. D'après les termes mêmes de Bouchet, dans ſa lettre à Boiceau, placée en tête de l'édition originale de La Péruſe, ils durent raſſembler des ouvrages « tumultueuſement eſpars par ci par là, ou miſerablement enclos dans vn auaricieux coffre & deſcouurir ce qui eſtoit caché ». La famille du poète ſe montra toujours oppoſée à la publication de ſes œuvres, &, de nos jours même, cette réſiſtance paraît*

s'être définitivement manifeſtée par la deſtruction de manuſcrits conſidérés comme papiers ſans valeur (1). *Il eſt donc à craindre que les nombreuſes poéſies inédites auxquelles il eſt fait alluſion par l'auteur, dans ſon ode à l'évêque de Therbes (Tarbes), A. d'Achon, n'aient échappé de la ſorte aux recherches de Bouchet & de La Borderie, & ne ſoient irrévocablement perdues.*

Scévole de Sainte-Marthe concourut à la première édition des poéſies de Jean de la Péruſe. Il revit & corrigea la Médée, *qui, depuis ſa repréſentation à Paris, en* 1553, *par les confrères de la Paſſion, était reſtée inachevée. Ce travail fut le début poétique de Sainte-Marthe, qui n'avait alors que dix-neuf ans. Dans cette occaſion, Scévole montra moins de délicateſſe que ſes collaborateurs à l'œuvre de l'ami défunt. Il laiſſa écrire par le Loudunois Marin Blondel, dans le* Tombeau *de Jean de la Péruſe, qu'il avait tiré de la pouſſière la tragédie de* Médée. *Plus tard, il affirma, en vers latins il eſt vrai, que cette pièce était ſon œuvre ſous le nom d'un autre, & qu'il avait, ſous ce déguiſement, à l'abri de la jalouſie & de tout danger, fait l'eſſai de ſon génie. Quoi qu'il en ſoit de ces prétentions, appuyées par Colletet & Dreux du Radier, combattues par Ronſard & Paſquier, il eſt un témoignage qu'il faut recueillir précieuſement, parce qu'il tranche, en faveur de Guillaume Bouchet, toute équivoque : c'eſt celui de J.-A. de Baïf :*

(1) *Voir Mourier,* Notes biographiques & littéraires ſur J. de la Péruſe. *Angoulême,* 1861, *in-8.*

Peruse, auecq'ton corps ton nom estoit caché
En vn mesme cercueil; mais Bouchet eust pitié
De te voir obscurcir auecque ta mémoire.

Bouchet par ta Médée a ton nom arraché
De la fosse oublieuse, & sans son amitié
A grand'peine eusses tu iamais eu telle gloire.

Une longue intimité paraît également avoir uni Guillaume Bouchet & Scévole de Sainte-Marthe; car, en 1573, *alors que ce dernier, contrôleur général des finances à Poitiers, fit jouer dans cette ville la tragi-comédie de* Job, *il adressa à Bouchet une ode française, parmi celles qu'il écrivit pour les entractes de la pièce. Dreux du Radier, qui rapporte cette particularité, dans son* Histoire littéraire du Poitou, *ajoute que l'ode en question commence par ces vers,*

Tant que vous estes fauorit
De la Fortune, tout vous rit,

& se trouve à la page 116 *des* OEuvres mêlées *de Scévole de Sainte-Marthe, imprimées à Poitiers, chez les frères Bouchetz.*

C'est à quelques années de là qu'il faut placer la nomination de Bouchet aux fonctions de juge-consul des marchands de Poitiers. Cette charge honorifique, qui, dans l'état actuel de notre législation, correspond à la présidence du tribunal de commerce, fut conférée par l'élection, ainsi que Bouchet le fait connaître dans l'épître dédicatoire du premier livre des Serées. *Tous ces détails*

témoignent de l'eſtime publique accordée à l'auteur de cet ouvrage, & ils atteſtent la libre ſimplicité des mœurs du temps. Un magiſtrat pouvait alors, ſans encourir de blâme, offrir à la corporation qui l'avait choiſi pour arbitre, un livre écrit au ſoir le ſoir, ſous la dictée d'inſouciants cauſeurs.

Bouchet mourut très-probablement dans l'exercice de ſes fonctions. C'eſt, du moins, en ce ſens qu'il paraît juſte d'interpréter les termes du privilége en faveur de Jérémie Périer : « Feu Guillaume Bouchet, en ſon viuant iuge-conſul... » On peut ainſi conclure, à défaut de documents précis, qu'en 1593, neuf ans après ſa première élection, Bouchet occupait encore la charge à laquelle l'avait appelé le choix de ſes concitoyens.

Le premier livre des Serées a paru pour la première fois à Poitiers, chez les Bouchetz, en 1584. Ce volume, in-4° de 368 pages, porte au titre une marque ronde repréſentant l'intérieur d'une imprimerie, avec ces mots : Vitam poſt funera reddo. *Il ſe termine par un privilége du roi pour neuf ans conſécutifs, à partir du 29 juillet 1584.*

Un an après, deux réimpreſſions furent données de ce livre : l'une, in-16 de 790 pages, ſur la copie faite à Poitiers, ſans privilége ; l'autre à Paris, chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enſeigne de ſaint Claude, petit in-8 de 258 feuillets, 16 ff. lim., non chiffrés, portant ſur le titre la marque du philoſophe Bias. Le privilége du 29 juillet 1584 eſt reproduit, & à la ſuite ſe trouve un permis d'imprimer de Jacques Bouchet, marchand-libraire à Poitiers & frère de l'auteur, ſous la date du 15 janvier 1585.

De 1588 *à* 1593, *Brunet* (Manuel du Libraire, *t. I*, *col.* 1166) *& Niceron* (Mémoires, *t.* 27) *mentionnent deux éditions. La plus ancienne ſerait une réplique de l'in-16 imprimé ſur la copie faite à Poitiers, & l'autre aurait été donnée, dans le même format, à Lyon, chez Jean Veyrat.*

En 1597, *Jérémie Périer publie à Paris, rue Saint-Jacques, au Bellérophon, in-16,* 554 *p.,* 12 *ff. lim., le ſecond livre, ſuivant privilége en date du dernier jour de juin* 1597, *portant permiſſion pour dix ans en faveur du requérant, « qui a expoſé & fait remonſtré qu'auec grand ſoin, labeur & diligence, il a recouuert toutes les Serées de feu Guillaume Bouchet, en ſon viuant iuge conſul des marchands de noſtre ville de Poictiers. »*

L'année ſuivante, 1598, *le même éditeur, ſous le nom d'Adrian Périer, à la boutique de Plantin, fait paraître le troiſième livre des Serées, in-16 de* 528 *pages. Dans les pièces liminaires, il faut noter les paſſages ſuivants : « Ce troiſième volume m'ayant éte mis entre les mains par les amis de l'autheur, feu M. Bouchet, ſieur de Brocourt... » (Épître à M. de la Clyelle.)*

« Ie vous préſente ce dernier volume (amis lecteurs) de feu monſieur Bouchet, ſieur de Brocourt, comme ie le vous auois promis par mon aduertiſſement fait au ſecond liure... » (L'Imprimeur au Lecteur.)

Après l'expiration du privilége de 1584, *cédé à Gabriel Buon, en* 1585, *Jérémie Périer obtint, en* 1607, *pour dix années, à partir du* 7 *août, un nouveau permis d'imprimer, concernant les trois livres des Serées, &, le* 25 *du même mois, par-devant les notaires de Paris, Mes Belot &*

Fardeau, il donna consentement de jouissance de ce nouveau privilége à Thibaud Ancelin, imprimeur ordinaire du roi à Lyon. Les éditions de Paris & de Lyon, publiées en 1608, ne diffèrent entre elles que par le titre, & elles l'emportent sur toutes celles qui les ont précédées, par l'accroissement du premier livre dans la proportion d'un tiers, le titre dit presque de moitié. Indépendamment de cette particularité, propre à donner du prix à l'édition, il y a lieu d'ajouter que le texte offre une pureté dont les imprimeurs venus après Jérémie Périer se sont tous écartés, sans exception.

A partir de 1608, les Serées sont publiées d'abord à Lyon, chez Pierre Rigaud, à l'enseigne de la Fortune, en 1614; puis simultanément en 1615, à Lyon, par Simon Rigaud, rue Mercière, & à Rouen, chez David Ferrant, Pierre Loysel et, Jean Crevel, Robert Valentin, Claude le Villain & Jean Berthelin. Ces éditions, multipliées en apparence, ne sont, en réalité, dues qu'à deux tirages, l'un fait à Lyon, sous un seul nom d'imprimeur, & l'autre exécuté à Rouen, avec des attributions diverses. Une comparaison attentive des exemplaires de Rouen lève tous les doutes à cet égard. La composition des volumes, le nombre des pages de chacun d'eux, les fautes de texte & les erreurs typographiques se retrouvent uniformément partout à la même place.

L'édition de Simon Rigaud de 1615, réimprimée en 1618, est infiniment supérieure à celles qui viennent d'être indiquées. Toutefois elle ne paraît pas mériter la préférence qui, suivant le Manuel du Libraire, *lui serait accordée par les bibliophiles sur l'édition de Périer. En effet,*

elle préſente des modifications de titres, des ſuppreſſions de noms, enfin, dans les pièces liminaires, ſinon dans l'ordre des Serées, des tranſpoſitions qui lui ôtent de la valeur & ne permettent pas de la conſidérer avec certitude comme la plus complète des éditions des Serées.

La dernière réimpreſſion des Serées a été donnée à Rouen, en 1634 & 1635, chez Louys & Daniel Loudet, rue aux Juifs, près le Palais. Elle eſt aſſurément la meilleure de toutes celles qui ont paru dans la même ville, car elle ſemble avoir été publiée ſur un exemplaire, corrigé à la main, de l'édition de Rigaud. Malgré ces rectifications, elle offre encore des lacunes qui la laiſſent au-deſſous de ſon modèle.

Les diverſes obſervations qui précèdent ont impoſé aux nouveaux éditeurs des Serées, le texte des ſecond & troiſième livres publiés par Jérémie Périer en 1597, & réimprimés, avec la leçon définitive du premier livre, en 1608. Un exemplaire de cette date a donc ſervi de type à la publication faite aujourd'hui. Pour compléter utilement ce répertoire d'anecdotes & d'obſervations claſſées par chapitres, un index des noms propres, une table des contes & un vocabulaire des expreſſions curieuſes ou difficiles ſeront joints au dernier volume. De cette façon, les Serées de Bouchet, qui ont conſervé juſqu'à ce jour la faveur excluſive des bibliophiles, pourront être recherchées des lecteurs curieux de notre vieille littérature.

Au moment de mettre ſous preſſe, M. Richard, archiviſte de la Vienne, nous tranſmet ſur Guillaume Bouchet des indications que nous ſommes heureux de placer ſous les yeux des bibliophiles, dans les termes mêmes où elles

nous ont été adreſſées. Après avoir conſulté ſans réſultat les archives générales du département, M. Richard a trouvé dans les titres provenant de l'abbaye des Religieuſes de la Trinité, propriétaires du fief de Nieuil-l'Eſpoir, où était ſituée la métairie de Brocourt, quatre pièces, dont voici les dates & l'analyſe :

« 1547, 3 *décembre. — Déclaration roturière faite par Jacques Bouchet à la ſeigneurie de Nieuil, pour une maiſon & 25 ſepterées de terre, ſiſe à Brocoux, près le querroi de la mort au chevalier, & une pièce de terre de 6 ſepterées, aux Belletieres; ſigné : Bouchet.* »

« 1558, 8 *octobre. — Déclaration roturière des mêmes lieux, par Jeanne Boiſſeau, veuve de Jacques Bouchet; ſigné : J. A. Bouchet, fils de la ſuſdite Boiſſeau.* »

« 1576, 27 *août. — Autre déclaration par les Bouchets frères, marchands à Poitiers.* » *La métairie y porte le nom de* Brocou. *La pièce eſt ſignée G. Bouchet, J. Bouchet. La ſignature de G. Bouchet eſt fort tremblée.*

« 1599, 24 *octobre. — Autre déclaration par Pierre Bouchet, ſieur de* Brocous. »

Il eſt inutile d'inſiſter ſur l'importance de cette communication, qui met en ſcène le père & la mère de G. Bouchet, ſon frère J.-A Bouchet, l'auteur du ſonnet imprimé dans le Tombeau *de La Péruſe, Guillaume Bouchet lui-même, & Pierre, l'héritier du nom & de la petite ſeigneurie de Brocourt. La réunion de ces documents, qui ont tous une valeur propre, conſtitue pour les curieux une véritable bonne fortune.*

Telles ſont les informations que nous avons pu recueillir ſur Bouchet, ſa vie & ſon rôle dans notre hiſtoire litté-

raire. S'il n'a pas comme Bonaventure des Périers, Noel du Faïl & Henri Eſtienne, eu l'honneur d'une réédition pendant le XVIIIe ſiècle, il n'en eſt pas moins reſté dans la mémoire des lecteurs paſſionnés pour notre vieille littérature. Quelque rang que tienne parmi les conteurs français, l'auteur des Serées, Guillaume Bouchet, l'eſſayiſte qui a marqué ſa place près de Montaigne, mérite à ſon tour un peu de gloire. Indépendamment de l'œuvre perſonnelle & conſidérable qui porte ſon nom, nous lui devons les poéſies de Jean de La Péruſe. Ainſi, toute proportion gardée, ſe complète encore la reſſemblance de Bouchet avec Montaigne. Comme cet illuſtre maître, il nous a donné, nous le répétons, un livre de bonne foi &, comme lui, il nous a laiſſé le ſouvenir d'une généreuſe amitié.



PREMIER LIVRE

DES SEREES

DE GVILLAVME BOVCHET, SIEVR DE BROCOVRT.

Reueu & augmenté par l'Autheur en ceste derniere Edition, presque de moitié.

ET NVGAE SERIA DVCVNT.



Se vendent

A PARIS,

CHEZ IEREMIE PERIER,

en sa boutique sur la petite montee du Palais.

M. DCVIII.

Auec priuilege de sa Majesté.



A MESSIEVRS LES MARCHANDS

DE LA VILLE DE POICTIERS.

LE ſentiment que i'ay touſiours eu, Meſſieurs, de l'honneur qu'il vous a pleu me deferer lors que ie fus conſtitué par vous en la charge & dignité de voſtre Iuge & Conſul, a faict que mon plus grand deſir a depuis eſté non ſeulement de m'acquiter de mon deuoir, & m'efforcer de ſatisfaire au iugement de voſtre election, mais auſſi de laiſſer quelque marque qui peuſt rendre teſmoignage de combien ie me repute voſtre tenu & obligé. Ce que i'ay penſé ne pouuoir mieux faire qu'en vous dediant partie de mes labeurs : entre leſquels i'ai choiſi ce petit Liure, dont ie vous fais preſent, d'autant plus volontiers qu'il m'a ſemblé proprement vous conuenir, attendu que les diſcours libres & gaillards contenus en iceluy, ſe reſſentent encores de l'ancienne preud'homie du bon vieux temps & ſimplicité de nos peres, qui aloient à la bonne ſoy, paſſans le temps à conuerſer & rire enſemble, au parauant que la naïfue bonté de leur naturel fuſt corrompue par le malheur des guerres ciuiles, qui ont chaſſé par leur diuiſion l'amitié, concorde & priuauté, qui ne peut eſtre ſans la fiance mutuelle entre les hommes. Laquelle contagion i'oſe dire

auoir moins penetré en noſtre endroiƈt, qu'en autres gens de quelque vacation qu'on les vueille choiſir. Eſtant aſſez notoire que le principal inſtrument, par le moyen duquel nous exerçons diuerſement nos commerces, eſt la ſoy & loyauté, ſans laquelle aucun trafic ne peut ſubſiſter. Et vous diray, Meſſieurs, auec verité, qu'en vous ſourniſſant la marchandiſe qu'icy ie vous preſente, ie ne me ſuis en rien eſloigné de ceſte bonne couſtume : vous aſſeurant, foy de marchand, que ie l'ay garnie des meilleures eſtoffes qui fuſſent en ma boutique. Qui eſt cauſe que ie ne vous en monſtre vn petit eſchantillon ſeulement, mais la moitié de toute la piece, à fin de vous faire mieux cognoiſtre que vous n'eſtes point trompez : auſſi n'ay-ie pas peur qu'elle ne vous contente, cognoiſſant aſſez voſtre candeur & bonne volonté. Mais s'il ſe trouue quelques faſcheux, n'eſtans de noſtre eſtat, à qui de prime face elle ne plaiſe, ie les prierai d'excuſer mon peu de moyen, qui ne me permet auoir en tout mon magazin de meilleur aſſortiment pour ceſte heure. Ce qui neantmoins ne les doit inciter à m'auoir en meſpris, car ſi quelque fois les Romains ont bien daigné prendre patience d'eſcouter vn ruſtic du Danube, qui ſurmonta leur attente, il ne leur deura faſcher de preſter leurs oreilles ou leurs yeux à vn marchand Poicteuin, auec lequel ils trouueront, peut-eſtre, dequoy ſe contenter mieux qu'ils n'eſperent. A Poiƈtiers, ce 15. d'Aouſt 1584.



DISCOVRS DE L'AVTHEVR

SVR SON LIVRE DES SEREES.

ENTRE plusieurs plaisirs & honnestes passetemps qu'on recherche pour l'allegement du corps & recreation de l'esprit, i'ay opinion que les banquets & conuis non somptueux, tiennent le premier lieu, principalement ceux qui se font entre familiers, voisins & amis, sans grand appareil, lesquels le Poëte Epigrammataire propose pour vne espece de bon-heur & felicité de nostre vie : estans tels banquets confits en toute amitié, soulas & repos, comme au contraire ceux qu'on celebre auec grande solennité, bobans, & despense, sont tumultueux, & pleins de confusion. Et tout ainsi qu'au banquet facile & entre pareils, l'homme est conuié & semond à toute parsimonie, modestie & temperance, & par iceluy luy est proposee la consolation de l'esprit, aussi le banquet farcy d'vne delicatesse & diuersité de viandes, l'inuite au plaisir & rassasiment du corps : ioinct que les conuis particuliers & familiers, où chacun

apporte sa portion, sont plus libres, au rapport d'Hesiode, plus honnestes, & plus sobres. Parquoy ie ne me sçaurois saouler de louër l'honneste coustume & façon de viure, de laquelle lon vse en plusieurs villes de nostre France, où les parens, amis, & voisins s'accordent à porter chacun son petit ordinaire en la maison, tantost de l'vn, tantost de l'autre : lesquelles assemblees, à ceste cause ont esté appellees des Latins, Conuiuia per vices agitata, *c'est à dire, qui se font alternatiuement, & l'vn apres l'autre, par ceux d'vn mesme voisinage. Et là, sans aucuns frais extraordinaires, & comme dit Hesiode, auec beaucoup de plaisir & peu de despense, les compagnons de table iouïssent de ce souper, conioincts ensemble d'vne douce vnion, & concorde. Ce qui a esté cause que les Grecs ont appellé ces conuis,* Sympofia philetica, *& les Latins* amica conuiuia, *c'est à dire, banquets d'amis. Aussi disoit Marcus Cato que la table faisoit entre autres choses des amis, & les entretenoit en bonne volonté les vns enuers les autres : parce que le conuy & la table commune, sont propres & idoines pour moderer & faire abbaisser les hautains, qui par là se rendent sociables auec les autres, estant difficile d'y garder sa grandeur & seuerité. Encores que Pericles ait esté de contraire aduis, & n'ait approuué ceste amitié de table, disant que l'homme pert sa liberté, & met sa reputation en danger, quand il va boire & manger en la maison d'autruy. Mais Athenee confirmant l'opinion de Caton, dit que le conuy, & principalement le vin beu en iceluy, a vne certaine efficace & puissance pour attirer l'amitié de ceux qui boiuent & mangent auec nous, & entretenir vne egalité entre le peuple. C'est pourquoy les*

anciens auoient accouſtumé de faire manger & boire enſemble à certains iours tous ceux d'vn meſme village, & s'appelloit ce banquet Comeſſatio, *de* Comé, *qui ſignifie village, & le iour que cela ſe faiſoit ſe nommoit* Philoteſia, *venant ce nom Grec d'amitié. Auſſi trouuons nous en la primitiue Egliſe, qu'il ſe faiſoit entre les Chreſtiens des feſtins, qu'ils nommoient* Agapas *en Grec, c'eſt à dire, dilection & charité. A quoy ſe rapporte noſtre pain beniſt qu'encores auiourd'hui pluſieurs villageois, meſme en Poictou, appellent vulgairement la charité. A ceſte cauſe aux banquets des Grecs, il y auoit touſiours quelqu'vn qui partageoit, detranchoit, decoupoit, & preſentoit les viandes, & ſe nommoit* Daitros, & Carptor : *& vn autre qui auoit charge de regarder ſi tous beuuoient egalement, & de meſme vin, qui s'appelloit* œnopta. *Et ordonnoient les anciens ces banquets publics, pour entretenir amitié, & conſeruer vne egalité entre les citoyens, comme vne choſe grandement plaiſante & agreable au peuple : leſquels banquets pour ceſte raiſon ont eſté nommez des meſmes Grecs* Syſſitia, *& des Latins* Sodalitates, *preſques ſemblables aux Confrairies des artiſans de noſtre France, eſquelles encores auiourd'huy nous les voyons boire & manger enſemble. Auſſi furent anciennement trouuez & mis ſus les feſtins, les ieux, & les banquets publics, afin que les Citoyens s'y retrouuans enſemble, euſſent moyen, en ſe frequentant, de ſe pouuoir voir, & plus entierement ſe cognoiſtre : & les Grecs appelloient leurs banquets,* Syſſitia, *mot & nom qui ſignifie la grande frugalité qu'ils y gardoient. Et outre tout cela, ces banquets publics ſeruoient aux ieunes enfans comme de colleges de temperance, & ciuilité.*

Or ſi les anciens ont faict ſi grand cas & eſtime de ces banquets publics, & ſi nous meſmes voyageans quelque fois auons prins du plaiſir aux hoſtelleries à deuiſer auec pluſieurs perſonnes incogneuës, eſtans aſſis à meſme table : ie vous laiſſe à penſer combien l'aiſe doit eſtre plus grande, où le banquet eſt compoſé ſeulement de parens, de familiers & amis. Eſquels chacun portant ſon ordinaire, on dreſſe vn feſtin ſeigneurial & magnifique : tous ne pouuans pas en leurs maiſons couurir leur table d'vne varieté & abondance de viandes & de vins, là où ceux qui ſe treuuent en ces conuis frequentez de familiers & voiſins, ont autant de ſortes de viandes & de vins, qu'il y a de perſonnes au ſouper : banquets bien plus grands que ceux d'Homere, là où les Roys & grands ſeigneurs n'ont pour tout potage, & tous mets, que du bœuf roſty : & plus grands que le feſtin du triomphe de Ceſar, où il n'y auoit que de trois ſortes de vins, encores trouua l'on cela bien eſtrange. Mais laiſſant à part la refection du corps, comme comme la choſe moins conſiderable en ces banquets, i'eſtime plus la refection & contentement de l'eſprit qu'on prent en iceux, que toute autre choſe : car comme dit Epictete, il faut en mangeant & beuuant traicter auſſi bien l'eſprit que le corps. Et dequoy le ſçauroit on mieux repaiſtre que du deuis, qui ſe peut dire l'ame du conuy? Caton l'aiſné, comme teſmoigne Ciceron en ſon liure de l'eſtat de vieilleſſe, prenoit plaiſir de ſe trouuer és conuis, à cauſe des propos ioyeux qui s'y tiennent : & diſoit que pour viure heureuſement il eſtoit conuenable & expediant de viure auec gens de bien & recreatifs. En ce meſme liure de Ciceron, iceluy Caton dit : Ie me trouue

iournellement à banqueter auec mes voisins, où nous passons une partie de la nuict, en deuisant ensemble : estimant plus les conuis pour deuiser auec nos amis, que pour le plaisir des viandes & friands morceaux. C'est selon mon aduis ce qui a meu Plutarque de dire que les Muses ne doiuent estre moins familieres de Bacchus que les Nymphes : ce qui est pareillement confirmé par Hesiode, lequel associe Bacchus auec Mercure, pour nous apprendre que les propos doctes, & recreatifs des banquets resiouyssent les corps & les esprits, autant ou plus que faict le vin. Outre laquelle refection de l'esprit & du corps, ces mediocres & familiers conuis & banquets, accompagnez de leurs Serees, seruent encores pour acquerir la congnoissance de plusieurs sciences : l'vn discourant d'vne chose, l'autre d'vn autre, & par ce moyen chacun sera sans peine participant de ce qu'il n'auroit peu comprendre à part soy, qu'auec vn long temps, & trauail. Escole vrayement Pythagorique, pour estre exercee par vne communication liberale, & non mercenaire, estant trescertain qu'vn homme de lettres faict plus de profit en vne heure qu'il employe à discourir & raisonner auec ses semblables, qu'il ne feroit en vn iour se tenant solitaire, & renfermé en vne estude. Et si vous m'alleguez qu'en ces banquets ny en leurs Serees, il n'y a pas gueres de temps pour dire & apprendre beaucoup de choses, ie vous respondray qu'il y en a bien assez, estant employé comme font les gens vertueux & sçauans, qui n'en perdent vne seule minute : car les menetriers, chantres, & bouffons, en qui le vulgaire se plaist, n'empeschent gueres leurs Serees, ayans en eux-mesmes assez dequoy se recreer, & resiouïr, sans le

ministere des farceurs, badins, danseurs, & autres telles gens, dont ils se passent aisément. Et à la verité, ie trouue la musique, auec ses instrumens, les bouffonneries & badinages, inutils, & de nul ou peu de proffit és banquets, où on est exempt de passions & d'ennuis : car en mangeant & beuuant, sommes nous pas assez ioyeux & gaillards? Iamais on ne cherche le Medecin qu'en accident de maladie, qui nous destient & nous menace de danger: là où au contraire, les ignorans & gourmans ne peuuent estre és banquets seuls ensemble : parce qu'ils ne prennent point de plaisir à ce qu'ils disent, ny aux propos que les autres tiennent, à cause de leur grossiere ignorance, qui fait qu'ils sont contraincts de louër à grand prix la voix des chantres, le vent des flustes, & la main des violons : mais les doctes deuis sont les ieux & plaisirs des hommes sages & sçauans. C'est pourquoy Alcibiades reiettoit toute musique & badinerie durant qu'il estoit à table : tout cela luy ostant le plaisir qu'il prenoit à deuiser familierement auec ceux du conuy. Encores que Homere die, Conuiuij citharam quam dij fecere sodalem : *si est-ce que si anciennement ils auoient la musique és conuis, ce n'estoit que pour medecine contre l'intemperance des banquets. Que si la menestriere se trouua au banquet des sept sages, Plutarque dit qu'ayant vn peu chanté, apres graces, que elle se retira incontinent de la salle. Que si durant le souper, ou peu apres, & durant les Serees, quelques vns s'accommodans au lieu & au temps, ont meslé parmy leurs propos serieux, quelques discours plaisans & recreatifs, & que gens de vertu & honnestes, ayent proferé quelque parolle vn peu libre, ie leur mettray en barbe, pour*

defence, les anciens qui ont approuué les conuis acroamatiques, c'est à dire, assaisonnez de quelque bonne saulce, & sauoureux saupiquet de contes recreatifs, & plaisantes sornettes : imitans en cela les bons peintres, lesquels laissent de l'ombre en leurs ouurages, pour leur donner iour plus clair & illustre : parce que le banquet rempli de doctes deuis & serieux propos, se rend à la fin fascheux & ennuyeux, s'il n'est temperé de facecies & rencontres ioyeuses & gaillardes. Que si l'vn est moderé par l'autre, vous ne sçauriez penser la recreation & le plaisir qui en prouient. Platon en son banquet n'a point oublié de ietter vn entremets de Comedie touchant l'amour : encore que tout le reste du Sympose ne fut que graues & sages discours de Philosophie. Et ne faut point blasmer ceux qui estans à table, ou tost apres, disent quelques mots de risee, & iettent à la trauerse quelque ioyeuseté, car comme dit Zenon, le sage fait bien & seamment toutes choses, & c'est tout vn qu'il face, estant tousiours semblable à soy-mesme, & ne s'oubliant iamais en son deuoir de faire choses honnestes & vertueuses, aussi bien ès petites choses de risee, qu'ès grandes serieuses : car ceux qui se monstrent graues & seueres ès conuis en chose de risee, se rendent ridicules à l'endroit des plus sages & mieux aduisez. L'homme sage & docte en se taisant & ioüant, en se gaudissant des autres, & endurant aussi d'estre gaudy, ne laisse à exercer sa philosophie. Et est vne prudence de philosopher, & ne sembler pas philosopher, & en ioüant faire tous offices de ceux qui font à bon escient. Si donques ceux qui meslent quelques risees parmy les propos pleins d'erudition & de doctrine sont excusables : combien

le doit eſtre celuy qui les a colligees, & couchees par eſcript? Auſſi me doute-ie bien, que ſi ie n'euſſe mis en lumiere que les deuis doctes de ces ſoupers & Serees, les plus lettrez & reſolus, enuieux du bien d'autruy, qui rient & blaſment ce qui ne leur agree, voulans touſiours auoir pour eux la meilleure part, euſſent dit ce que ſouloit dire Apollodore des liures de Chryſippe, que ſi les ſentences des autres en eſtoient oſtees, les pages demeureroient blanches & vuides. Mais ie prieray ces cenſeurs de les remplir : que ſi i'ay deſrobé quelque choſe, quel intereſt y ont-ils? ce n'eſt pas d'eux, ny rien du leur. Et encores qu'il ſoit d'vn autre, puis qu'il eſt veritable il eſt mien, diſoit Seneque : car toutes choſes bonnes ſont communes. Ne voyez vous pas en Ciceron des fueillets tous entiers de Platon, & d'Ariſtote, & comme il a voulu traduire de mot à mot Demoſthene? Et ie croy auſſi que ceux de qui i'ay prins quelque choſe, n'en ſeront point marris : & feray pour ce coup comme ceux qui ayans en main bonne ſomme de deniers appartenans à quelque amy eſloigné d'eux, prennent la hardieſſe de s'en accommoder pour quelque temps. Parquoy veu que la diuerſité des opinions eſt ſi grande, que les hommes qu'on penſe de meilleur iugement, blaſment aucunefois les choſes iuſtes & droicturieres, & hault loüent les iniuſtes & mauuaiſes, ſe moquent de ce qui eſt docte & bien faict, & donnent loüange à ce qui eſt groſſier & gauſſe, & que les plus accorts & aduiſez, comme dit Petrarque, voyans le meilleur s'attachent touſiours au pire : me desfiant de ces tant reſolus & habiles gens : ie me ſuis aduiſé de gaigner la faueur du menu peuple, qui prent plaiſir à ce qu'il entend, & en eſtant ignorant, de-

meure eſtonné, & s'eſmerueille de ce qu'il ne ſçait & n'entend pas : ce qui m'a faict mettre par eſcrit auſſi bien les choſes de riſee, qui ont eſté tenues en ces conuis & Serees, que les plus doctes & ſerieuſes. N'eſtant pas de l'opinion du ioüeur de Lyre, qui trouua ſon diſciple mauuais ſonneur pour auoir eſté aggreable au peuple. Et pour ce auſſi que ie ne pouuois pas, à cauſe de mon peu de ſçauoir, eſcrire touſiours des choſes graues & ſerieuſes, ie me ſuis addonné à vous faire voir quelques propos facetieux & ioyeux : imitant les amoureux de Penelopes, leſquels ne pouuans iouyr de la maiſtreſſe, ſe mirent apres les chambrieres. Et que ſçay-ie ſi on pourra point dire de ces Serees, comme quelqu'vn a laiſſé par eſcrit de ſes œuures?

Et pourrez, vous ſçauans, quelque plaiſir y prendre :
Vous, non ſçauans, pourrez en riant y apprendre.

Toutesfois, il me ſemble que ie ne merite d'eſtre moqué ne reprins auec raiſon, ny des vns ny des autres, d'auoir entremeſlé les propos doctes & ſerieux, auec les plaiſans & gaillards : puis que Xenophon dit qu'il faut mettre en ſa memoire, & remarquer non ſeulement les choſes graues & vtiles, proferees par hommes ſçauans & vertueux, ains auſſi les plus legeres, ioyeuſes, & recreatiues. Que ſi vous accuſez de folie ceux qui ont mis en ieu ces plaiſanteries & riſees, & moy de les auoir racontees, ie pourray à bon droict autant en dire de vous, qui vous amuſez à les lire. Mais Ariſtote reſpondra pour eux, pour moy, & pour vous : qui dit que nulle ame n'eſt exempte de quelque meſlange de folie. Si en mon priué nom, ie ſuis accuſé de n'auoir gardé aucun ordre en colligeant ce qui a eſté dit

en ces banquets & Serees : quel ordre faut-il garder, quand il eſt queſtion de rire? Si outre on ne trouue pas bon que i'aye introduit vne Feſſe-tondue, vn Drolle, vn Franc-a-trippe, qui veulent rire, Lycurge permit bien aux Lacedemoniens d'vſer en leurs feſtins de brocards & atteintes mordantes, que les Grecs appellent Scommata, *les Latins* Dicteria. *Homere ayant dit* Salem eſſe optima bellaria. *Auſſi void on le Sympoſe de Platon eſtre farcy de fols & de gaudiſſeurs, qui ſe brocardent & mocquent l'vn de l'autre. Les conuis des nobles & doctes Romains, qui ſe celebroient durant la feſte des Saturnales, eſtoient-ils pas abondans en ieux, riſees, & recreatifs propos de table? Les anciens ne propoſoient-ils pas en leurs feſtins, des queſtions argues & difficiles à entendre, & à ſouldre, toutesfois ioyeuſes & plaiſantes, qu'ils appelloient* gryphi & ænigmata? *En Homere les plus grands Seigneurs eſtriuent enſemble, ſe tanſans l'vn l'autre : eſtans tellement yures & trempez de vin, qu'ils ietterent quelquefois à la teſte d'Vlyſſe vn pied de beuf. Quelle plus grande Drollerie voudriez vous? Que ſi d'autre part il y en a qui trouuent bonnes les plaiſanteries de nos ſoupers & Serees, comme eſtans propres & peculiers au vin, & à la table : mais diſent que les diſcours ſerieux & doctes ſe doiuent traicter ailleurs qu'entre le vin & les viandes : ie les prie de conſiderer les conuis des Philoſophes, qui ſe faiſoient en l'Academie, ou en l'eſcole d'Ariſtote nommee* Lycium, *leſquels eſtoient pleins de diſputes doctes & fructueuſes, & fondez pour cela, eſtant permis entre les viandes & le vin de diſcourir des ſciences : de maniere que celuy qui ſequeſtre la Philoſophie du banquet, il faict pis que celuy qui en oſte*

la lumiere. Plutarque dit qu'en la feste Agroniene les femmes cherchent Bacchus, comme s'il s'enfuyoit : puis cessans de le poursuiure, disent qu'il s'est retiré auec les Muses, & qu'il est caché auec elles : voulant par cela signifier & faire entendre, que la folie & fureur engendree par le vin, est moderee & retenue par les Muses. Les anciens ne se contentoient pas estans à table de parler ensemble, & discourir des choses graues & serieuses, mais d'abondant auoient des lecteurs, que les Grecs appellent Anagnostæ, *pour lire quelque matiere, comme il s'obserue encor auiourd'huy és religions & colleges bien reiglez. Nous lisons qu'Alexandre Seuere, Empereur, & en mangeant & en beuuant, & apres aussi, lisoit ou faisoit lire pour se recreer : & que Tibere & Adrian proposoient durant le souper, & apres, des questions & problemes, ayans des lecteurs, pour rassasier & recreer l'esprit aussi bien que le corps : ce qu'ils faisoient à l'imitation des Pythagoriens, qui admettoient la lecture des liures apres le repas, comme tesmoigne Iamblichus. Il y a bien plus : nous trouuons en Homere, que les seigneurs de plus grande authorité mesloient en leurs tables & Serees, non seulement des discours Philosophiques, mais parloient aussi de la guerre, & disputoient s'il falloit prendre Troye d'assault, & par force de guerre, ou par surprinse. En Virgile, Ænee en mangeant & beuuant, raconte à Didon le sac & la destruction de Troye. Cornele Tacite dit que les Allemans entre les viandes & le vin deliberent de la paix, & de la guerre, & font leurs mariages, & qu'en trinquant* garaufs, *l'vn à l'autre, ils contractent amitié, iurent la paix, & passent leurs contracts & accords, ne deliberans iamais*

des grandes affaires, ſinon entre les gobelets, à fin de deſcouurir le cœur d'vn chacun, qui alors ne tient rien ſecret, ſuiuant le prouerbe qui dit, In vino veritas : *eſtant la ſeule raiſon, comme dit monſieur Muret, pour laquelle les Germains vuident tant de vaiſſeaux de vin qu'ils peuuent rencontrer, pour trouuer la verité. A ce propos, de Montagne dit que ceux qui veulent practiquer auec les Allemans ſe mettent en grande peine, s'ils ne ſçauent boire d'autant à eux, & que beaucoup d'Ambaſſadeurs ſe ſont enyurez auec eux, pour l'aduancement & deſpeche des affaires de leurs maiſtres, ou d'eux-meſmes : voulans les Allemans qu'on face ce qu'ils font, à fin que rendans yures ceux qui traffiquent auec eux, le vin puiſſe faire desborder leurs plus intimes ſecrets : comme le mouſt boüillant en vn vaiſſeau pouſſe amont tout ce qu'il a dans le fond. A ceſte cauſe Platon appelle la verité fille du vin. Æſchylus diſant, que comme l'airain eſt le miroir de la forme, que le vin l'eſt de l'entendement : lequel rend les perſonnes ſi grans cauſeurs, qu'ils ne peuuent rien celer : dont eſt venu le prouerbe, que le vin n'a point de chaulſure : parce que l'yurongne eſt deſcouuert de toutes parts, & le vin rend toutes choſes euidentes, comme le miroir, les meurs d'vn chacun eſtans cogneuës par le vin : le poëte Theognis diſant, que comme l'or eſt eſprouué au feu, qu'auſſi l'entendement l'eſt par le vin. Ruffus dit que les Perſes voulans traicter de la Republique, s'y mettoient apres boire : parce que le vin ſert à aiguiſer l'eſprit & la raiſon, & ſur tout à trouuer la verité, dont Xenophon rend plus amplement la cauſe, diſant qu'ils le font à fin que le vin leur ayant accreu le courage, ils parlent auec*

plus de liberté : qui eſt peut eſtre l'occaſion pourquoy Plutarque appelle Bacchus bon conſeiller. Et ſi de Montagne adiouſte, qu'Auguſte s'eſtant confié à Lucius Piſo, qui conquit la Thrace, & Tyberius à Coſſus, ne s'en trouuerent iamais trompez : quoy qu'ils fuſſent ſi fort ſubiects au vin, que l'vn & l'autre a eſté rapporté du Senat, eſtans yures. Quant à ceux qui voudroient blaſmer la façon de rire librement, qui a eſté gardee en nos Serees, ie penſe leur auoir aſſez ſatisfaict par les diſcours contenus cy deſſus, ne leur voulant dire ſinon, que s'ils ſont hommes, ils doiuent penſer qu'il n'y a rien qui leur ſoit plus propre que le ris. Et quelque choſe qu'en vueille dire Platon, reprenant Homere de ce qu'il faict rire les Dieux demeſurément, il n'eſt point mal ſeant à gens d'authorité de rire en temps & lieu. Democrite, qui fut vn plus grand Philoſophe qu'aucuns ne penſent, ne faiſoit que rire à pleine gorge de tout ce qu'il voyoit & oyoit. Ce qu'aucuns Abderites reputoient à folie, qui fut cauſe qu'ils enuoyerent Hippocrate pour le guerir : mais ce grand Medecin publia qu'il n'eſtoit ny fou ny reſueur, ains le plus ſage de ſon temps. Si vous voulez forclorre le ris de la table, qui doit eſtre ioyeuſe, il faut en oſter la parolle : & ſi vous en oſtez la parolle, vous en oſtez l'ame : comme à bon droict ont eſtimé pluſieurs des anciens, qui ont dit, qu'il vaudroit mieux oſter le vin des conuis que le parler. C'eſt pourquoy il me ſemble que Zenon eſtant en vn banquet, où eſtoient des Ambaſſadeurs, ne fit ſon deuoir en ce qu'il ne dit vn ſeul mot. Vray eſt qu'vn homme ignorant ou fol, faict vn acte de ſageſſe quand il s'abſtient de parler : parce qu'en ſe taiſant il ne manifeſte ſon

imperfection : mais celuy qui est sage, sçauant, & de bon esprit, se faict tort s'il en vse de mesme : d'autant que non seulement il cache ce qu'il y a de bon en luy, mais encore se rend suspect d'ignorance ou de folie en ne disant rien. Non toutesfois que ie vueille approuuer le trop de langage, ains trouue bon qu'on parle auec mediocrité, & que le propos qu'on tient à la table soit honneste, recreatif, & retenu, sans vser de trop grande indiscretion & liberté, autrement nous donnerions occasion de penser de nous que le vin nous auroit eschauffé la ceruelle : mesmement si les propos sentent leur calomnie & detraction : ce qui est vn peu difficile à euiter ès banquets, où il n'y a saulce si delicate & sauoureuse au palais, que la mesdisance est à l'oreille, ce dit le poëte. Que si vous prenez ceste occasion pour blasmer nos Serees, disant qu'il estoit impossible qu'entre les tables & le vin, il n'eschapast quelque parolle à la volee, qu'on eust trouuee mauuaise si elle eust esté proferee en public : pour responce, Nous practiquions l'institution de Lycurge, enseignant que le plus ancien du conuy demeurant à la porte, disoit à ceux qui entroient, leur montrant la porte, Nulle parolle ne sorte par icy : & si nous souuenoit de Flaccus, lequel ayant inuité Torquatus à souper, luy promit de prendre garde qu'il ne s'y trouuast aucun lequel peust esuanter & rapporter dehors les propos qui y seroient tenus. Car sur tout nous chassions, & ne pouuions aimer ceux, qui mangeans & beuuans auec nous, retenoient les propos qui se tiennent au banquet, pour puis apres les rapporter & flagorner au premier rencontré : suiuant le prouerbe qui dit, Odi memorem compotorem, *& le François dit :*

Ie ne veux point pour compagnon à boire
Vn qui apres en ayt bonne memoire.

Ce qui eſt confirmé par les anciens, qui auoient couſtume de deſdier à Bacchus, & l'oubliance, & les verges : voulans monſtrer qu'il ne falloit rien retenir en ſa memoire, de ce qu'on faiſoit & diſoit entre les viandes & le vin : & que s'il y auoit quelque faute, on la deuoit corriger d'vne peine legere, & non rigoureuſe. Et ſuis de l'opinion d'Epicurus, qui dit qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange, qu'auec qui on mange : & loué Chilon, de n'auoir voulu permettre de ſe trouuer au feſtin de Periender, auant que d'eſtre informé qui eſtoient les autres conuiez. Or combien qu'il ſoit difficile en grande compagnie de banqueteurs, qu'il ne s'en trouue de rapporteurs, meſdiſans, & faſcheux, & qu'Auguſte deffendit les banquets, à cauſe que c'eſt lors qu'on diffame ſon prochain : ſi eſt-ce que le nombre des inuitez, ne fut iamais limité à ces ſoupers & Serees, à cauſe d'vn dire ancien, que Homere a mis en vn ſeul vers Grec, qui eſt, qu'au conuy des ſages, des ſçauans, & gens de bien, les doctes, les vertueux, s'y peuuent trouuer, & y ſont les bien venus, encores qu'ils ne ſoient inuitez : auſſi qu'il eſt mal-aiſé, principalement en vne ville, limiter les conuiez, car on ne s'eſt iamais accordé du nombre qu'il faut garder aux conuis, & combien il faut qu'on ſoit en vn banquet. Le conuy de Platon eſtoit de vingt, Varro le faict de neuf, Xenophon voulant que le maiſtre du conuy face le neufieſme, le nombre ſeptenaire eſtant le nombre de virginité, & aimé de Pallas : parce, ie croy que les filles, pour le moins ſont pucelles

iusques à sept ans. De mesurer le nombre des conuiez selon l'apprest & les viandes, il n'estoit point de besoin, chacun apportant sa portion. Que si nous craignions le nombre, c'estoit pour euiter la confusion, & de peur qu'il n'y eust place à la table pour tous : estant vne des principales choses où celuy qui faict le conuy doit plus regarder : car si la table ne peut receuoir tous ceux qui sont conuiez, celuy qui les aura semond sera plus remarqué de faute d'esprit, que s'il y auoit faute de viures : d'autant qu'on se peut excuser si l'appareil n'est grand, ou sur les seruiteurs, ou qu'on n'a peu rien trouuer au marché : mais s'il n'y a place pour tous les appellez, cela ne se peut imputer qu'au peu de iugement de celuy qui faict le banquet, qui est cause de la honte que reçoiuent & ceux qui sont assis, & ceux qui ne le peuuent estre. Si bien que plusieurs ont dit que c'est vne mesme vertu de bien dresser vne armee contre ses ennemis, & dresser bien vn banquet pour ses amis. Les Romains auoient si grand peur de tomber en ce reproche, que ceux qui triumphoient à Romme, apres auoir conuié les Consuls, les prioient de ne venir point, si quelques autres suruenus, empeschoient qu'il y eust place pour tous. Nous gardions encores ceste coustume, que y ayant place pour tous, le maistre du conuy n'auoit point la peine de faire asseoir chacun en son rang, & mettre le plus aimé & digne à son costé droict, comme faisoit Cyrus : car si tost que le Benedicité *estoit dit, on prenoit place comme on se trouuoit, sans aucune ceremonie, & nous moquions de ceux qui sont marris quand on les faict asseoir au lieu plus bas, pensans d'eux que ce soit comme des astres, qui pour estre plus hauts,*

ou plus bas, deuiennent meilleurs ou pires. Aussi que le seigneur de Montagne dit, qu'en quelque lieu qu'il soit à la table, il a les yeux & les oreilles par tout : parce, dit-il, qu'on trouue souuent les premiers sieges saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de Fortune ne se trouuent gueres meslees à la suffisance. Si bien que pour euiter ceste superstition de table, d'estre au haut bout, ou au plus bas, & qu'il ne semblast que le maistre de la maison, en lieu de faire bonne chere les eust enuoyez querir pour estre iuges de leur preference & precedence, & de les fascher : & aussi à fin que chacun participast aux mesmes propos & deuis de table, comme ils vsoient en commun de mesmes viandes, & qu'entre nous vne egalité y fust obseruee (laquelle des le commencement se doit garder, en les accoustumans de se ranger & asseoir simplement & familierement les vns auec les autres, democratiquement & populairement, & non pas aristocratiquement & seigneurialement à vn Senat) il se trouua quelques vns de nos Serees qui firent faire des tables rondes, le haut-bout des anciens estant le milieu, à l'imitation d'Artus Roy de la grand' Bretaigne, lequel institua les Cheualiers de la table ronde : car estans pareils en vertu & vaillance, il auoit peur que la difference des lieux de la table, n'engendrast quelque inegalité entre eux. Ce que les Hebreux ont bien obserué, lesquels pour garder vne egalité, & qu'il n'y eust ny hault ny bas bout, appellent leurs conuis Circuitus, *par ce qu'ils s'asseoient en rond quand ils prenent leurs repas, comme en vne table ronde. Or si quelqu'vn, se contentant de tout ce que dessus, ne doute plus sinon pourquoy ces conuis se faisoient au soir, dont est venue*

A..

l'appellation de Serees, i'ay bien dequoy l'acheuer de contenter : s'il veut confiderer que chacun ayant tout le iour mis ordre à fes affaires, fe trouue bien plus libre fur le foir, ayant plus de moyen & de loifir de tenir longue table, & demeurer apres le repas aux Serees, pour deuifer, & fe regaillardir enfemble. A cefte caufe, quafi toutes nations ont prins pluftoft leur repas & refection, & fe font pluftoft affemblez auec leurs parens, amis & voifins, au foir & au fouper, qu'en autre temps. Et de là eft venu que le mot cœna *eft dit par etymologie Grecque,* quafi communio : *ioinct que les Romains ne mangeoient gueres qu'vne fois le iour, ce qui fe faifoit fur le foir : que s'ils mangeoient quelque chofe auant le principal repas, c'eftoit bien peu, encore eftoit-ce en lieu priué, & à part. Parquoy fuiuant les anciens, & Galien, qui dit autrement qu'Auicene, qu'il eft plus fain & meilleur de manger & boire beaucoup au fouper qu'au difner, à caufe du dormir qui aide à la digeftion, nous faifions nos banquets bien auant en la nuict, imitant Socrate & Agathon, qui demeurerent toute la nuict au banquet de Platon : & fuiuant l'opinion des Medecins qui approuuent les repas nocturnes, à caufe que la Lune corrompt toutes chofes aifeement, ce qui conuient à la digeftion : la concoction fe faifant par putrefaction. Pour toutes ces raifons, le docte Turnebus dit que les conuis & banquets qui fe font de iour, ne font point feftins faicts en temps & faifon, & que pour cefte caufe ils eftoient dicts* Intempeftiua conuiuia. *Ne penfez pas pourtant, encores que nos feftins, & leurs Serees, s'eftendiffent bien auant en la nuict, que ce fuft pour la gourmandife & friandife, ou grand appareil de*

viures, & pour nous feruir de la nuict, laquelle auec l'amour & le vin prent toute licence, dont eft que Bacchus a efté appellé Nocturnus, *& que les Grecs difent qu'ebrieté eft fille de Bacchus & de la nuict: mais ce qui nous y retenoit, c'eftoit la focieté & compagnie des honneftes, fçauans & vertueux, qui s'y trouuoient, ne pouuans viure feuls en leurs maifons, comme font les lebroux & loups-garoux, qui mangent tous feuls, & qui par ie ne fçay quel mefpris & haine de la conuerfafion des hommes, ont delaiffé & abandonné la focieté d'iceux : là où Dieu nous a mis au monde, & produits pour viure en focieté, & non pas en folitude, comme beftes fauuages : l'homme folitaire eftant figuré par les facrees lettres des Egiptiens, par le lieure, qui eft au gifte, où ne font iamais deux enfemble. Ariftote le confirme, quand il dit, que qui vit folitairement, il eft plus femblable à vne befte, qu'à vn homme : ce que Homere auffi tefmoigne quand il dit :*

Celuy mefchant & fans loy faut-il dire,
Qui refuyt l'homme, & à part fe retire.

Ie croy que ces chymeres, mauffades & rechinez, auec leur manie, penfent eftre transformez en vaiffeaux de terre, & pourtant n'ofent approcher des autres, de peur d'eftre brifez & froiffez : ou bien ne fachant parler ny refpondre, ne veulent faire les gens fçauans de leur ignorance. Or fi ces miffantropes viennent à blafmer nos longues tables & Serees, comme nuifantes à la fanté, qu'ils entendent que nous eftions plus longs, & prenions plus de foucy à reffectionner l'efprit que le corps, duquel neantmoins nous auions auffi quelque foin : car les nap-

pes eſtans leuees, on ſe retiroit de la table, & chacun prenant place, on ſe mettoit en repos, pour aider à la digeſtion, qui ſe faict mieux quand on eſt aſſis que quand on eſt debout, ou qu'on s'exerce : parce qu'alors le cœur n'eſt point embeſoigné à fournir d'eſprits aux ſens pour exercer leur office, ains les enuoye aux parties où la digeſtion ſe faict. Si ne veux ie pas pourtant eſloigner ces Serees gueres loing de la table, à fin qu'elle me ſerue d'excuſe ſi on y trouue quelque choſe à redire. Que ſi la table, le vin, & les gobelets, entre leſquels elles ont prins naiſſance, à la verité ſentans plus le vin que l'huile, ne vous ferment la bouche, que le tiltre du liure pour le moins me ſerue de couuerture. Car au pis aller, qui ne ſçait que les Serees ne ſont faictes que pour les contes des vieilles, pour le caquet des femmes, & des filles, pour le babil des chambrieres filans leurs quenouilles, & pour recreer l'eſprit, qui apres le manger & le boire eſt plus ſubtil & gaillard? Que ſi le tiltre des Serees ne me deffend, voire qu'il ſoit occaſion de me calomnier encores plus, que voulez que i'y face, puis que Heraclides meſmes n'a peu euiter que le tiltre de ſon Liure n'ayt eſté moqué? car ayant intitulé son Liure Ponou encomium, *c'eſt à dire, loüange de trauail, le Roy Ptolomee faiſant achepter tous les exemplaires, en oſta la premiere lettre de ce mot* Ponou, *& intitula le Liure* Onou encomium, *c'eſt à dire loüange d'aſne. Pour le moins ce tiltre de Serees ſeruira à fin qu'on ne demande point, où eſt le Liure de ce tiltre, comme on faict aux autres ſuperbes tiltres. De dire que i'ay redigé par eſcript en m'esbatant ſeulement, ce qui a eſté dit par ceux qui ont aſſiſté en nos aſſemblees, ie ne*

veux vser de telle vanité, mais dire franchement que i'ay trauaillé à les recueillir autant qu'il m'a esté possible, & n'ay peu faire mieux : tellement que s'il y a quelque faute, ie n'en demande autre excuse, que mon peu de suffisance : dont il n'est ia besoin que ces repreneurs ordinaires prenent la peine de m'accuser, veu que ie le confesse moy-mesme. Encores moins me voudra l'on croire, si ie dy qu'on m'a desrobé cest œuure, ou arraché des mains, & mis en lumiere, auant que d'y auoir mis la derniere main : aussi ie mentirois euidemment, veu que moy-mesmes l'ay imprimé, comme estant chose de si peu de valeur, qu'autre n'y eust voulu employer ny son argent ny sa peine. Mais ie diray bien, que ie l'ay imprimé d'vne ancre non commune aux autres Imprimeurs : laquelle i'ay faicte, mixtionnee & composee auec ius d'Absynthe, qui empeschera que les rats, les sourits, les teignes, & autres vermines ne le puissent ronger ne manger. Le feu mesme, qui tout consomme, ne le pourra reduire en cendres, ayant mouillé son papier auec vne certaine composition, que tout le monde n'est capable de comprendre. Mesmes la pourriture, vermolissure, les vers, & les sourits, ne pourront consommer le dessus, ayant arrousé sa couuerture de l'huile du Cedre, que les Grecs appellent Cedreleon, *ou de ius de decoction de concombre sauuage. Ou du moins si ie ne le puis garder qu'il ne viellisse, comme font toutes choses humaines, si l'empescheray-ie qu'il ne serue de cornets aux apothicaires, merciers & beurriers : car tout ce qui sera empaqueté du papier mouillé de ceste eau, & imprimé de ceste ancre, se corrompra, & sera dangereux & pestifere à manger : si bien que toutes les dro-*

A...

gues & espiceries, qui auront esté mises dans ces cornets, seruiront d'autant d'aconit, de sublimé, & autres poisons : voire mesmes ceux qui le feront seruir à vn vsage encores plus vil, au lieu que les anciens, auant l'inuention du papier, vsoient d'esponges, en sentiront vne grande dyssenterie & excoriation és parties plus cachees, & possible la mort. Lequel secret n'estant communiqué à tous les Imprimeurs, ie leur conseille qu'ils ne s'amusent point à r'imprimer ce mien recueil, qui ne leur tourneroit à grand auantage. Si toutesfois il s'en treuue quelques vns à qui l'esperance du gain commande plus que la courtoisie & honnesteté qu'ils doiuent à ceux qui sont d'vn mesme estat, tellement que sans auoir esgard au priuilege du Prince, à moy concedé, ils soient si temeraires que de l'imprimer, ce que ie ne pense pas, ie prendray de là vn argument que ces Serees ne finiront pas si tost, encores que mon ancre ne les ayt imprimees, veu que ces brouillons & banqueroutiers en feront plus qu'on n'en sçauroit employer & gaster en tout ce que dessus. Et si me feront à croire que ie suis habile homme, voyant mon labeur si bien receu : ce qui me donnera courage de le continuer, & en publier le second Liure, qui est desia tout prest, sans que i'en soye retardé par la perte qui m'aduiendra de l'auarice de telles gens : sachant assez qu'ils feront croistre mon honneur auec leur gain.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

Amy lecteur, apres que les Serees du Sieur Bouchet ont demeuré comme hors de la veuë des hommes vn long efpace de temps, elles font tombees finalement en mes mains. I'ay efté curieux de fçauoir la raifon pour laquelle tu en auois efté fi longuement fruftré, que ie coucheray ici en peu de mots pour te fatisfaire. L'Autheur, qui auoit cefte partie recommandable, de ne les point mettre en lumiere, qu'elles ne fuffent bien limees & exactement polies, voire reduictes à perfection, les a retenues fi longuement pour les amplifier. Ce qu'il a faict quant au premier Liure, qu'il a augmenté de plus du tiers, dont i'ay eu les pieces efcrites de fa propre main, & mifes en leur ordre en cefte impreffion. Il auoit deliberé le mefme pour les deux autres, mais preuenu de la mort, il ne l'a peu executer. Quant à l'vtilité & plaifir que tu dois receuoir de la lecture d'iceux, ie ne t'en diray rien, parce que ce feroit faire ce qui a efté defia tres-doctement fait par l'Autheur, mefme en fa Preface. Tu as doncques le tout maintenant pour en iouïr auec parfaict contentement, m'affeurant que fi tu es du nombre de ceux qui fe payent de cefte ancienne monnoye, *Affez toft, fi affez bien*, ce que ie t'en ay dit fuffira pour t'induire à embraffer cefte façon d'efcrire, comme approuuee d'ancienneté, & perpetuee iufques à nous par fa bien-feance. A Dieu.



PREMIER LIVRE

DES SEREES

de

GVILLAVME BOVCHET,

Sieur de Brocourt.

PREMIERE SEREE.

Du Vin.

NE desplaise aux Dames, le Vin va tousiours deuant : comme celuy qui accroist la chaleur naturelle, qui fortifie la digestion, prouoque l'vrine, humecte le corps, estant incontinent digeré & transmué en nostre substance, & distribué en toutes les parties du corps, engendrant le bon sang, dont vient le bon sens. Puis donc que le vin va deuant, & que les Grecs ont appellé leurs conuis *Thoinas* & *Symposes* (comme on m'a faict à croire) pour y boire ensemble : à cause que le vin est le principal du banquet, vous ne trouuerez estrange s'il mene la danse, & que nos Serees se commencent par celuy sans lequel elles seroient froides, fades, muettes, ou du tout auor-

tees, ou pour le moins elles feroient pleines de propos tragiques, melancholiques & ennuieux, veu le temps auquel elles ont prins naiffance & accroiffement. Qui pouuoit mieux faire oublier les meurtres, la perte des amis & des biens, la mifere & malheurté qu'apportent les guerres ciuiles, que ce bon pere Bacchus (homme de bien, & non point vn yurongne) qui les a arroufees de fa douce liqueur? A cefte caufe les Grecs l'ont nommé *Chorius*, c'eft à dire chaffeur d'ennuis, & balleur, & *Lyæus*, encores difons-nous chere-lie, & les Latins *Liber*, de ce qu'il deflie de foucy, mettant les triftes penfees foubs le pied, mefmes aux vieillards, le vin leur eftant comme le laict aux enfans, & le dernier plaifir naturel. Platon dit que Dieu a donné le vin aux hommes pour medecine falutaire contre le chagrin de la vieilleffe : car tout ainfi, dit-il, que le fer s'amollift par la force du feu, auffi le corps du vieillard eft rendu plus maniable & humain par le vin. A raifon dequoy les Poëtes ont baillé la coronne de lierre à Bacchus, pour demonftrer que le vin entretient l'homme en fa verdeur, comme le lierre eft toufiours verdoyant. Les Egyptiens quand ils vouloient fignifier par leurs lettres Hieroglyphiques la ioye, ils mettoient la vigne. Les Latins difent que la vigne eft appellee *vitis* quafi *vita*. Que fi vous fongez feulement en la vigne, ou de boire la nuict, ou au vin, cela eft vn bon prefage, & vn bon-heur qui vous doit aduenir; comme vous trouuez de l'efchanfon de Pharaon qui predit la deliurance de Iofeph. Outre plus, le vin chaffe la trifteffe du cœur mieux que l'or, il donne courage au ieune, vigueur au vieillard, couleur au blefme, au coüard fait

venir le cœur (remede plus asseuré que l'Asseral ou Opium des Turcs) au paresseux il donne la diligence, conforte le cœur & le cerueau, chasse la froideur de l'estomach, oste la puanteur de la bouche, est bon pour le mal des dents, resueille la puissance aux refroidis, fait supporter le trauail aux plus lassez, non seulement aux hommes, mais aussi és bestes. Philippes de Commines raconte,qu'estant à la guerre, il auoit vn cheual fort vieil & recreu, qui se destacha vne nuict, & trouua vn seau plein de vin, qu'il beut, & que le lendemain en vne bataille, il ne trouua iamais cheual si alegre, si dispos, ne si courageux. Atheneus dit que la coupe de Nestor fut autant celebree que l'escu d'Achilles. Et si les soldats Romains ne se sentoient diffamez d'estre frappez d'vn bourgeon de vigne : & si ne pouuoit-on faire plus grand honneur à Iupiter que de faire sa statue de bois de vigne. Les Anciens ont eu le vin en si grand prix, que ceux qui le presentoient estoient ieunes enfans, les plus nobles qu'on pouuoit trouuer. Le fils de Menelaus bailloit du vin en vn banquet. Euripide estant ieune baille à boire aux sauteurs d'Athenes au temple d'Apollon. Ceux qui donnoient le vin au Prytanee, & à Rome aux publics sacrifices du peuple, estoient choisis d'entre tous les plus nobles. Comme au contraire, on ne mettoit que les personnes les plus abjectes & viles pour administrer l'eau aux plaideurs, dont est venu l'adage, *Ad aquam malus*. Encores auiourd'huy le vin est si precieux, & tant estimé & honoré de tous, que les Allemans & François quand ils veulent honorer les estrangers, leur enuoient du vin, aussi bien que les Romains, qui appelloient ce

vin, *vinum honorarium*. Combien que Cato eſtant Proconſul, ne vouluſt iamais prendre des Prouinces ce *vinum honorarium*, tant il eſtoit iuſte, l'appellant *vinum onerarium*. Puis donc qu'il n'y a choſe en ce monde tant recommandee que le vin, ny qui recree plus l'eſprit de l'homme, & le rende plus ſubtil & ioyeux, engendrant beaucoup de ſang, dont vient la ioye, le vin augmentant auſſi la ſageſſe, & pour ceſte cauſe Pallas & Dionyſius ont touſiours eſté mis en meſme temple, ie ne craindray à commencer ces Serees par le vin, puis que les propos & deuis honneſtes, plaiſans & ioyeux, qui ont eſté tenus en ces Serees, ont prins leur naiſſance & auancement de ceſte excellente liqueur. Les eſprits eſtans ioyeux & ſubtiliez, n'enſantent-ils pas leurs ſemblables ? Rabelais ne dit pas ſans raiſon,

Furieux eſt, de bon ſens ne iouïſt,
Qui boit bon vin, & ne s'en reſiouïſt.

Or ces Serees ne pouuoient mieux ſortir en lumiere qu'apres auoir ſoupé, où le plus ſouuent on ſe diſpenſe de plier vn peu le coude qu'en autre repas. Et auſſi qu'il n'y a rien qui plus aide à noſtre ſanté, & à la concoction, qu'apres auoir recreé & repeu le corps, recreer & repaiſtre l'eſprit par ces diſcours plaiſans, honneſtes, & ioyeux, ſe ſentans du bon ſang & bon ſens qu'engendre le bon vin, dont ils ſont procedez. Et ne crains pas, encores que Horace ait dict,

Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus,

qu'en loüant le bon pere Bacchus, & commençant ces

Serees par le vin, dont elles ont prins leur vie, & leur eftre, qu'on m'eftime vn bon yurongne, & qu'on die que les Bacchanales ont toufiours efté celebrees par de bons *yurongnes* : car par vn gentil anagramme, ou inuerfion & tranfpofition de lettres, c'eft à dire par de bons *vignerons*. Ie craindray moins la fotte opinion d'aucuns, qui fans raifon ont dict, qu'anciennement les vignes fe plantoient plus toft pour boire du vin en maladie, qu'en fanté : de forte, difent-ils, que le vin ne fe vendoit pas és tauernes, ains és boutiques des Apothicaires. Et à ce propos nous alleguent vne Loy que Zeleucus donna aux Locriens, par laquelle celuy qui beuuoit du vin fans le congé du Medecin, eftant malade, eftoit puny, encores qu'il reuint en fanté. Car ie leur refpons qu'Hippocrate permettoit le vin aux fieures chaudes & aigues, pour aider la digeftion, & renforcer le patient. Afclepiades Medecin a faict vn liure de l'vtilité qui procede du vin donné aux malades. Homere dit que Neftor, qui a fi long temps vefcu, aimoit fort le vin, & le fait toufiours yure. Mnefitheus dit que Bacchus fut appellé Medecin & Gueriffeur. Theophrafte approuue l'vfage du vin, & dit feulement que les anciens mettoient le vin en l'eau, & non l'eau au vin : mais il faut confiderer la nature du vin duquel il parle : mefmes par les Loix il eftoit permis aux preftres de Rome de boire à leur repas trois verres de vin. Si ne voulez croire à ceux-cy, regardez qu'en dit fainct Auguftin en fon liure des vierges facrees. Et ne m'arrefteray à l'Edict de Domitian, qui defendit à tous ceux de l'Afie d'auoir des vignes, à caufe des feditions qui procedoien de l'abon-

dance du vin : & encores moins à ce que l'Empereur bailla permiffion aux François & Efpagnols de planter des vignes en leur païs, par priuilege & recompenfe : & à ce qu'anciennement le vin n'eftoit pas commun, & qu'il ne fe bailloit qu'aux banquets des Princes, & ce par grand honneur : ce qui s'obferue encores enuers les eftrangers, à caufe, difoient-ils, du mal qui procede du vin, n'eftant pas raifonnable, pour l'yurongnerie d'aucuns que le vin offenfe, qu'on doiue defendre le vin, plutoft que punir telle faute, & que la faute de peu doiue eftre chaftiee par la peine de tous. Que fi vous m'alleguez qu'Icarus fut meurdri aux Indes, pour leur auoir apprins à faire le vin, à caufe qu'ils difoient qu'on leur auoit baillé du venin : car quand ils commencerent à tafter du vin, ils deuindrent comme infenfez & enragez : & qu'à cefte caufe les Latins l'ont nommé *vinum, à vi*, pour la violence qu'il fait à l'efprit, eftant prins outre mefure : & les anciens l'appelloient *temetum*, parce que l'vfage immoderé tient & corrompt la mente, c'eft l'entendement. Vous pouuez lire qu'ils en furent depuis bien marris, & punis : & le mal qui eft furuenu à ceux qui ont contemné le Dieu Bacchus, comme à Panthee, & à Lycurgus. Plutarque parlant de la vertu du vin, il dit que la pefte eftant en l'armee de Cefar, il vint à prendre vne ville d'affaut, où eftans les foldats entrez, & y trouuans de fort bons vins, ils en beurent tant que la pefte ceffa. Que s'il fe trouue des yurongnes que le vin maiftrife, & face faire des folies : vous leur ferez haïr le vin, fi vous prenez l'humeur fubtile qui degoute des farmens apres qu'ils font coupez, les mettant dans le boire de l'yurongne :

ou bien luy ferez boire auec du vin blanc des fleurs de feigle, cueillies quand la feigle fleurit : ou bien vous prendrez trois ou quatre anguilles toutes viues, & les ferez mourir en vin, leur faifant boire ce vin : autant en font les grenoüilles vertes, & les œufs de Chat-huant, les faifant manger fricaffez.

Ce qui bailla occafion à tous ceux de la Seree de parler du vin, de fes effects, & de fa vertu, fut que quelqu'vn s'apperceut apres le fouper qu'vn des noftres auoit defchauffé Bertrand, & qu'on ne s'eftoit point mocqué de luy, ne luy ayant point tenu le bec en l'eau. La plus part de la Seree excufoit ceftuy-cy qui s'eftoit ainfi mis dedans, parce que quand on eft en compagnie ioyeufe, on tient plus longue table, tenant plus longue table, on mange dauantage, à caufe de la diuerfité des viandes, en mangeant on s'altere: car la viande tire à foy l'humidité du corps, comme vne efponge : le corps eftant deffeché, tombe en foif. Les autres difoient qu'en parlant & deuifant l'on s'altere, & qu'il n'y a fi fage ne fi fobre qui en compagnie ne fouffle plus à l'encenfoir qu'en fon particulier, ofté Socrate, qui difoit n'auoir iamais plus mangé en vn feftin qu'en fa maifon. Et auffi que la diuerfité des vins, que les banquets apportent, caufe diuers effects , voire és plus fobres : là où à l'entree de table on boit du blanc, au milieu du gris & clairet, à la defferte du rouge, & de diuerfes fortes d'vn chacun, combien que Cefar en fon triomphe n'en bailla que de quatre fortes. De cefte diuerfité de vins fe leua vne difpute, à fçauoir fi le vin rouge & clairet eftoient plus chauds que le blanc. Ceux qui fouftenoient le vin

rouge & clairet eſtre plus chauds que le blanc, diſoient les choſes chaudes extremement tendre à vne couleur rougeaſtre & iaune, comme eſt le vin rouge & clairet : plus le vin rouge nourrir mieux que le blanc, parquoy conuenir mieux és maigres, & le blanc aux gras : eſtant donc le vin rouge plus ſalutaire és complexions froides, corrigeant la froideur, & conſumant le flegme, cela demonſtre qu'il eſt plus chaud, & par conſequent enyurer pluſtoſt que le blanc. Ceux qui eſtoient de contraire aduis, ſe defendoient d'vn ſeul & fort argument, diſans le vin rouge eſtre plus froid que le blanc, dautant qu'il eſt plus terreſtre, le blanc tenant plus de l'air, & tant plus que quelque choſe tient de la terre, elle eſt plus froide : comme au contraire, tant plus elle tient de l'air, elle eſt plus chaude & a plus d'eſprits. A ceſte cauſe l'eau miſe au vin rouge, diſoient-ils, le rafraichit plus que miſe au vin blanc : le vin rouge, qui eſt plus froid que le blanc, eſtant plus terreſtre, & le vin blanc plus chaud, & tenant plus de l'air. Auſſi que tous les vins forts & excellens, comme la Maluoiſie, le Muſcat d'Andelouſie, & autres eſtranges, ſont blancs, & leur donne l'on le nom de maſle, & au rouge de femelle. Et fut adiouſté, qu'on ne meſloit guieres les vins rouges & les blancs enſemble, ſi on les veut long temps garder, ou tranſporter, à cauſe que le vin tiré de pluſieurs ſortes de raiſins, ne ſe peut long temps garder, n'eſtant rien ſi aiſé à ſe corrompre que la meſlange confuſe de choſes diſſemblables. Ceſtuy de qui on ne s'eſtoit point mocqué, pour ne luy auoir tenu le bec en l'eau, qui ſeruit de ſujet à ceſte premiere Seree, voyant que ceſte diſpute, à

ſon aduis, ſe faiſoit pour l'amour de luy, voulut bien leur monſtrer qu'il n'en auoit que quelques grains, encores qu'il aimaſt autant le rouge que le blanc, pourueu qu'il fuſt bon. Et à fin d'accorder ceux qui ne s'accordoient point en ſa teſte, pour mieux apres accorder ceux qui en diſputoient, va dire au rouge, au clairet, au gris, & au blanc, qu'il auoit prins durant le ſouper, qui l'auoient auſſi prins, & qui commençoient à luy monter en la teſte : Accordez-vous, ſi vous voulez, car ſi vous ne vous accordez, ie vous ietteray par la feneſtre, comme ſouuent faiſoit l'Empereur Caligule. Ayant eſté à l'eſchole de Syluius, il vouloit practiquer ce qu'il luy auoit ouy dire à vne de ſes leçons, que pour garder que les forces de noſtre eſtomach ne s'appareſſent, qu'il eſt bon vne fois le mois les eſueiller par ceſt excez & exercice, & les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et auſſi qu'Auicenne tient que l'ebrieté aucunesfois eſt profitable. Cela faict, il ne laiſſa pas de doctement diſcourir ſur ce differend, encores que la langue trop humectee le fiſt vn peu begayer. Et va dire, que quand Galien appelle le vin blanc, qui eſt petit, *Vinum aquoſum*, qu'il dit auoir moins de force que les autres, nourrir moins, n'eſtre ſi fumeux, ne ſi chaud, que cela s'entend ſi on fait comparaiſon des vins rouges & des blancs d'vn meſme terroüer : car ie vous aſſeure, diſoit-il, que le vin blanc de Beaulne, ou d'Onix, eſt plus fort, plus chaud, & enyure pluſtoſt que le vin rouge de Poictou : comme auſſi le vin du Rin, & le vin Grec, qui ſont blancs, ſont ſans comparaiſon, quant à la force & chaleur, bien autres que les vins rouges de France, fuſſent-

ils de Graue ou d'Orleans. Qu'il ſoit ainſi, dit-il en continuant, ie m'en vay vous faire vn conte aſſez gentil & plaiſant, par lequel vous iugerez la force, la chaleur, & la vertu du vin Grec blanc, ſi la diuerſité des vins que i'ay beu durant le ſouper, & le trop que i'en ay prins, comme vous penſez, ne m'a oſté toute la memoire. Le grand Roy François, reſtaurateur des Lettres, & l'appuy des Lettrez, auoit entre autres vins, vne bouteille de vin Grec, lequel luy auoit eſté enuoyé ou de Falerne, ou de l'Iſle de Chio, appellee pour le iourd'huy l'iſle de Sio, & par les modernes mariniers, Capobianco, qui eſt ſelon du Pinet, le *Phalacrum promontorium* de Pline, en l'iſle de Corſou, où croiſſent les meilleurs vins de toute la Grece, deſquels les Anciens en leurs banquets & feſtins ont faict grand' eſtime, comme recite Pline, diſant que Ceſar diſtribua au feſtin d'vn ſien triomphe, cent amphores de vin de Falerne, & cent caques ou feullettes de vin de Chio. Or il aduint qu'vn archer de la garde Eſcoſſoiſe, ſe trouuant en la ſommellerie du Roy , trouua moyen de crocheter vne de ces bouteilles qui y eſtoient, mais la fortune voulut qu'il rencontra la bouteille où eſtoit ce vin Grec, entre toutes les autres, le trouuant ſi bon qu'il n'en laiſſa pas vne goutte. Durant le ſouper il ſouuient au Roy de ſon vin Grec, qui en va demander : l'Eſchanſon voulant verſer de ce vin en la coupe, trouua la bouteille aſſechee & vuide; qui s'addreſſant au Roy luy dit que ſon vin Grec auoit eſté beu, & que la bouteille auoit eſté ſi dextrement crochetee, qu'il ne ſçauoit qui en accuſer. Tous ceux qui eſtoient au ſouper du Roy, ſe regardans l'vn

l'autre, craignans que le Roy ſe faſchaſt, voyant que ceſt Eſcoſſois portoit ſa halebarde tout de coſté, ne ſe pouuant luy meſme tenir droiſt, & que contre ſa couſtume il n'auoit faiſt rien que babiller durant le ſouper, eſtant beaucoup plus ioyeux qu'on ne l'auoit iamais veu : le vin changeant les mœurs ſelon l'objeſt qu'il rencontre. Le vin, comme Ariſtote annote, s'accommodant à la nature des beuueurs : car ſi la pituite remplit le cerueau du beuueur, le vin le rendra ſtupide & endormy : ſi le ſang, gaillard & ioyeux : ſi la bile flaue, contentieux & babillard : ſi la bile noire, querelleux, iniurieux, & hargneux : ſi l'humeur melancholic, froid, taciturne & ſongeard. Le Roy voyant que tous auoient l'œil ſur ceſt archer, le regardant va dire, que celuy qui auoit ſi bien faiſt l'eſſay de ſon vin Grec, deuoit eſtre quelque bon compagnon, & homme de bien, & qu'il ne s'en ſoucioit pas, n'aimant pas les vins ſi forts, ne ſi fumeux, & que celuy qui l'auoit beu le pouuoit dire hardiment. L'Eſcoſſois s'aſſeurant vn peu, s'approche du Roy, & ſe mettant à genoux, confeſſa que c'eſtoit luy qui auoit beu ſon vin Grec. Le Roy voyant bien qu'il auoit hauſſé le temps, luy demande en riant, comme ſçais-tu que c'eſt du vin Grec que tu as beu, veu qu'il eſtoit entre d'autres bouteilles pleines d'autres vins? L'archer aſſeura le Roy que c'eſtoit du vin Grec qu'il auoit beu, car, diſoit-il au Roy, beuuant à meſme la bouteille, le vin qui en ſortoit, & tomboit en ma gorge, diſoit, & faiſoit Grec, Grec, Grec. Le Roy ſe print ſi fort à rire, qu'il dit que pour rien du monde il n'euſt voulu auoir beu ce vin, & qu'il trouuoit meilleure la

rencontre que s'il euſt beu le vin. Et ſi enuoya ſon archer boire au gobelet, & depuis ne le rencontra iamais ſans rire, & luy parler du vin Grec. Ceux qui eſtoient au ſoupper du Roy, ayans veu la bouteille, & ſçachans la force & vertu du vin Grec, s'eſmerueilloient comme ceſt Eſcoſſois en ſi peu de temps, & d'vn ſeul traict, auoit peu vuider vne telle bouteille, quand vn d'entr'eux, qui volontiers eſtoit compagnon en beuuerie de ceſt Eſcoſſois, va dire, qu'il ne trouuoit eſtrange qu'vn homme euſt vuidé vne bouteille, veu qu'il vuidoit bien vn puits, mais qu'il trouuoit plus difficile d'en auoir tant beu, & en ſi peu de temps, meſmement beuuant en vne bouteille, qui faiſoit Grec, Grec. Vn homme docte, qui eſtoit là, comme le Roy François en auoit touſiours aupres de luy, va dire que ceſt Archer auoit bien beu à tire-lerigot. Tous ceux qui eſtoient là le prierent de leur interpreter que c'eſtoit à dire boire à tire-lerigot, & qu'il n'y auoit pas long temps qu'on auoit veu deux vieilles, qui ſe diſoient l'vne à l'autre, ie boy à toy à tire-lerigot, & qu'ils ne ſçauoient quel langage ce pouuoit eſtre. Il leur va dire, ſans ſe faire prier dauantage, que *larynx*, *laryngos*, eſtoit vne partie de la trachyartere, que cela valoit autant, que ſi on diſoit, ie boy à toy, & i'employe & eſlargis tant que ie puis ma trachyartere, & mon goſier. Combien, adiouſtoit-il, qu'aucuns ont voulu dire, que boire à tire-lerigot, venoit d'Alaric Roy des Goths : parce que ſes gens-d'armes entrans en France, & eſtans en Guyenne, contraignoient leurs hoſtes, & tous les François, encores qu'ils fuſſent leurs ennemis, de boire à la ſanté & proſperité de leur

Roy Alaric Goth. Mais il arriua que Clouis, Roy de France, deffit ce Roy Alaric, & le tua de ſa main (cas non gueres aduenu, qu'en vne bataille le chef d'vne armee ait tué de ſa main l'autre) à deux lieuës de Chauuigny, en vn lieu lequel s'appelle Cinault : là où il y a encores auiourd'huy vn cimetiere tout remply de tombes cauees, & deux lieuës à l'entour, vous ne trouuerez dans terre que de ces ſepulchres : & y en a ſi grande quantité, qu'il n'y a que ceux qui l'ont veu qui le peuſſent croire, n'y ayant pierriere là autour : & prés de ces tombes y a encores vn lieu ſur la riuiere de Vienne, qu'on appelle le pas à la Biche : pource qu'elle enſeigna aux François le gué, pour combatre les Goths. Le reſte de ceſte armee Gothique eſtant deffaiƈt à deux lieuës de Bourdeaux, où il y a encore auiourd'huy vn village, qui s'appelle le Champ-arrion, le Roy Alaric mort, & toute ſon armee deffaiƈte, les François ſe moquans d'Alaric & des Goths, diſoient entr'eux-meſmes, s'inuitans à boire l'vn à l'autre, *Ie m'en vay boire à te le Re Alaric Goth :* & corrompans ces mots, eſt demeuré qu'on dit maintenant, *Ie boy à toy à tire-lerigot.* Les femmes qui eſtoient en ceſte Seree, vont interrompre ceſtuy qui auoit faiƈt ce conte, le priant bien fort de ne meſler les femmes parmy le vin, ne les yurongneries : dautant, diſoient-elles, que les hommes ont aſſez de ſujeƈt en eux-meſmes, quand il eſt queſtion de parler de bien boire, ſans s'attacher aux femmes, qui ne boiuent pas tant la moitié que les hommes. Pour le prouuer, vne d'entre elles va dire, Si nous beuuions autant que vous autres hommes, nous ſerions touſiours

yures, à caufe que nous fommes oyfiues, & ceux qui font oyfifs s'enyurent facilement : au contraire ceux qui trauaillent, comme vous faites, s'enyurent moins, & font pluftoft defenyurez, le trauail deffechant les vapeurs, & eftans montees, les diffipant. Vn ieune homme (que trouuerez en toutes ces Serees en vouloir aux femmes) voyant cefte Dame fi doctement difcourir, luy confeffa que les femmes veritablement ne s'enyuroient pas tant que les hommes, non pas, difoit-il à cefte Dame, que ne beuuiez autant comme nous, mais dautant que vous eftes humides & froides, le vin venant à tomber en vne fi grande humidité & froideur, fe trouuant vaincu, & demeurant aqueux, il perd fa force & vertu, ne pouuant s'euaporer iufques au cerueau. Qui demonftre voftre humidité, adiouftoit-il, c'eft que vous eftes contrainctes de piffer fouuent (foit dict fans offenfe) qui vous foulage quand auez trop beu. Puis vous auez la chair rare & poreufe, molle & delicate, & vos conduits ouuerts & larges, comme chacun fçait, qui fait que les vapeurs ayans leur fortie libre, ne peuuent pas vous troubler le cerueau comme à nous. Et à fin que le croyez, Athenee dit que les Affyriens n'alloient iamais à la tauerne fans leurs femmes, & encores qu'elles beuffent à leurs maris, & à tous ceux qui eftoient dans le cabaret, fi eft-ce que les femmes ramenoient leurs maris en leurs maifons. Cefte honnefte Dame repliqua ainfi : Ie ferois efmerueillee fi Balthafar (ainfi auoit-il nom) fe prefentoit vne fois fans gaudir & rire : mais ie vous refpons, que ce n'eft ny l'humidité, ny la froideur, ny autre chofe, qui empefche de nous enyurer, ains que nous fommes plus fages

& plus fobres que vous autres, ayans en nos corps autant ou plus de chaleur que vous, qui caufe l'appetit de boire, & ayans beu, aide à la chaleur du vin à faire monter les vapeurs en la tefte, & nous enyureroit fi nous beuuions autant comme vous. Trouuez-vous pas, adioufta-elle, qu'anciennement quand on brufloit les corps morts, on mettoit vne femme auec dix hommes, pour les faire mieux brufler? Son aduerfaire luy va repliquer, que ce n'eftoit pas à dire que les corps des femmes fuffent plus chauds, parce qu'on les mefloit auec ceux des hommes, mais que cela fe faifoit à caufe qu'ils eftoient plus gras. Elle ne laiffa pourtant à luy demander, qui fait que nous voyons par experience, que les femmes endurent mieux le froid que les hommes, & ne demandent pas tant d'habillemens? N'eft-ce pas, difoit-elle, qu'elles font plus chaudes? Balthafar ne fut fans refponfe : car il luy va dire, que fi les femmes enduroient mieux le froid que les hommes, & en eftoient moins offenfees, ne demandans pas tant de veftemens, ce n'eft pas, comme aucuns ont voulu dire, qu'elles foient plus chaudes que les hommes, mais c'eft qu'vne chacune chofe s'offenfe moins de fon femblable. Or bien, dit-elle, i'ay ce que ie demande : car fi les femmes font plus froides que les hommes, elles ne boiuent pas donc tant qu'eux. Parce que l'appetit de bien boire vient de chaleur, & tant plus vn homme eft chaud, tant plus il eft fubject au vin, & le vin luy eft plus contraire : le vin par fa chaleur & feichereffe eftant pernicieux & dommageable à toutes natures chaudes & feiches, mefmes aux chaudes & humides, comme és enfans. Que l'homme foit plus chaud

que la femme, il appert de ce qu'elle eſt foible, timide & poureuſe, & dautant plus les hommes ſont chauds, tant plus ſont ils forts, vaillans & hardis, & tant plus auſſi ils boiuent & aiment le vin : à cauſe de la chaleur, qui eſchauffe auſſi bien les poulmons que tout le reſte du corps, dont vient l'enuie de boire, eſtant la ſoiſ vn appetit d'humeur & de froideur. L'enuie donc de boire, diſoit-elle, & la force & hardieſſe viennent d'vne meſme cauſe, qui eſt la chaleur. Or nous ne ſommes fortes ny hardies, nous ne ſommes pas donc ſi alterees ny ſubjectes au vin que les hommes, qui ſont plus hardis & forts que nous : veu que leur force & hardieſſe viennent de la meſme cauſe que leur alteration. Et de faict, adiouſta elle, on a obſerué les plus vaillans & hardis eſtre ſubjects au vin, & la vaillance bien ſouuent conioincte au vin. Qui poſſible eſt la cauſe pourquoy en Scythie, ce dit Ariſtote, on eſlit pour Roy celuy qui ſçait mieux boire. Ainſi void l'on les peuples Septentrionaux, qui habitent le païs froid, boire plus que les Meridionaux, à cauſe de la chaleur interne qu'ils ont plus grande que ceux du Midy, qui habitent les regions chaudes : laquelle chaleur interne, qui fait que ces peuples Septentrionaux ſont alterez, & aiment le vin, les rend auſſi plus vaillans, hardis, forts, & aduiſez que ceux du Midy. Et à propos que ce peuple Meridional eſt touſiours alteré, & auſſi boit-il touſiours, il y auoit vn Marius en Italie fort grand beuueur : que quand on luy diſoit qu'il ne faiſoit que boire, il leur repliquoit en riant, Et pourquoy ne dit-on auſſi que i'ay touſiours ſoif? Il ne faut point eſpargner le vin, il ne ſe ſeme point.

Vn autre de la Seree voyant ces deux entrer ſi auant en raiſon, va dire, que ſi la hardieſſe & vaillantiſe viennent de meſme cauſe dont vient l'appetit de bien boire, & faire *gar-auſſ*, c'eſt à dire, tout hors, qu'il cognoiſſoit bien des femmes qui deuoient donc eſtre quelques Amazones, beuuans autant que les plus vaillans & hardis qu'on peuſt trouuer, fuſſent-ils Reiſtres. Que veut dire, dit-il en continuant, que Bacchus s'appelle *Bimater* (ces deux noms ſe commençans par B) ayant eu deux meres, Iupiter & Semelé? Sinon que l'homme & la femme l'aiment bien : eſtant ſorty par deux portes, premierement par l'auant-chambre de Semelé, puis par le four de Iupiter, dont iceluy Bacchus a eſté appellé *Dithyrambe*. Et que veut dire que Bacchus a fait ſes guerres & conqueſtes auſſi bien auec des femmes qu'auec des hommes? & que ſes feſtes Orgiennes eſtoient celebrees de trois ans en trois ans, par des femmes folles & acariaſtres, auec des hommes? Leſquels tous enſemble beuuoient iuſques à ce que le vin les euſt rendus eſlourdis & eſtonnez. N'eſt-ce pas à dire que le pouuoir de Bacchus, ſa vertu & puiſſance s'eſtend auſſi bien ſur le ſexe feminin que ſur le maſculin? A fin que m'en croiez, eſcoutez d'vne Amazone, puis que la hardieſſe & le boire procedent de meſmes cauſes, qui vous ſeruira d'eſchantillon pour vous monſtrer que les femmes n'aiment pas moins le vin, & en boiuent autant que les hommes. Ceſte Amazone, dequoy ie veux vous parler, eſtoit vne grand' Dame vefue, qui aimoit tant le piot, qu'elle ne vouloit iamais eſtre ſans luy, & quand il la laiſſoit, elle pleuroit : car elle beuuoit

I..

toufiours tout, & iufques aux larmes, de telle forte que fon vin en eftoit moderé : ce qui toutesfois la fafchoit vn peu. Quelques vns de fes parens & amis lui remonftrerent que, cela n'eftoit honnefte ne ciuil, mefmement à elle qui eftoit grand' Dame, & que cela pouuoit nuire à fes filles qu'elle auoit à marier, & à elle, fi elle fe vouloit remarier, dautant qu'on pourroit dire qu'elle eft vne yurongne, parce que les yeux leur pleurent communément, à caufe des humeurs engendrees par le vin au cerueau, enuoiees aux yeux qui font poreux, pour fe defcharger. Cefte bonne vefue refpond à ces cenfeurs, que ce n'eftoit pas le vin qui la faifoit pleurer en beuuant, mais que quand elle beuuoit, voyant au fons de la coupe les armoiries de fon feu mary, qu'elle regrettoit tant, & auoit tant aimé, que fe fouuenant de luy, elle ne pouuoit fe contenir de pleurer. Car vous fçauez, leur difoit-elle, que toute trifteffe tend à froideur, & que la froideur rend les pores & conduits de nos yeux denfes & refferrez, qui fait fortir l'humidité, la trifteffe preffant par froideur les yeux, comme la ioye les dilate en ouurant les pores. Ces correcteurs y allans à la bonne foy, & penfans que la fouuenance de fon mary fuft la caufe de ce qu'elle pleuroit toufiours en beuuant, & beuuoit en pleurant, commanderent aux feruiteurs de cefte vefue, d'emplir de vin toute fa coupe, quand ils luy bailleroient à boire, raifonnans ainfi : Elle ne pourra pas boire tout, qui fera qu'elle ne pourra pas voir les armoiries de fon feu mary, lefquelles luy caufent cefte trifteffe, & par confequent ce pleur : ne les voyant, eftans couuertes de vin, elle ne

pleurera plus. Mais il aduint tout au rebours : car tant plus on luy verſoit de vin en ſa coupe, tant plus elle beuuoit : ne laiſſant iamais rien, tant elle aimoit à boire net, & haïſſoit à coup le vin. Parquoy les parens de ceſte vefue voyans que cela ne ſeruoit de rien, ſe vont aduiſer de faire mettre au fond de la coupe vn grand diable hideux & cornu, au lieu où eſtoient les armoiries de ſon feu mary : penſans que la peur qu'elle auroit de voir ce diable eſpouuentable en ſa coupe, ſi elle beuuoit tout, l'empeſcheroit de tant boire, par ainſi qu'elle ne pleureroit plus en beuuant. Mais ce vilain diable ne peuſt empeſcher qu'elle ne beuſt tout le vin qui eſtoit en ſa coupe, ſans auoir peur de luy ne de ſes cornes. Dont en fin furent contraincts de luy dire que ce n'eſtoient point les armoiries ne la ſouuenance de ſon feu mary qui la faiſoit pleurer en beuuant, comme elle diſoit, veu qu'au ſonds de la coupe ſes armoiries n'y eſtoient plus, mais vn diable ſi horrible qu'elle deuoit auoir peur de le voir : & pour ne le voir point, ils s'eſmerueilloient qu'elle ne laiſſoit du vin en ſa coupe, qui cacheroit ce grand diable. Moy, leur repliqua ceſte vefue, que i'en laiſſaſſe vne goutte à ce meſchant diable, i'aimerois mieux en creuer. A grand' peine le conte eſtoit acheué, que tous ceux de la Seree pleurerent autant à force de rire, que la vefue à force de boire : la ioye leur ouurant le cerueau à cauſe de la chaleur qui y monte, dont vient l'effuſion de ceſt humeur. Quelqu'vn voulant ſouſtenir la bonne affection de ceſte Dame, va dire que ce n'eſtoit pas du iourd'huy qu'on mettoit au fonds des coupes les armoiries & images des morts qu'on a aimez, à fin d'auoir ſouuenance

d'eux, toutes les fois qu'ils boiroient. I. Capitolinus dit que Corn. Macer auoit l'effigie d'Alexandre en fa coupe. Cicero afferme que les Epicuriens auoient l'image d'Epicure où ils beuuoient. Sainct Hierofme efcrit, que plufieurs de fon temps mettoient au fonds de leurs coupes la reffemblance des Apoftres. Il y auoit en cefte Seree vne Feffe-tonduë, lequel apres auoir ry comme les autres, & les voyans pleurer de force de rire, leur va dire, qu'il aimeroit beaucoup mieux pleurer de boire comme la vefue, que pleurer de force de rire, & qu'il y auoit bien plus de volupté à l'vn qu'à l'autre. Ce qui l'auoit incité de mettre en l'ame de fa deuife, *In fletu folatium*. Puis pourfuiuant nous va dire, qu'il y auoit bon moien d'empécher cefte vefue de pleurer en beuuant, luy trempant fon vin auec de l'eau : car l'eau rabat les vapeurs qui montent au cerueau, dont viennent les humeurs qui fe defchargent par les yeux. Celuy qui auoit fait le conte de la vefue, lui replique, que l'eau n'y faifoit rien : veu qu'elle rendoit par les yeux affez d'eau, qui tomboit en fon vin, pour rabattre les fumees & vapeurs qui font pleurer, fi cela auoit lieu. La Feffe-tonduë nie que cefte vefue rendift & verfaft de l'eau en fa coupe, pour ce qu'elle n'en beuuoit point. Et nous va affeurer que cefte vefue n'eftoit point forciere : & que c'eft vne chofe veritable que les forcieres ne pleurent iamais, & qu'il frequenteroit pluftoft les femmes qui pleurent en beuuant, que les autres, veu qu'elles ne font point forcieres. Que fi on fe veut garder de pleurer en beuuant, il n'y a que de prendre haleine en beuuant, comme faifoient anciennement les bons beuueurs.

Puis va ſouſtenir que le vin où il y a de l'eau cauſoit plus de vapeurs, dont vient le pleurer, que le vin pur : & qui plus eſt, que le vin meſlé auec de l'eau enyuroit pluſtoſt que ne faiſoit le vin tout pur : & que le vin trempé d'eau ne laiſſoit d'enyurer. Et pour le prouuer commença ainſi. Vous me confeſſerez que les raiſons ceſſent où l'experience a lieu. Regardez que l'annee 1576. encores que les vins fuſſent verds, & en la plus grande part on euſt mis de l'eau, à cauſe du peu de vin qu'on auoit amaſſé, on voyoit autant de gens yures, que ſi les vins euſſent eſté bons & purs, & autant de vapeurs montoient au cerueau, & ſi on ne vid iamais tant d'hommes & de femmes piſſer au liɛt : car il n'y a rien qui face tant piſſer au liɛt que boire du vin meſlé auec force eau. Vn de la compagnie, en riant luy va demander. Les vins de ceſte annee-là, enyuroient-ils point, parce qu'ils eſtoient bien forts, eſtans enuironnez d'eau : ſi forts, dis-je, qu'on n'en pouuoit gueres boire ſans eau. Tellement que ceux qui le vendoient, aſſeuroient leurs vins ſi forts, qu'ils portoient la moitié d'eau. La parole reprinſe par celuy qui tenoit que le vin verd, & où il y auoit de l'eau, enyuroit pluſtoſt, & auoit plus de vapeurs, que le bon vin & pur, continuant va demander : ſi le vin verd ne demeuroit pas dauantage en l'eſtomach que le vin bien meur : y demeurant long temps, & le trauaillant, il rend plus de vapeurs, qui par la chaleur penetrent au cerueau, dont viennent les larmes & l'ebrieté. Quant au vin où il y a de l'eau, ie ſouſtiens que l'eau meſlee parmy le vin, eſtant plus ſubtile que le vin, le ſubtiliſe, eſtant ſubtilié, le fait penetrer, où le vin tout ſeul & pur

n'euſt ſceu paruenir, & en penetrant cauſe l'ebrieté. L'experience nous a apprins, diſoit-il, que le vin muſcat enyure plus meſlé auec de l'eau, que s'il eſtoit beu tout pur. Et eſt choſe toute aſſeuree que le vin trempé cauſe vomiſſement, & ſi debilite la vertu retentiue. Et combien que le vin meſlé auec de l'eau appaiſe pluſtoſt la ſoif que le vin pur, ne que l'eau meſme pure, faiſant le vin plus auant penetrer l'eau, laquelle refreſchit & humecte, ſi eſt-ce que le vin ne laiſſe à faire meſmes effects : car le vin tant laué que vous voudrez, retiendra touſiours ſon naturel, en proportion de ſa qualité. Le vieux prouerbe des vieux Medecins, adiouſta il, qui dit *Poſt crudum purum*, ne fait-il pas totalement pour moy ? Car ſi apres auoir mangé du fruict cru, vous beuuez du vin mixtionné auec de l'eau, le vin ſubtiliſé par l'eau penetrera plus facilement, & tirera auec ſoy és veines les fruicts indigeſtes, qui autrement n'euſſent ſceu y penetrer. Dauantage, pour monſtrer que ceux qui boiuent le vin meſlé auec l'eau, s'enyurent auſſi toſt que ceux qui boiuent du vin tout pur : c'eſt que ceux qui boiuent le vin tout pur n'en boiuent pas tant que ceux qui y mettent de l'eau : or ceux qui ne boiuent gueres, ne ſe ſentent pas tant du vin que ceux qui en boiuent beaucoup. Et vous dirai bien plus, pour l'auoir experimenté, que la teſte fait plus de mal quand on a trop beu de vin où il y ait de l'eau, que quand on a trop prins de vin pur. Et c'eſt pource que le vin pur eſt de meilleure digeſtion, & ainſi les fumees & vapeurs ne cauſent point de mal à la teſte : mais le vin trempé d'eau, quand il paruient au cerueau, il en ſort auec grande difficulté. Il en y euſt

en la Seree qui accorderent bien que le gros vin où on ne mettoit gueres d'eau, pouuoit plus enyurer que le pur, l'eau le fubtilifant, & le faifant penetrer, & le rendant plus fumeux : mais que le petit vin fe pouuoit auec peu d'eau fi bien moderer, qu'il ne nuifoit nullement à ceux qui le beuuoient, & ne les enyuroit en aucune façon : ioinct qu'il eftoit plus fain que le pur. Toutesfois, adioufta-il, encores que le vin meflé auec l'eau foit plus fain que le pur, fi eft-ce que ie le boy toufiours fans eau : dautant qu'on m'a iugé à deuenir hydropique, fi ie ne m'en donnois garde. A cefte caufe, ie fis conuenir vn villageois, qui m'auoit vendu vn petit buffard moitié d'eau & moitié de vin : & ie difois au Iuge que l'eau qui eftoit meflee auec le vin feroit caufe de ma mort, & que ie tomberois en hydropifie. Celuy qui m'auoit vendu le vin fe defendoit, difant qu'il ne m'auoit aucunement trompé, & que en me vendant le vin, il m'auoit bien dit, qu'il me vendoit vn buffardeau. Ceux de la Seree ayans vn peu ry, il recommença à parler à eux ainfi. Meffieurs, fi vous aimez ma fanté, ie vous prie de m'enfeigner comme ie pourray fçauoir fi en du vin il y a de l'eau, & s'il y en a, comme ie la pourray feparer d'auec le vin : eftant fubject à deux maladies, qui font caufees & aidees pour boire de l'eau : la plus dangereufe eft l'hydropifie, la plus douloureufe la cholique : qui peut venir de la mixtion d'eau & de vin, dont s'engendre vn vent flatueux, qui eft diffipé par la chaleur du vin pur. Que fi le vin pur diffipant par fa chaleur les vents, me nuifoit en quelque autre chofe, i'aimerois mieux boire le vin tout pur, & l'eau toute

pure, que les boire meſlez : l'eau ne pouuant d'elle-meſme engendrer ce vent craſſe, qui cauſe la cholique, ce qu'elle ſait aidee du vin.

Quelqu'vn prenant la parole l'aduertit que les choſes chaudes pouuoient bien engendrer des maladies froides, la trop grande chaleur conſumant & ſuffoquant la chaleur naturelle. Et qu'il ſe donnaſt garde qu'il ne luy aduint comme il fit à vn bon biberon, à qui la Bohemienne auoit dit qu'il deuoit bien craindre à mourir par l'eau. Lequel adiouſtant foy à ces paroles, n'alloit iamais prés de l'eau, ni deſſus, & encores moins deſſoubs, & ſi ne beuuoit iamais d'eau, fuſt elle bouillie, & en ſa ſoupe, tant il la craignoit. Mais beuuant du meilleur, & beaucoup, il ne put euiter qu'il ne s'en allaſt par eau, comme on luy avoit predit. Si ne laiſſeray-ie pourtant, va il dire à ce cacochyme, de vous apprendre à cognoiſtre s'il y a de l'eau dans le vin, & s'il y en a, de les ſeparer, m'aſſeurant qu'eſtes ſi aduiſé, que ne prendrez du vin que moderément, ſi le beuuez ſans eau, craignant l'hydropiſie. Si vous mettez des pommes, diſoit-il, ou des poires ſauuages dedans vn vaiſſeau de vin, & tout va au fond, aſſeurez-vous qu'il y a de l'eau parmy ce vin. A defaut de pommes & poires, prenez vn baſton frotté d'huile, & ſi le mettant dans le vaiſſeau il retient quelque choſe de ce vin, le vin indubitablement eſt meſlé. Aucuns mettent le vin dequoy ils ſe doutent deſſus de la chaux viue, que ſi elle ſe diſſoult & detrempe, c'eſt choſe aſſeuree qu'il y a de l'eau auec ce vin. Les autres, pour ſçauoir s'il y a de l'eau dans du vin, verſent du vin en vne poiſle, où il y a de l'huile bouil-

lant, que s'il y a de l'eau meflee parmi le vin, l'huile fera grand bruit, & fi bouillonnera. Les autres prennent vn jonc deffeché, & le mettent dans le vin, que s'il y a de l'eau, elle fera attiree par ce jonc : ou bien iettent des meures dans le vin, que fi elles vont au fonds, le vin n'eft pas pur : autant en eft-il d'vn œuf. Que fi on veut les feparer, mettez les en vn vaiffeau de lierre : car le vin s'efcoulera dehors, & ne demeurera que l'eau dans le vaiffeau : à caufe que le lierre, dont eft faict ce vafe, eftant plein de troux, fait place au vin qui fortira, & ce qui a plus de corps, fe contiendra mieux dans le vaiffeau : le vin ne voulant auoir nulle amitié auec l'eau : fi bien que par apres ne le vin ne l'eau fe fentent d'aucun meflange : le vin pouuant paffer à trauers l'eau fans aucune mixtion de l'vn auec l'autre. Ce que pourrez aifément comprendre, prenant deux vaiffeaux de verre, nommez monte-vins. Autrement pour feparer l'eau du vin, faut mettre dans le tonneau alum fondu, puis eftouper la bouche du tonneau d'vne efponge imbibee d'huile, & tourner la bouche contre terre : car l'eau fortira feulement. Vn de la Seree demanda s'il y auoit point de moien de cognoiftre quand les vins font meflez auec d'autres vins, comme on iugeoit fi l'eau eftoit meflee auec le vin : pour autant qu'il affeuroit, que le vin verd & rude meflé auec le doux, & le blanc auec le rouge, eftoient caufes de diuerfes maladies, auffi bien que l'eau qu'on brouille auec le vin : car l'vn & l'autre empefche l'eftomach, à caufe des nourritures qui font de diuerfes qualitez les vnes fe conuertiffans pluftoft à la fubftance du corps, & les autres plus tard. A cefte caufe

vne Republique bien policee deuoit ſur tout punir ces brouille-vins : n'y ayant rien qui enyure plus promptement, & face faire plus de folies, que le vin meſlé de plusieurs vins. Pleuſt à Dieu, repliqua vn bon Drolle, qu'ils fuſſent auſſi bien chaſtiez que celuy dont ie vous feray vn petit conte. I'eſtois vn iour, diſoit-il, en vne tauerne, auec aucuns miens voiſins : il arriua qu'ainſi que nous beuuions, ie vay apperceuoir noſtre hoſte, qui portoit deux ſeaux tout pleins d'eau en ſa caue, & deux autres pleins de vin que portoit ſon valet : tout ſur l'heure, me mettant à la feneſtre, ie crie à pleine teſte, au feu, au feu, auſſi effroyablement que le petit boſſu de Turc, qui routiſſoit le gentil Panurge, crioit *dalbaroth*, *dalbaroth* : toute la ville fut tout incontinent eſmeuë, craignant le feu, à cauſe que c'eſtoit ſur le ſoir : tellement que la tauerne ſe trouua pleine de toutes ſortes de gens. Les vns y apportans de l'eau, comme contraire au feu : les autres de l'huile, le feu eſtant aucunefois ſi grand, que l'eau à cauſe de ſa frigidité, ne peut penetrer iuſques là où eſt la nourriture du feu, mais l'huile, qui eſt lente & craſſe, ne s'eſcoulant pas ſi aiſément, eſtoupe & aſſopiſt ce qui nourriſt le feu : les autres apportoient du vin-aigre, eſtant par ſa grande frigidité du tout contraire au feu, & par ſa tenuité penetrant où l'eau ne l'huile ne peuuent penetrer. Le peuple entrant en la chambre où nous eſtions, & ne voyant feu ne fumee, nous demande où eſtoit le feu : tout enroüé d'auoir ſi fort crié au feu, ie leur reſponds, qu'il falloit bien qu'il fuſt en la caue, & que tout maintenant i'auois veu le maiſtre de la maiſon, noſtre hoſte, qui y portoit

de l'eau. Ils defcendent fubitement en la caue, & là trouuent le tauernier, auec fon valet, qui mettoient de l'eau dans le vin, & brouilloient tout. Alors l'vn leur iette fon eau & fon feau à la tefte, l'autre fon huile, l'autre fon vin-aigre, fi que bien peu s'en fallut qu'ils ne fuffent noyez & affommez de coups. Noftre hofte esbahy de voir tant de gens en fa caue, & ne fçachant pourquoy ils luy en vouloient, fe fauue en vn petit cauereau : & qui luy aida bien à fe fauuer, c'eft que la plus-part s'amufa tellement à boire, qu'il ne demeura pas vne goutte de vin en fa caue : & fi ne laifferent par apres à le trouuer, & fi bien le pelauder, qu'il garda le lict plus de fix mois apres. Et quand il en voulut informer, il ne trouua fergent, ni procureur, ni aduocat, ni Iuge, qui vouluffent eftre pour luy. Qui voudroit eftre auffi pour ceux-là, adioufta celui qui auoit faict ce conte, qui non feulement marient le puits & la caue, mais pour habiller leurs vins, mettent dans les tonneaux des chofes qui nuifent grandement à noftre fanté ? Comme de la femence de Eruca, du foulfre, de l'eau de mer cuite auec du miel, de la refine, du laict de vache, de la chaux, du fable, des œufs. Quelque autre prenant la parole va dire que de là eftoit venu qu'on dit, C'eft vn ris d'hoftellier, il ne paffe pas le bout des dents, ou pluftoft des leures : car ie ne fçay de quelle partie on rid. Et à la verité, difoit-il, comment eft-ce que ceux qui gaftent ce que Dieu a faict, pourroient rire à bon efcient, & du bon du cœur, & contre leur confcience ? Auffi les François, adiouftoit-il, ont appellé ces gens icy hoftes, du mot Latin, *Hoftis*, qui eft à dire, ennemy : le François

retenant du mot Latin *Hoſtis*, hoſte & hoſtellier : n'ayant le François plus grand ennemy que celuy qui gaſte & corrompt vne ſi bonne choſe qu'eſt le vin, ne le pouuant autrement ne plus proprement appeller qu'ennemy. Et pour monſtrer que ce n'eſt pas du iourd'huy qu'on tient les hoſtes & tauerniers pour ennemis, vous trouuerez qu'anciennement celuy qu'on nomme *Hoſpes* en Latin, s'appelloit *Hoſtis, ab hoſtiendo, id eſt, æquando* : auſſi *noſtri hoſtes*, nos ennemis, meſlans l'eau auec le vin, les rendent eſgaux, vendans l'vn autant que l'autre. Et c'eſt vne des raiſons pourquoy Platon ne veult point que ſes citoyens ſoient hoſtes, & tiennent hoſtelleries, & le permet ſeulement aux plus abiects du peuple : à cauſe que telles gens ſont vicieux. Et le Iure-conſulte au tiltre de *Nundinis*, fait mention de ce qu'en dit Platon. Muret dit auoir trouué en vn liure non encores imprimé, que les hoſtes ſont accomparez à la Fortune, en ce qu'ils baillent au commencement de bon vin, puis en ſeruent de mauuais, la Fortune en faiſant ainſi, en liurant d'entree à ſes fauoris de grands biens auec grande felicité, puis apres les rempliſſant d'autant de malheur, qu'elle leur a departy de bon heur. La ſaincte Eſcriture meſme voulant exprimer vn grand mal, quand la parole de Dieu eſt falſifiee, alteree, meſlee & corrompue, elle vſe de ce mot *cauponari*. Et auſſi il ne falloit pas aux premices que les anciens preſentoient à leurs Dieux, que les Latins appellent *Libationes*, leur bailler du vin meſlé auec de l'eau, eſtant appellé *ſpurcum* : le vin pur denotant vne ſincerité, & vn cœur ſans fraude, meſlé auec de l'eau, ſuperſtition & tromperie. Quelqu'vn de la Seree luy ſouuenant de ceſt hoſte, à

qui on auoit faict vn vray tour de Panurge, ſouhaitoit que tous ces brouillons de vin fuſſent auſſi bien chaſtiez qu'auoit eſté noſtre brouillon, ou comme fut Lycurgus Roy de Thrace, lequel ſes ſubjects precipiterent en l'eau, pour auoir le premier oſé meſler l'eau auec le vin, ſi nous voulons croire Lactance : ou bien que toutes les eaux de ce païs euſſent la proprieté d'vne fontaine, qui eſt en vne certaine iſle des Cyclades, appellee *Teneo*, ainſi que recite Athenee Naucratite. L'eau de laquelle fontaine ne veut en ſorte du monde conſentir d'eſtre meſlee auec le vin, ains elle ſe tient touſiours à part, encores qu'elle ſoit verſee dans vn verre auec le vin, de maniere qu'on la peut ſeparer auſſi pure qu'elle eſtoit deuant l'auoir miſe auec le vin. Ie ne ſçay, repliqua vn autre, comment cela ſe peut faire, attendu que le vin Maronean, qui eſt en Thrace, le meilleur vin du monde, ſi nous croyons Homere, porte les deux parts d'eau, & que Mutius Conſul Romain trouua qu'en ce païs-là on ne beuuoit le vin que trempé auec autant d'eau. Que ſi i'eſtois Magiſtrat, adiouſta-il, on ne vendroit pas vne goutte de vin, où il n'y euſt de l'eau aſſez long temps deuant, tant à cauſe des querelles, qui viennent de boire le vin pur, que pour euiter les maladies qui ſurprennent ceux qui mettent ſeulement de l'eau en leur vin lors qu'ils le veulent boire.

Pour monſtrer qu'il eſtoit bon pour la ſanté de mettre de l'eau dans le vin long temps auant que le boire, il diſoit, que les liqueurs meſlees, qui ne ſont point contraires l'vne à l'autre par aucune qualité, ne reſiſtent point à la concoction, mais que les liqueurs contraires,

comme eſt l'eau & le vin, reſiſtoient à la concoction, engendrans des ventoſitez, & faiſans des douleurs de teſte par leurs qualitez contraires. Si bien que Plutarque dit, que s'il luy falloit boire du vin tout incontinent qu'on y a mis de l'eau, qu'il aimeroit mieux le boire tout pur, mais en petite quantité, qu'auec de l'eau. Ces raiſons eſtoient confirmees par vn vieux quolibet, qu'on a adiouſté aux Aphoriſmes d'Hippocrates, qui dit, *Vinum lymphatum, citò potatum, gignit lepram.* Alors ſe trouua vn de noſtre Seree, qui accorda bien qu'il eſtoit bon à ceux qui mettoient de l'eau en leur vin, de l'auoir meſlee long temps auant que de boire, mais que les querelles & follies, qui ſe font communément ſur le ſoir, venoient pluſtoſt pour auoir mis de l'eau en ſon vin, & pour n'auoir aſſez beu, que pour auoir beaucoup beu, & ſans eau : dautant, diſoit-il, que les gens à demi-yures, ſont plus dangereux de beaucoup, que ceux qui ſont du tout yures, leſquels ſont ſi ſuffoquez de vin, qu'ils n'ont nulle action, & ne ſçauroient rien faire de bon ne de mauuais. Mais ceux qui n'ont beu qu'à demi, leur iugement eſtant ſeulement corrompu des fumees du vin, ſont les follies, les pouuans executer. Si bien qu'il maintenoit que les Loix deuoient excuſer celui qui eſt totalement yure, s'il commettoit d'auenture quelque folie : car il n'a nul iugement. Et quand le Poëte dit, l'ay eſté yure, il donne vne excuſe ſuffiſante pour tous les maux qu'on ſçauroit faire. Mais on ne doit pas ſupporter celui qui n'eſt yure qu'à demy, adiouſtoit-il, dautant qu'il a iugement, combien qu'il l'ait peruerty. Ie m'esbahy, va repliquer quelqu'vn,

comme le vin fait faire des follies, veu qu'on trouue par les Liures, ce qui eſt confirmé par experience, que ſi vn homme entre en cholere, & qu'on ait peur qu'il face quelque follie, il n'y a rien meilleur pour l'appaiſer, que de luy bailler à boire de bon vin, comme conſeille Plaute, qui detrempera la cholere, & deſchaſſera la triſteſſe & melancholie, qui cauſoient la fureur. Meſmes nous trouuons en la Maiſon ruſtique, qu'aux mulets & mules, qui ſont lunatiques, il n'y a pas meilleur moyen pour leur oſter ce vice, que leur faire boire ſouuent du vin. Auſſi trouuons-nous en Homere que Polyphemus fut adoucy par le vin, & parla plus doucement à Vlyſſe. Et quand les poëtes ont feint que le char de Bacchus eſtoit tiré par des tigres, ils ont voulu demonſtrer que pour abaiſſer l'audace & fierté de l'eſprit, il ſert beaucoup d'vſer de vin moderément. Et qui eſt cauſe que ceux qui ont bien mangé & beu, adiouſta-il, ſe mettent moins en cholere que ceux qui ſont à ieun ? Sinon qu'alors que le corps eſt aſſouuy & plein de viandes & de vin, il eſt moins à ſec, parquoy la chaleur naturelle eſtant attiedie, le corps eſt moins ſubjeɛt à courroux : & auſſi qu'alors la faculté naturelle eſt occupee à la concoɛtion. Or bien, va dire vn autre de la Seree, ie m'en vay vous mettre hors de diſpute, car ie vous apprendray comme ayant beu beaucoup, ou peu, tout pur, ou auec de l'eau, il n'en aduiendra aucune folie, & ne ferez aucunement prins de vin, euſſiez vous diſné & ſoupé hors de voſtre maiſon, & ſi boirez auſſi bien voſtre ſaoul qu'vn cheual, ſans vous enyurer. Les femmes s'en vouloient aller, diſans que ces beaux diſ-

cours ne les concernoient en rien. Mais elles furent arreſtees par leurs maris, qui leur dirent qu'elles demeuraſſent à toutes aduentures, & qu'il n'y auoit homme ni femme qui ne fut ſubject à ceſte vimere, & à ce climat. Parquoy celuy qui auoit faict ceſte promeſſe, eſtant prié de s'en acquiter, commença ainſi, Meſſieurs & mes Dames, auant que ie vous die les moyens & receptes que i'ay pour empeſcher que ne ſoyez accuſez d'eſtre dedans & d'auoir veu boire, notez deux axiomes ou maximes. La premiere ſera, que ſi auez peur que la pluye vous prenne, ne beuuez pas tant au diſner qu'au ſouper : à cauſe de la chaleur naturelle, qui eſt plus grande ſur le ſoir que ſur le diſner, laquelle digere plus aiſément le vin, & auſſi que les veines & les conduits ſont plus ouuerts & larges ſur le ſoir qu'au matin, & pourtant le vin eſtant departy en pluſieurs lieux, n'a pas ſi grande ſorce, ni tant de vapeurs. L'autre maxime ſera, que ceux qui ont peur de ſe mettre dedans, ne doiuent pas tant boire l'Eſté que l'Hyuer : car i'ay vn mien voiſin qui ne deſenyure point tout l'Eſté, à cauſe, dit-il, que les nuits ſont ſi petites, qu'en ſi peu de temps il ne peut deſenyurer. Et ne fait, que Cato veut qu'on boiue dauantage l'Eſté que l'Hyuer : car il parle aux gens des champs qui, trauaillent plus l'Eſté que l'Hyuer ; l'exercice diſſipant les vapeurs, qui cauſent l'ebrieté, empeſche qu'ils ne s'enyurent. Et ainſi, à mon aduis, adiouſta-il, doit eſtre interpreté ce que dit Heſiode, qu'il faut boire tout pur vingt iours auant la Canicule, & vingt iours apres. Cela preſuppoſé, diſoit-il en continuant, ie m'enuois vous dire pluſieurs remedes & re-

ceptes pour vous empefcher de chafourrer, à fin que chacun vfe de la plus aifee à prendre, combien qu'il n'en y ait pas vne diagrediee. Il fera bon au matin, principalement quand il faudra difner ou fouper hors de voftre maifon (car on ne s'enyure pas volontiers de fon vin) ou aller à quelque fefte de Bacchus, car comme dit le prouerbe Latin, *Sacra hæc aliter non conftant* : il fera bon, di-ie, manger cinq ou fix noiaux de pefches, ou autant d'amendes ameres, defquelles le Medecin de Drufus vfoit, ce dit Plutarque, ou boire le ius de leurs fueilles, ou prendre quelques chofes ameres, qui par l'vrine euacuent les humeurs aqueufes, & par ce moien les fumees s'en vont ailleurs qu'au cerueau, & le vin eft empefché d'entrer és veines, l'amertume deffechant l'humidité : & auffi que les chofes ameres font fi fort eflargir les conduits de l'vrine, que ce qu'on boit ne feiourne gueres au corps, parce n'y fait pas grande operation. La noix mufcade, & vn petit morceau de pain abreuué en miel dompte la force du vin, & fi chaffe les fumees mordicantes. L'huile d'oliue beuë rend les boyaux coulans, & dilate les vafes vrinaires, fi bien que le vin n'arrefte point, & s'efcoule incontinent. L'on dit que vn grand beuueur ne s'enyurera iamais, s'il dit la premiere fois qu'il boira ce vers d'Homere,

Iuppiter his alta fonuit clementer ab Ida.

c'eft à dire, De ce haut mont d'Ida Iupiter fit fa voix doucement refonner : fi celuy qui dira ce vers, eft coronné d'vne mufcate. Autrement. Les choux mangez, cuits ou cruds, ou le ius d'iceux beu, efteignent la force du vin, & fi defenyurent, felon Cato (qui louë les choux

iufques à fafcher) à caufe de la grande contrarieté qu'ils ont enfemble, ou felon Ariftote, à caufe du ius de chou qui eft doux & abfterfif. Encores auiourd'huy quand les Allemans veulent boire à plein godet, fans s'enyurer, ils mangent force choux auant que boire. Les cendres du bec des Arondelles & de la pouldre de choux, broyees auec du myrrhe, & beuës dans du vin, font fingulieres contre l'ebrieté. A cefte caufe, ce dit Stoflerus, les anciens faifans leurs vaiffeaux pour boire, mefloient auec la terre, de ces trois chofes, pour empefcher l'ebrieté. Le raifort rabat la vertu du vin, par fa force & acrimonie, par laquelle il deffeche & brufle les vapeurs qui troublent les efprits. Les oignons mangez auec du vin-aigre, la coriandre auec du fucre, boire de l'eau froide auec du vin-aigre, tout cela empefche qu'on ne s'enyure : comme auffi fait la poudre de pierre-ponce, à caufe de fa vertu deficcatiue, qui deffeche la force du vin. Il y en a, adioufta-il, qui tiennent que le poulmon de bouc mangé eft fouuerain pour empefcher l'ebrieté, mais parce que ie n'aime point le bouc ne fes cornes, ie ne l'ay point effayé. Et me fuffira de vous dire que les anciens, ou pour empefcher l'ebrieté, ou pour purger & corroborer l'eftomach, ou pour eftre prouoquez à bien boire, irritans le ventricule, prenoient vn antidote auant le poifon, qu'ils appelloient *Propomata*. Ie m'oubliois, adioufta-il encores, de vous dire, ce que faifoient ces mefmes anciens, qui pour empefcher l'ebrieté fe coronnoient de lierre aux grands banquets : comme on peint Bacchus : non tant pour monftrer leur ioye, & la fertilité de l'annee, que

pour reprimer la chaleur du vin, ce que fait le lierre par ſa froideur & ſiccité, & par ſa proprieté naturelle : & ſi defend, ce dit Tertullian, la teſte des pinteurs d'vne peſanteur de teſte & endormiſſement, qu'il appelle *Helucus*. Aucuns, adiouſtoit-il, faiſoient leurs chapeaux de fleurs & d'herbes chaudes (combien qu'Athenee ne les approuue) qui par leur chaleur ouurent les pores & conduits du cerueau, & en ce faiſant donnent moien aux vapeurs du vin de s'euaporer, leſquelles eſtans diſſipees ne peuuent donner à la teſte, & ſe ſaiſir de l'origine des nerfs. Les autres au contraire les baſtiſſoient de fleurs & fueilles moderément froides, comme de roſes & violettes, qui par leur frigidité repouſſent les vapeurs qui autrement monteroient au cerueau. On dit auſſi qu'on ne s'enyure iamais ſi on eſt coronné de petits rameaux d'Iue muſcate. Quelques vns ſe trouuoient bien de ſe chappeller de Melilot : dont vous voiez que Cratine en Platon appelle touſiours le Melilot ſa fidele garde : comme celui qui le gardoit d'eſtre yure : à cauſe de ſa bonne ſenteur, & ſa vertu de refroidir. Le chapeau de roſes eſtoit frequent aux banquets, tant à cauſe que la roſe refroidit le cerueau, & ſede la douleur de la teſte : que pource qu'elle eſt amie & familiere des conuiues, eſtant la roſe le ſymbole de ſilence, & pour cela dediee au Dieu de ſilence : par là voulans monſtrer qu'il faut taire ce qui ſe dit banquetant auec ſes amis. Les chapeaux de Troeſne n'auoient moindre vertu contre le vin, comme Ouide l'a chanté :

L'yurongne banquetant a ſon chef coronné
D'vn beau chapeau de fleurs, de Troeſne façonné:
Puis touſiours en ſautant à bien boire s'addonne,
Toutesfois le vin pur ne l'enteſte & eſtonne.

Ce qu'Horace teſmoigne, quand il dit:

Ie hay les appareils des Perſes, ſomptueux
En habits parfumez, & onguens precieux.
De Troeſne les chapeaux aux banquets me deſplaiſent.

Et non ſeulement, adiouſtoit-il, ces coronnes & chapeaux ſeruoient pour ſe garentir de l'ebrieté, mais ſerrans la teſte, ils ſedoient la douleur qui prouient de trop boire, ſi bien qu'aucuns n'auoient leurs coronnes que de laine, ſerrans auec cela bien fort leur teſte. Du depuis voulans conioindre le ſoulagement qui prouient de ſe ſerrer la teſte, & le remede & antidote qui prouient des fleurs & fueilles d'aucunes herbes, auec quelque ornement, laiſſans les coronnes de laine, ils les baſtirent de lierre, de myrthe, de roſes, de melilot, de laurier (defendu toutesfois par Athenee) & autres herbes odoriferantes : leſquelles, outre la vertu de reprimer la force du vin, peuſſent auec leur odeur refiouïr les ſens, & reprimer la ſenteur du vin, qui deſplaiſt à aucuns, principalement l'odeur vineux des grands banquets. Combien que dans Horace ſi l'on fait quelque feſte, le vin eſt eſpandu ſur le paué. Et à la verité, ie ne ſçai point pour quelle autre raiſon Platon veut que les banqueteurs ſoient coronnez, ſinon à fin que par la bonne odeur de ces chapeaux, la ſenteur Bacchique fuſt reprimee & mode-

ree. Et encores que ces chapeaux & coronnes fuſſent d'herbes & de fleurs, ſi ne laiſſoient-ils pas à ſerrer auſſi bien la teſte & ſeder la douleur de trop boire, que leurs bandeaux de laine, qui ſembloient au diademe que portoient les Rois de ce temps-là. Parquoy les grands Seigneurs n'oſans ſe coronner de laine, furent contraincts prendre des chapeaux de fleurs : à cauſe qu'vn Grec, qui ſe bandoit ſouuent en beuuant, pour euiter le mal de teſte, fuſt accuſé de vouloir vſurper la tyrannie, & ſe faire Roy, auſſi bien que Pompee fut ſouſçonné d'affecter la Roiauté, pour bander vne playe qu'il auoit au genou d'vn bandeau blanc. Mais outre cela, adiouſta-il encores, ie croi pourtant que ces coronnes de chapeaux faictes de fleurs, ſeruoient de quelque magnificence & triomphe : car les Anciens en leurs feſtinages & banquets coronnoient & le vin, & les viandes : car Virgile dit, *Et vina coronant*. Et auſſi les Grecs appeloient les grands feſtins *Thalia*, comme ſi on diſoit fleuris & verdoians : ſi on ne m'a trompé. Quelqu'vn de la Seree, qui demandoit vne caution pour s'aſſeurer de tous ces remedes & precautions des bandeaux, des chapeaux, des coronnes, lui va demander s'il le pourroit guerir & deſenyurer ſi d'auenture ces antidotes ne l'auoient empeſché de ſe mettre dans la vigne iuſques au peſcher : car il n'y a ſi ſage en ce cas qui ne s'oublie, & comme dit Abacuch, le vin trompe les plus ſages. Le Medecin, diſoit-il, tant ſçauant & expert qu'il ſoit, ne peut pas empeſcher, auec tous ſes bons regimes, qu'on ne tombe en maladie : mais y eſtant tombé, il a des remedes pour guerir, comme

il en auoit pour entretenir la fanté. Celuy qui auoit enfeigné ce qui remedioit pour empefcher l'ebrieté, va refpondre, qu'il leur diroit les moiens de fe defenyurer, & de fortir honneftement, fans fcandale, & fans aucun inconuenient, de cefte maladie de pippe, fi de fortune on n'euft vfé de fes remedes. Que fi i'euffe efté, difoit-il, au ieu de prix & combat qu'Alexandre propofa à ceux qui boiroient le mieux d'autant, i'euffe bien empefché de mourir quarante perfonnes, qui demeurerent fur la place, pour s'eftre voulus efforcer par deffus leur portee, & mefme i'euffe fauué le victorieux & triomphant Polypofias, qui en emportant la coronne, ne furuefquit que trois iours apres. Noftre Feffe-tondue alors va parler ainfi : De peur de m'enyurer, & eftant yure pour me defenyurer, ie ne voudrois finon qu'on m'apportaft fur la table, ce qu'on y mettoit és banquets des Anciens, pour les inciter à boire : car i'aurois grand foif fi cefte tefte de mort ou le crane qu'on leur monftroit en leurs banquets, ne me faifoient paffer la foif, & ferois bien yure, fi ayant veu cela, ie ne defenyurois. Penfez vous, adiouftoit-il, que ie peuffe eftre prouoqué & efchauffé à boire par leur *Larua*, qui panchoit de tous coftez, pour monftrer l'inftabilité & brefueté de noftre vie, & pour cela qu'il faut boire, à fin qu'il ne s'en perde rien, & qu'elle foit bien emploiee? Encores que Ronfard ait dict :

L'incertaine vie de l'homme
De iour en iour fe roule, comme
Aux riues fe coulent les flots :

Puis apres noſtre heure derniere,
Rien de nous ne reſte en la biere
Qu'vne vieille carcaſſe d'os.

Et en vn autre lieu :

Les plus chauds Aſtres etherez
Rameinent les iours alterez
En ce mois pour nous faire boire :
Boy doncques : apres le treſpas,
Ombre, tu ne boiras là bas
Que ie ne ſçai quelle onde noire.

Les vers de Petronius, que ces Anciens proferoient apres auoir ietté leur *Larua* ſur la table, ou leur *ſceletum*, ou quelque choſe reſſemblante vn mort, qui ne ſe pouuoit tenir droiƈte, mais panchoit de tous coſtez, ne m'inciteroient point à boire, comme ils en eſtoient prouoquez : mais me feroient bien penſer ailleurs qu'à m'enyurer & gourmander. On le pria de reciter les vers qu'on proferoit apres qu'on auoit ietté le *Larua* ſur la table : ce qu'il fit, & les voici :

Ainſi tous vn iour nous ſerons,
Quand aux Enfers nous paſſerons :
Viuons donc ioyeux & contens
Cependant qu'en auons le temps.

Leur teſte & cranion, adiouſta-il, qu'ils apportoient és conuiues, en diſant mange, boi, tu feras tel apres ta mort : que ſçais-tu ſi demain tu en pourras faire autant ? ne me ſçauroient faire boire dauantage, mais

beaucoup moins. Puis parlant à celui, qui auoit promis des remedes pour ſe deſenyurer, lui va dire qu'il ne laiſſaſt pas à nous apprendre les receptes qu'il auoit promiſes, pource, diſoit-il, que nous beuuons aſſez ſans eſtre prouoquez. Qui commença ainſi. Si vous auez peur que le blanc & le rouge, le verd & le ſec, le rude & le doux, le clairet & le gris, le vin fort & le plat, celui qui eſt aigre ou qui a du vent, ne s'accordent, iettez-les, s'il eſt poſſible, par la feneſtre, comme conſeille le Sage : & dites pour ſauuer voſtre honneur, qu'auiez la poiƈtrine abbatue : & ſouſtenez contre ceux qui diſent le contraire, que le cartilage xiphoide, appellé la fourchette ou brechet, ſe peut luxer & tomber. Si cela ne ſe peut faire, ayant l'orifice du ventricule trop eſtroit, prenez les meſmes choſes qui empeſchent l'ebrieté : car auſſi elles l'oſtent & gueriſſent. Comme le chou, qui chaſſe l'intemperature du vin, teſmoin le Medecin qui ne diſoit aux bons biberons, qui ſe plaignoient de la teſte, que broüet de choux. La laiƈtue à cauſe de ſa frigidité naturelle eſt contraire au vin, & à l'ebrieté : à ceſte cauſe les Anciens la ſeruoient à l'iſſue de table, ce dit Martial. Si tu ceins ton front de ſafran fraiſchement cueilli, cela te deſenyurera, & ſi ne ſentiras le mal que fait le vin quand on en prend trop. L'amethyſte eſt contraire à l'ebrieté, ainſi que le porte ſon nom : auſſi bien que le citron & la pomme d'orange. Si vous frottez de ſel la ſole des pieds d'vn homme yure, il ne deſenyurera pas ſeulement : mais auec cela, le tremblement & chancellement qu'ont communément ceux qui ſe chafourrent, ſera oſté : ce chancellement venant de la chaleur du

vin, qui efteint la chaleur naturelle, & fi le fel empefchera que le vin ne porte nuifance à celui qui en aura plus que fa charge : lui fedant la douleur de la tefte, qui lui tourne comme s'il auoit vne vertigine, à caufe d'vn efprit chaud & vaporeux, lequel rempliffant le cerueau, fait vn mouuement inefgal des efprits confus & turbulents. Que fi n'y trouuez amendement, tant le mal eft enraciné, il faut mouiller à vn homme les genitoires, i'entends s'il en a, & à la femme les mammelles : & enuelopper l'vn & l'autre auec du linge mouillé en belle eau froide, leur baillant à boire vn peu de vinaigre : l'vn & l'autre defenyurant, & empefchant les vapeurs, à caufe de leur frigidité. Ie fçai par experience, adioufta-il, ces deux remedes eftre veritables, pour les auoir veu practiquer en vn de mes compagnons, qui s'eftoit chargé à poids de marc, à bon compte : toutesfois auec quelque honnefte excufe, que receurez, & ie m'en affeure, apres qu'aurez entendu comme la pluye l'auoit prins. Et pour l'entendre, vous remarquerez, que celui à qui nos deux dernieres receptes furent practiquees, & moy, auions difné en la maifon d'vn bon & vertueux Seigneur. Or là dedans auoient-ils vne couftume, qu'on n'auoit point de peine à demander à boire : car tout incontinent que ceux qui eftoient à table, tant foit peu tournoient la tefte, il eftoit expreffement commandé à ceux de ce logis, de leur apporter à boire. Celui qui s'accouftra pour aller au guet, & eftoit à la table de ce Seigneur auec moy, auoit vn peu le col de trauers, & eftoit colli-torti, & torti-colli : qui fuft la caufe dont il fe brida ainfi de farment. Dautant que les

feruiteurs qui feruoient au difner, n'auoient quafi pas loifir de mettre les plats fur la table, pour lui donner à boire, penfant qu'il tournaft la tefte à fin qu'on lui baillaft du vin : tellement que de peur que monfieur fe fafchaft, il n'auoit pas fi toft beu, qu'vn autre qui entroit ne lui portaft à boire, penfant qu'il euft la tefte tournee pour demander du vin. Mon torti-colli voyant qu'on le feruoit fi affectueufement, ne les ofoit honneftement refufer, ains en les remerciant beuuoit à eux : ayant leu que les Philofophes mefmes ne trouuerent point loüable en Callifthenes d'auoir perdu la bonne grace de fon maiftre, pour n'auoir voulu boire d'autant à lui : & que Cyrus fe vante, auec fes autres loüanges, de fçauoir mieux boire que fon frere Artaxerxes : & que les compagnons de Demofthene en l'ambaffade vers Philippus, le loüoient d'eftre beau, eloquent, & beau beuueur. Mais à la fin, il ne put plus fournir à les remercier, & encores moins à boire : fe trouuans derriere lui cinq ou fix feruiteurs, luy prefentans tous du vin : car ils penfoient, comme ie vous ay dit, qu'aiant ainfi le col de trauers, il demandaft toufiours à boire. Voiant tout cela, ie ne fçauois où i'en eftois, auffi ne fçauoit-il pas lui mefme : n'euft efté que deux ou trois gentils-hommes de la maifon, fe doutant bien de ce qui en eftoit, fe prindrent fi fort à rire, que le maiftre du logis voulut fçauoir que c'eftoit, & durant le difner lui en firent le conte : qui le trouua fi bon, qu'il beut trois ou quatre fois à mon compagnon de colli-torti, qui le plegeoit, n'ofant le refufer. Que voulez-vous plus ? ayant prins vn peu le vent, ie ne vis iamais homme fi faoul & fi yure

que lui ſans mort. Et croy pourtant qu'il n'en fuſt iamais rechappé, ſans les deux receptes que ie vous ay dites vn peu auant : leſquelles lui furent appliquees eſtant ſorti du logis, où il s'eſtoit plus chargé que de ſa portee, dont incontinent il fut gueri, & ſe porta comme de couſtume. Nous cogneuſmes ſa gueriſon, de ce qu'eſtant vn peu reuenu à luy, il ſe ſouuint de la riſee, & de tout ce qui s'eſtoit paſſé durant le diſner : & ſi nous va aſſeurer, que ſi en toutes les maiſons on bailloit ainſi à boire, en tournant vn peu la teſte, & que ce fuſt la couſtume comme chez ce monſieur, qu'il ne voudroit pour rien du monde auoir le col plus droict. Il n'y eut perſonne en la Seree qui ne ſe print bien fort à rire : dont celui qui auoit faict le conte, reprenant la parole, leur dict, Ne vous moquez point de mon compagnon : car ſi vous euſſiez eſté là, & torti-colli comme luy, ie ne ſçai ſi ſuſſiez en vie, & ſain comme il eſt. Qui lui aida bien, adiouſta-il, à ſe mettre ainſi dedans, outre qu'il eſtoit colli-torti, chacun lui baillant à boire, c'eſtoit que les ſeruiteurs de ce Seigneur, voyans que ne beuuions pas net, & que faiſions à deux fois de ce qu'on nous mettoit en nos verres, nous dirent, qu'il eſtoit defendu là dedans de couper le vin (ainſi appelloient-ils quand on ne beuuoit pas tout) & qu'on n'eſtoit au païs du Liege, où les ſoldats partageoient le vin auec des coignees ; ni à Luxembourg, où le vin ſe couppoit à coups de hache, & ſe mettoit és panniers, & eſtoit vendu par poids, ce dit du Bellay. Dauantage celui qui s'eſtoit ſi bien enfariné de peur de prendre au paillaſſon, eſtoit vieil, & les gens vieux s'enyurent facilement, à cauſe que leur chaleur eſt

ſi petite, qu'elle ne peut cuire & conſumer les vapeurs, parquoy ſont aiſément offenſez par trop de vin : n'y aiant rien qui reſſemble mieux vn homme vieil, que le ieune eſtant yure. Ioinct que les vieux aiment le vin pur: car eſtant leur temperature foible & debile, veult eſtre ſrappee & touchee à bon eſcient, leur gouſt ne s'eſmouuant que de choſes qui poignent & piquent bien ſort, non plus que leur odorement, qui ne s'eſmeut que d'odeurs ſortes. Qui lui aida auſſi à ſe mettre dedans, c'eſtoit qu'il eſtoit de haulte ſtature, & les gens qui ſont grands ſont pluſtoſt prins de vin que les petits : car les petits ayans leur chaleur naturelle plus vehemente & forte que les grands, eſt cauſe de conſumer plus facilement les vapeurs procedantes du vin. Et auſſi que les petits ont le cerueau plus fort, plus ferme, & plus ſerré que les grands, ce qui empeſche leur cerueau de receuoir aiſément les fumees du vin, qui cauſent l'ebrieté : là où les grands aians la chaleur plus debile, parce qu'elle occupe plus grande place, n'eſt de merueilles ſi leur cerueau n'eſtant pas ſi reſſerré & ſermé, ne peut ſe garentir des fumees du vin. Vn de la Seree, qui eſtoit des plus grands, voiant qu'on s'addreſſoit quaſi à lui, en lieu qu'on penſoit qu'il deuſt defendre les grands, va accorder ce qu'on auoit dit des grands, & que c'eſtoit la cauſe pourquoy les Allemans, Flamens, Frizons & Suiſſes s'enyurent plus facilement que nous, non pas qu'ils boiuent plus que nous, mais parce qu'ils ſont plus grands, & par les raiſons qui ont eſté deduites. Ce que ie cogneu, diſoit-il, aiant diſné auec vn Flament : dautant qu'aiant autant beu que lui, & à tour de roolle, &

faict autant de fois que lui ghar-aux, qui eſt à dire tout hors, trinq ſeignore, ſi eſt-ce qu'à la fin du ieu il en auoit trois grains plus que moi : car aiant diſné, & que ce fut à deſcendre vne eſchelle de bois pour nous en aller, ie voi mon Flament qui laiſſa tomber la ſomme : & le voiant tomber du plus hault de l'eſchelle en bas, penſant qu'il ſe romproit le col, comme fit le compagnon d'Vlyſſe eſtant yure, ie lui demande tout en tremblant, *Quid agis magiſter Lamberte?* (ainſi auoit-il nom) qui me reſpondit en tombant, *Videbitur inferius.* Et eſtant tombé, me demanda, tomberai-ie point encores plus bas. La peur que i'auois qu'il ſe fiſt mal en tombant, m'empeſcha de rire de ſa reſponſe, car ie penſois pour le moins qu'il ſe deuſt rompre le col, le voiant tomber ſi roide : mais ſi ne me fuſt-il poſſible de m'en contenir, quand eſtant au bas de l'eſchelle ie lui eu demandé s'il s'eſtoit point fait de mal, & qu'il m'aſſeura que non, & me dit que c'eſtoit tout vn, & qu'auſſi bien il vouloit deſcendre : lors en loüant Dieu, ie lui di, ô que Dieu vous a bien aidé : par Dieu, dit-il, n'a pas d'vn eſchellon. Ceux de la Seree vouloient rire, quand celuy qui faiſoit le conte, leur va dire, gardez vous à rire quand ie vous aurai conté ce qui aida bien à mettre dedans noſtre maiſtre Lambert durant le diſner, qui fut vn iour de poiſſon, où à l'entree de table on apporta des huiſtres en eſcaille. Chacun ſe met apres à les ouurir, & puis à les aualler, qui les ouuroit plus dextrement, en mangeoit dauantage, & taſchoit-on à tromper ſon compagnon. Noſtre pauure Flament ſe met à les ouurir, mais voiant qu'il n'en pouuoit venir à bout, & penſant qu'on le vou-

luſt deſniaiſer, & qu'on ſe moquaſt de lui, laiſſant ces huiſtres ſe range aupres du pot, & toutes les fois qu'vn de nous aualloit vne huiſtre, il aualloit vn verre de vin, en diſant, Cela vault bien vn canfre (ainſi appelloit-il vne huiſtre.) Si les huiſtres eſtoient bien cheres, le vin l'eſtoit bien autant : parquoy nous fuſmes contraints de lui en ouurir, & de n'en manger plus, à fin qu'il ne beuſt pas tant de ce bon vin de Marche, & qu'il ne diſt plus en auallant vn verre de vin, Cela vaut bien vn canfre. Qui le faiſoit tant boire, & à ſi longs traicts, c'eſt qu'il ſe fioit en ſon Ariſtote, qui dit que le vin doux n'enyure point : & en Plutarque, qui a laiſſé par eſcrit, que les anciens diſoient que ceux qui boiuent à grands traicts, ſans reſpirer, ne s'enyurent pas facilement : parce que le vin ainſi beu ne demeure gueres en vn lieu, mais pouſſé de force paſſe par le corps, mais Plutarque ne fut pas plus veritable qu'Ariſtote. Se voulant coucher, & ne pouuant monter ſur ſon lict, le met à terre, & ſe laiſſe couler deſſus : & eſtant couché, ſe fait houiller ſur le tyn. Il dormit vn iour & vne nuict, ce qui fit iuger à beaucoup que le vin qu'il auoit beu auoit vertu d'endormir, pour auoir eſté mis de l'opium, ou du ius de mandragore dans la fente qu'on aura faicte au farment de la vigne que voulez planter, comme on fait en la vigne theriacale, & en la laxatiue. Et euſt dormi encor autant, n'euſt eſté que ceſte nuict le crieur des treſpaſſez, qu'on appelle le Reſueilleur, paſſant par ſa rue, le reſueilla par ſon cri. Eſtant eſueillé, & penſant que ce fut vn crieur de vin, qui a accouſtumé de le crier de iour, va demander à ce crieur, où eſt-il bon, mon ami : à combien, à combien ? Puis

va dire, par Dieu bon compagnon, il boit la nuict, & moi le iour. Ce Flament aimoit ſur tous les crieurs de vin, & ne vouloit autre harmonie, & diſoit que c'eſtoient ſes roſſignols: quand on crioit à ma belle eau freſche, il diſoit que c'eſtoit vne freſaye : & appelloit ce qu'on met és portes, là où l'on vend du vin, que nous nommons vn bouchon, la belle eſtoille. Et que ce n'eſtoit pas ſans raiſon qu'on met des fueilles de lierre, pour monſtrer qu'il y a du vin à vendre : à cauſe que le vaiſſeau faict de lierre n'endurera point le vin & l'eau meſlez enſemble : ce dit Cato. Il diſoit dauantage, que ſi nous croions à Palladius, la vigne portera raiſins en abondance, & du vin qui ſera bon, & de garde, ſi le vigneron eſt coronné de lierre alors qu'il taille les vignes. Tous ceux de la Seree de force de rire ſe trouuerent ſi alterez, qu'ils furent contraints de demander du vin, contre leur couſtume. Le Maiſtre de la maiſon leur va dire qu'il leur en bailleroit de fort bon. Et pour le loüer, diſoit qu'il eſtoit de vieille vigne, & qu'il n'auoit qu'vn an : & qu'il ne falloit point que le vin de ce païs, pour eſtre bon & ſain, euſt plus d'vn an : à cauſe, diſoit il, qu'apres vn an, l'humidité naturelle ſe paſſe, le vin demeurant toutesfois plus chaud. Pour leur faire encores plus d'enuie de boire de ſon bon vin, noſtre hoſte adiouſtoit que la pippe où eſtoit ce bon vin, eſtoit à demi beuë : & les aſſeuroit que le vin du milieu du tonneau eſtoit le meilleur: & le prouuoit de ce que le vin, participant de l'air, & de la terreſtrité, eſtoit ſi bien gouuerné par la chaleur, qu'elle faiſoit aſſembler la bonté du vin au beau milieu, ce qui eſt en hault ſe ga-

ſtant, à cauſe de la proximité de l'air, qui le retire hors de ſa qualité naturelle, & ce qui eſt en bas ſe corrompant auſſi, à cauſe de la proximité de la lie : qui fait que le plus ſouuent le vin bas ſent le vent. Noſtre Drolle ayant ouy parler du vin qui ſent le vent, & comme pour ſe donner garde du vent, il ne falloit iamais percer les tonneaux, fuſt pour boire ou pour gouſter le vin, au leuer du Soleil, ou de la Lune, nous va conter ce qu'il luy arriua vne fois. Eſtant, diſoit-il, vn iour en vn cabaret, où le vin eſtoit ſi bon, & y auoit ſi grand' preſſe à en auoir, que ie fus contrainct d'aller au deuant de la chambriere qui le tiroit, & par l'ouye de la caue ie voy ceſte ſeruante accroupie qui tiroit de la pipe, mais i'ouï auſſi quelle en tiroit de deux vaiſſeaux, faiſant vn ſi gros pet (ſoit dit plus naturellement que honneſtement) que ie ne me peux tenir de luy dire, Petite, ie ne veux point de ceſtui-là : car il eſt au bas, & ſi ſent le vent. Nendea, me reſpond ceſte chambriere alors, ſi le boirez-vous puis qu'il eſt tiré. Sur cela, ie me prins ſi fort à rire, diſoit noſtre Drolle, que ie fus contrainct de m'oſter de là, & aller à mes compagnons, pour m'aider à rire, & à recognoiſtre la chambriere. Vn de la Seree, aiant ouï parler du vin au bas, ne laiſſa à dire qu'en Portugal la fumee du vin au bas leur eſt en delices, eſt le breuuage des grands Seigneurs, & en France nous le craignons: chaſque nation aiant pluſieurs couſtumes & vſances, qui ſont non ſeulement incogneuës, mais farouches & miraculeuſes à quelque autre nation. Que s'il n'euſt eſté tiré, i'euſſe conſeillé à ceſte chambriere de l'enuoyer en Portugal, où le vin au bas eſt en eſtime &

valeur plus que l'autre. Cependant que la plus-part de la Seree rioient de ce conte qui ſent ſa tauerne, on apporta du vin & de l'hypocras. Il y en eut beaucoup qui ne voulurent boire, & diſoient que boire quand on ſe va coucher, engendroit des ſyncopes, qui ſont fort dangereuſes à ceux qui aiment le vin. Noſtre Drolle ne laiſſa pour cela à boire & de l'vn & de l'autre : diſant que ceux qui ont le poulmon roſti, doiuent bien boire, de peur que la chair ne tienne au pot. Ayant vuidé ſon verre, qui eſtoit plein de vin, il demande de l'hypocras, combien qu'on l'euſt aduerti que l'hypocras beu au ſoir cauſoit & la ſquinancie, & l'enroüeure. Puis à propos de ſon hypocras, qu'il auoit trouué bon, nous va faire ce conte.

C'eſt qu'aux premiers troubles, la maiſon de ville de Paris donna à diſner aux Colonels & principaux Capitaines des Suiſſes. Auſquels à l'entree de table on ſeruoit de l'hypocras blanc, comme c'eſt la couſtume aux grands banquets : qu'ils trouuerent ſi bon, que puis apres quand on leur eut baillé du meilleur vin de Paris, & en eurent taſté, demanderent vin papier, vin papier, & ces meſſieurs les Liſrelofres ne voulurent boire autre vin que du vin de papier, tant qu'on en put trouuer de blanc & clairet. On commençoit à rire, quand quelqu'vn va demander ſi les Anciens auoient de l'hypocras, veu que les liures n'en parlent point : mais ſeulement font mention de *Vina reſinata & picata*, qu'ils auoient en grand prix. Il luy fut reſpondu, que le *vinum picatum* des Anciens, n'eſtoit point auſſi vn vin ſophiſtiqué & mixitionné comme eſt l'hypocras, mais qu'ils l'appelloient ainſi, à cauſe de la reſine qu'on mettoit dans le

vin, ou bien que les vaiſſeaux où eſtoit ce bon vin, eſtoient gouldronnez de poix : & qu'encores auiourd'huy il y a du vin en Italie, qui s'appelle *Vinum picans, à pice,* & *à vino picato* des Anciens. Et que le Pin anciennement eſtoit conſacré à Bacchus, produiſant la poix-reſine, dont l'on enduiſoit les vaiſſeaux pour mettre le vin, la poix augmentant la force & bonté du vin, lui donnant vne bonne odeur, le gardant d'euenter, & le retenant en ſa bonté : de maniere qu'il y en a qui en mettent dans le vin meſme : auſſi bien qu'en Allemagne on ſoulphre les vins pour les meſmes cauſes. Noſtre Feſſe-tondue nous va aſſeurer que l'Italien a prins ſon *Vinum picans* du François : qui appelle le vin piquant, celui qui pique & mord ſur la langue : veu qu'on ne poixe plus les tonneaux où l'on met le vin. Et que les Romains appelloient le bon vin, *Vinum picatum,* parce qu'ils gouldronnoient le vin qu'on vouloit garder, & dautant que leur vin vieux qui eſtoit poixé de poix-reſine, valoit mieux que le nouueau, comme dit vne de leurs loix, & le nouueau que on ne vouloit point referuer ne l'eſtoit point, qui n'eſtoit pas ſi bon que le vieux, ils appelloient leurs bons vins *Vina picata.* Et pour vous monſtrer, adiouſta-il, que les vins vieux des Romains eſtoient les meilleurs, & que pour les marquer & recognoiſtre, ils marquoient leurs vaiſſeaux d'eſcripteaux, par leſquels on pouuoit iuger de l'aage du vin, & ſoubs quels Conſuls il auoit eſté amaſſé, & que les Romains ne beuuoient pas leur vin ſi toſt que les Grecs, ils ſaiſoient leurs feſtiages vinaux, que les Latins appelloient *Vinalia,* vn an apres les vendanges, le treizieſme des Calendes de Septembre,

là où les Grecs faifoient les leurs, qu'ils nommoient *Pithægia*, ou ouuerture de tonneaux, l'onziefme de Nouembre, qu'ils appelloient *Antiſtherion*, comme nous faifons maintenant à la fainct Martin, & nous difons *facere Martinalia*. De cela nous apprenons, adiouftoit-il, que les Romains ne beuuoient pas leur vin qu'il n'euft vn an, veu qu'auant ce temps, ils n'en taftoient point : dont pour le garder ne faut s'efmerueiller s'ils appliquoient de la poix à leurs vaiffeaux : & les Grecs beuuoient le leur tantoft apres vendanges, veu qu'ils en taftoient deux mois apres les auoir amaffez, pour fçauoir lequel eftoit mieux en fa boite. Et quand ils commençoient à boire leurs vins nouueaux, ils crioient à haulte voix : *Vetus nouum vinum bibo, veteri nouo morbo medeor :* les Grecs eftans plus grands biberons que les Romains, ne laiffans gueres leurs vins en repos. Que cela foit vray, quand on veult parler de bien boire, ou faire *ghar-aux & al enſyt*, on dit, *Græcari & pergræcari*. Et auoient les Grecs, à fin de boire dauantage, vne couftume contraire à celle des Latins, & à la noftre Françoife, & à celle des autres nations : car eux au commencement de leurs banquets ne rempliffoient gueres leurs coupes, & d'entree beuuoient à petits traicts, & à petit gué, & fi auoient de petits verres : mais à la fin de leurs beuueries, ils beuuoient à outrance, & à longs traicts, tant que les verres en pouuoient tenir, & fi eftoient feruis auec plus grandes coupes. Ce que reprouuoit Anacharfis, blafmant la couftume des Grecs, comme eftant hors de raifon, de boire au commencement à petits traicts & en petits verres, & quand on eft

plein de vin, de boire dauantage, & en plus grands vaiſſeaux & meſures.

Et la raiſon de ces heroïques beuueurs, eſtoit, à ce que i'en puis iuger, à cauſe que la nature remplie d'entree de force vin, refuſe par apres en eſtre encores rechargee : au contraire, ſi vous l'accouſtumez au commencement du feſtin à boire peu, & puis vous luy en baillez dauantage, elle endurera bien plus aiſément tant de vin que luy en voudrez bailler, faiſant comme les orateurs & ioüeurs de Tragedie, qui peu à peu hauſſent leurs voix, à fin de la continuer. On repliqua que la plus-part, n'a point regardé à cela, meſmes ceux qui beuuoient en vne maniere de vaiſſeau qu'on preſentoit aux banquets, qui n'a point de pied, & ne ſe peut tenir, tellement qu'il faut tout boire, ou tenir ce vaſe touſiours en main : non plus que ceux qui beuuoient comme les bœufs, ce que faiſoient les Armeniens, ce dit Xenophon, les Celtes, ſelon Athenee, & les Indiens, ſi nous croions Philoſtrate : leſquels quand ils vouloient boire l'vn à l'autre par amitié, ils ſe courboient, & beuuoient en vne grande coupe bien large, qui s'appelle à ceſte cauſe des Latins *patera*, ſans la bouger de deſſus la table. Puis qu'ils beuuoient, repliqua quelqu'vn, comme les beſtes, ne falloit-il point pour mieux les faire boire, les ſibler, comme on fait les cheuaux? Ie vous le demande, adiouſta-il, parce que ie n'ai peu iamais comprendre pourquoy on ſible pour inciter les beſtes à boire, & ſi cela y ſert, ie n'en ſçai la raiſon : car à nous il ne nous fait point boire dauantage. Laiſſant là ces beuueurs à la Grecque, qui ne meſloient iamais l'eau & le vin enſemble, on commença à parler

de ceux qui en mettent, & s'il eſtoit meilleur & plus ſain à ceux qui marient la caue & le puits, de mettre plus d'eau en leur vin au commencement du repas, ou au contraire: ou, ſelon Theophraſte, s'il faut mettre plus de vin en leur eau au commencement du conuiue, que ſur la fin : l'vn & l'autre ſe meſlans mieux, ſi on met le vin ſur l'eau. Il y auoit en ceſte Seree vn Medecin d'eau douce, lequel voiant qu'on s'en remettoit à lui, va conclure qu'il falloit pour la ſanté de la perſonne prendre le vin tout pur à l'entree du repas, pour aider à la digeſtion : au milieu y mettre vn peu d'eau, à fin que le vin & la viande ſe puiſſent mieux meſler enſemble, la chaleur du vin, & la ſubtilité de l'eau, aidant beaucoup à penetrer : mais que ſur la fin du banquet, il eſtoit fort bon, mettre la moitié d'eau en ſon vin, pour empeſcher que la fumee du vin ne monte en la teſte, & ſoit repouſſée par l'eau : meſmes aucuns, diſoit-il, ſe trouuent fort bien, apres auoir beu beaucoup de vin, de boire vne bonne fois d'eau, ainſi qu'on void qu'vne grand' flamme de feu, eſt aiſément rabatue en y iettant de l'eau deſſus, toutesfois que la plus-part face au contraire : car leur premier vin ſera bien attrempé, & tout le reſte ſans eau : & ſoubs ombre d'auoir à la deſſerte mangé vn quartier de poire ou pomme, s'aident du prouerbe ancien des bons pinteurs, *Poſt crudum purum*. Puis adiouſta que ce vin pur prins ſur la fin du repas empeſchoit la digeſtion des viandes, dautant qu'il fait couler en bas la viande auant qu'elle ſoit cuite & bien digeree : & ſi on a mangé à l'iſſue du fruict tout crud, & qu'on vienne boire apres du vin pur, il ſera penetrer les fruicts cruds ſans eſtre cuicts ne di-

gerez, & les conduira par toutes les veines de noſtre corps, où autrement ils n'euſſent ſçeu paruenir. Autres tenoient contre noſtre Medecin, & par viues raiſons diſoient que c'eſtoit bien le plus ſain de ne boire point de vin au commencement du repas, ou ſi l'on en boit, que ce ſoit auec force eau, pourautant que l'eſtomach famelique ayant attiré des autres membres, eſtant à ieun, force ſuperfluitez, elles ſeroient attirees des membres auec le vin, nature ſe delectant fort du vin, à cauſe qu'il nourriſt beaucoup, & qu'il eſt facilement conuerty en ſang, conuenant le vin en deux qualitez auec le ſang, l'vn & l'autre eſtant chaud & humide. Vne Feſſe-tonduc voyant que l'vn diſoit qu'au commencement du repas il falloit mettre force eau, l'autre que c'eſtoit à la fin, va dire, que leurs diſcords l'accordoient à ne mettre d'eau en ſon vin, ni au commencement de table, ni au milieu, ny à la fin. Et qu'il aimeroit mieux boire du vin tout pur, puis boire de l'eau, que de les meſler, ce que lui accorda vn iour ſon Medecin : mais qu'aiant beu le vin, le Medecin le preſſant de boire l'eau, il lui auoit dit qu'il n'auoit plus de ſoif. Puis ſans louër le vin, parce qu'on n'en dit point de mal, va dire par vne figure de Rhetorique tout plein de bien du mois de Septembre, & ce par l'opinion des Hebreux, des Indiens, & des Perſes, qui diſent que la creation du monde fut au temps que le Soleil ſe trouua au ſigne de la Liure, qui eſt en Septembre. Les Hebreux le confirment, diſoit-il, de ce qu'il falloit donner aux animaux (que Dieu crea en aage parfaict) les fruicts meurs, pour les nourrir & ſubſtanter. Plus, durant l'Empire de Conſtantin, adiouſta-il, il fut dit au

Concile de Nice, que les iours ſe compteroient par l'indiction, qui ſe commençoit en Septembre : & ne trouuons point que les Empereurs Romains ſortiſſent hors la ville, pour ſe reſiouïr, ſinon és iours vindemiaux, qui ſe celebroient en Septembre durant les vendanges. Auſſi tous les Orientaux à bonne raiſon, ont commençé leurs annees en Automne, pour la reuerence du mois de Septembre, comme ont faict les Egyptiens qui l'ont tenu pour le premier mois de l'an, contre Mercator, qui met la creation du monde le Soleil eſtant au ſigne du Lion qui eſt en Iuillet, & contre les Arabes auſſi, qui y commencent leurs annees, comme les Romains l'ont commencee au ſigne d'Aries, qui eſt en Mars, & au commencement du Printemps, & auſſi tous les Occidentaux.

Laiſſant là Septembre, vn de la Seree nous va faire vn conte ou deux de ſa puree, en commençant ainſi. I'ai vn mien voiſin, qui eſtant vn iour alteré, ne ſe contenta pas de boire vn coup, qui remedie à la ſoif, mais en beut vn ſecond, qui fait pour la volupté, puis vn tiers, qui ne ſert que de s'enyurer : & paſſant le quart, qui rend les gens furieux, beut ſans nombre, & beaucoup plus que de couſtume. Le bon fut, qu'en demandant ſi ſouuent à boire, il va dire à ſes ſeruiteurs, ie me tue de boire : vn d'iceux lui va dire, hé ! mon maiſtre, ie vous prie que ie meure auec vous : à l'autre ſois il leur diſoit, ce n'eſt pas moi qui boi, c'eſt le chaud. Il arriua que bien toſt apres mon alteré de voiſin viſita ſa caue, & trouua que ſes ſeruiteurs auoient beu deux buſſards de vin, & du meilleur : dont eſtant faché, & remonté qu'il fut, de-

manda qu'eſtoit deuenu ſon vin, & leur diſoit fort & ferme qu'ils l'auoient beu : les ſeruiteurs ſe defendoient, diſans qu'autres qu'eux alloient bien en la caue, ce que leur maiſtre nioit à toute reſte. A la fin vn de ſes ſeruiteurs va demander à ſon maiſtre, hé! monſieur, ſeroit-ce point le chaud qui auroit beu voſtre vin ? Le maiſtre ſe ſouuenant de ce qu'il auoit dit à ſes ſeruiteurs, quand ils ne pouuoient fournir à lui bailler à boire, que ce n'eſtoit pas lui qui beuuoit, mais que c'eſtoit le chaud, ne lui dit autre choſe, en ſe prenant à rire : ſinon qu'il empeſcheroit bien que ce monſieur le Chaud ne boiroit plus ſon vin ſans lui. Voilà, adiouſta-il, ce qui arriua à mon voiſin ; & voici ce qui arriua à nous deux : pour vous monſtrer que ce monſieur le Chaud eſt vn mauuais vilain, & apres qu'il a bien beu, il faut payer ſon eſcot. C'eſt qu'eſtans en vn cabaret auec mon voiſin, & autres, où nous beuuions comme terre à four, faiſant vne grande chaleur, noſtre hoſteſſe diſoit touſiours en apportant le vin, ce n'eſt pas vous qui beuuez, ie vous aſſeure que le chaud en boit la moitié. Quand ce vint à payer, on s'eſmerueilla du vin que l'hoſteſſe nous contoit, & qu'il n'eſtoit pas poſſible que nous euſſions beu tant de vin, chacun ſçachant ſa meſure, l'vn diſant, mon corps ne tient que pot, l'autre le mien n'en tient que deux, & quelques vns diſoient que le leur à tout rompre n'en tenoit que quatre. Parquoy m'addreſſant à noſtre hoſteſſe, ie lui di, M'amie, faites payer à monſieur le Chaud la moitié du vin qui a eſté beu : n'auez-vous pas dit, qu'il en beuuoit la moitié? Auant qu'on euſt acheué de rire, vn autre va commencer vn conte, non pas à propos de

monſieur le Chaud, qui boit tant, mais à propos des ſeruiteurs qui boiuent encores plus, & font à croire à leurs maiſtres ce en quoi ils n'ont point penſé. Vous ſçauez, diſoit-il, que le principal d'vn banquet, c'eſt le bon vin, autrement le conuiue demeure imparfaict & fade: dont il arriua qu'vn Prieur feſtoiant ſes amis le iour de la feſte de ſa parroiſſe, perça de ſept ou huict ſortes de vins: en fin il en trouua vn entre les autres qui eſtoit fort bon, & en penchant l'oreille d'vn coſté, va dire, ceſtui-ci *prævalet.* Les valets & chambrieres qui n'entendent rien de Latin, le trouuerent ſi bon, que quand monſieur le Prieur en voulut boire, il ne s'en trouua pas vne goutte dans le vaiſſeau. Le Prieur faſché au poſſible, comme vous euſſiez bien eſté, demanda à ſes gens qu'eſtoit deuenu ce bon vin. La chambriere lui reſpond, qu'ils l'auoient tres bien beu: parce, diſoit-elle, que quand vous en beuſtes dernierement, & taſtaſtes de tous vos vins, vous dites, ceſtui-ci eſt pre les valets. Ce Prieur ſe prenant par le nez, ne diſt autre choſe, ſinon que ſon Latin ne lui auoit iamais tant profité qu'il lui auoit faict de perte & incommodité. Quelqu'vn va repliquer, combien qu'on die, il ne faut iamais parler Latin deuant les Clercs, à voſtre conte, il eſt bien encores pire de le parler deuant ceux qui ne l'entendent point, & ſurtout deuant les femmes, comme vous le pourrez entendre par ce petit conte. I'eſtois, va il dire, à ſouper chez vn mien voiſin, qui a vne femme qui veult du meilleur, & ſon mary ne veult du pire: lequel aiant trouué vne tierciere de bon vin entre les autres, va dire, *ne famuletur.* Sa femme penſant bien entendre le Latin, en ſe leuant va dire à

ſon mari, ie ſçai bien que vous dites : ne dites-vous pas que les femmes n'en boiront point? & mercy Dieu ce feront les hommes qui n'en boiront point : parquoy mettant le nez au vaiſſeau, monſtra bien qu'elle entendoit mieux l'Hebreu, & la langue Hebraïque que la Latine. Car tantoſt apres, ce bon vin la rendit ſi ioyeuſe, qu'elle ne faiſoit que rire. Sa ioye & ſon ris venant de ce bon vin & ſubtil, lequel rencontrant vne bonne complexion en ceſte femme, ſa chaleur naturelle eſtant augmentee par le vin, & agitant le ſang enclos dans les vaiſſeaux, la rendit ſi eſueillee & plaiſante, que nous iugeaſmes que le vin deuoit eſtre bon : que ſi ceſte femme euſt rencontré du vin ou bas, ou mauuais, ou quelque gros vin, ou que le vin euſt trouué vn ſang vitieux, il l'euſt pluſtoſt incitee à ſureur, à riote, & à pleurer, qu'à rire. Dautant que le vin change les mœurs ſelon l'obieƈt qu'il rencontre, rendant les plus habiles tardifs, & retardant & appeſantiſſant les plus mobiles : tout ainſi comme le feu fond la glace, & endurciſt le ſel, la nature du vin changeant la complexion du corps. Qui acheua ceſte femme à ſe mettre dedans, fut qu'elle beuuoit à tous, & tous beuuoient à elle : n'eſtant pas choſe nouuelle de boire l'vn à l'autre : car de tout temps la confirmation d'amitié a eſté s'inuitans ſe preſenter le verre, comme le mot de *Philoteſia* le porte, au moins ce dit-on. Mais ie croi, adiouſta-il, qu'on n'eſtoit pas contrainƈt de boire d'autant, parce que Sophocles dit, que c'eſt vne auſſi grande tyrannie de faire boire vn homme qui n'a point de ſoif, que de l'empeſcher de boire quand il a grand ſoif. Et penſe que c'eſtoit mal

faict à Lycurgus, encores que ce fust pour vne bonne fin, de faire enyurer par force les Elotes, & serfs. Ie ne sçai, adiousta-il, qui se pourroit garder de boire l'vn à l'autre, quand renouuellant l'ancienne mode de boire, on boiroit à vous autant de fois qu'il y a de lettres au nom de vos amis ou amies : en disant comme les anciens, à ceux à qui nous beuuons, Bien à vous, bien à nous, bien à moy, bien à toy, & bien à nostre amie. Et voici comme Ronsard le pratiquoit.

Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom, qui vos cœurs lia :
Qu'on vuide autant ceste coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il y a.

Neuf fois au nom de Cassandre,
Ie vay prendre
Neuf fois du vin du flacon,
A fin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de son nom.

Mais, repliqua quelqu'vn, on ne voit gueres que les beuueurs d'eau boiuent l'vn à l'autre, non plus que celuy qui boit du vin ne s'addresse gueres à vn autre qui ne boit que de l'eau, tellement qu'on s'en fasche, comme vous verrez par ce conte. Il y auoit ces iours passez, commença-il à dire, vne femme, qui ne beuuant point de vin, va boire à vn homme de Iustice : ce Magistrat,

pour ce qu'elle ne beuuoit que de l'eau, luy va dire, mon mulet vous plegera, & vous fera raifon. Cefte Boilefgue vn peu aigrie ne fe fçeut tenir qu'elle ne luy dift, monfieur, befte pour befte, vous pouuez bien boire à moi & me pleger auffi bien que voftre afne. Il y auoit en noftre Seree vn beuueur d'eau, qui vouloit prendre occafion par le conte de cefte femme, laquelle ne beuuoit que de l'eau, de parler de fon breuuage, comme on auoit parlé du vin : mais il fut arrefté, toutes les chambres affemblees, qu'il ne conuenoit pas que cefte premiere Seree fi ioyeufement & heureufement commencee, s'acheuaft par fon contraire, & par vne chofe fi mal plaifante & fade : combien que ceft *abftemius* alleguaft que l'eau eftoit en plus grand vfage par tout le monde que le vin, & que *contrariorum eadem erat ratio.* Ce mot de Latin fuft caufe, qu'on arrefta qu'à la premiere Seree il auroit la premiere audience. Ainfi qu'on fe leuoit, vn de la Seree aiant entendu ce qu'on auoit dit, que l'eau eftoit en plus grand vfage par tout le monde que le vin, ne laiffa à nous conter qu'il auoit veu qu'à Poictiers il fe beuuoit plus de vin que d'eau : car, difoit-il, i'ai veu le vin à fi bon marché, & à fi vil prix, qu'vn bourgeois de la ville ne pouuant vendre fon vin, fit crier la quarte de bon vin, à vn *Pater nofter*, & vn *Aue Maria :* encores le commun peuple ne laiffa à crier apres ce bon citoyen, difant qu'il eftoit trop cher, & qu'ils en trouuoient à meilleur marché ailleurs : l'appellant gabeleux, maltoutier, & inuenteur de nouuelles daces & impofitions. Que s'il fe trouuoit auiourd'huy vn tel Bourgeois, ie croi que le peuple le canonizeroit, tant s'en faudroit qu'on l'iniuriaft.

Tous ceux de la compagnie eſtoient deſia leuez, & prenoient congé, & remercioient noſtre hoſte, qui les pria de prendre de l'hypocras. La plus-part en print parce que celuy qui nous auoit baillé à ſouper diſoit comme Panurge : Prenez de ceſt hypocras, n'ayez peur de l'eſquinance, non : il n'y a dedans ne ſquinanthit, ne zinzembre, ne grains de Paradis : il n'y a que la belle cinamome triee, & le beau ſucre fin, auecques le bon vin des Lourdines. L'hypocras & les roſties allongerent vn peu ceſte Seree, que ſi elle eſt vn peu plus longue que les autres que lirez par apres, prenez-vous en à ſon ſujet, qui eſt ſi bon qu'on ne le peut laiſſer.



DEVXIESME SEREE.

De l'Eau.

Encores qu'il euſt eſté dićt en la premiere Seree, Ne deſplaiſe aux Dames, le vin va touſiours deuant, & que pour le moins les femmes deuſſent aller apres, on n'a ſçeu pourtant empeſcher qu'entre deux ſi bonnes & bien-aimees choſes, il ne s'en ſoit entre-meſlee vne qui eſt l'eau, qui n'approche du tout en rien ni au plaiſir ni à la bonté de l'vn ne de l'autre : pour demonſtrer qu'en ce monde, la ioye, le plaiſir, le contentement ſont touſiours entre-meſlez : n'eſtant gueres la ioye ſans ennui, le plaiſir ſans faſcherie, & le contentement ſans ſon contraire. Que ſi les femmes veulent aller apres le vin, & tenir le rang & le lieu que elles meritent : que ceſte Seree, qui ne parle que de l'eau, ne ſoit pour rien contee pour tant qu'elle vaut. Auſſi qu'anciennemant les deuant & derniere n'auoient en eſcriuant & parlant aucune ſignification de grandeur, comme il ſe voit euidemment par leurs eſcripts : & diſoient, Oppius & Ceſar auſſi volontiers que Ceſar & Oppius, & diſoient auſſi bien moy & toy, que toy & moy. Que ſi elles trouuent mauuais d'eſtre

ſi prés du vin, dont les Romains les ont priuees, qu'elles laiſſent ceſte Seree en ſa place, permettant à noſtre Boit-l'eau, à qui on a baillé la ſeconde audience, de diſcourir de ſon breuuage : car auſſi bien il n'y ſera que de belle eau claire. Souuenant donc à noſtre Boit-l'eau, qu'à la precedente Seree auoit eſté arreſté, par la plus grand'part d'icelle, qu'on pourroit parler de l'eau, comme contraire au vin ſelon aucuns, & ſelon les autres, comme la plus familiere, & amie, qui le modere & corrige, d'entree, pour faire trouuer bonne ſon eau, il va dire que l'eau eſtoit en plus grand vſage par tout le monde que le vin : & que ceux qui boiuent plus de vin, ſont les habitans d'Europe, encores vne grand' part n'en boit pas, ſi nous voulons croire à monſieur Bodin. Ceux d'Aſie & d'Afrique, adiouſtoit-il, n'en boiuent gueres : meſmes en la plus grande partie de Turquie, le vin eſt defendu. Les Iuifs auoient l'eau plus commune que le vin, à cauſe de la chaleur de leur païs, & ores qu'il ne ſe trouue là gueres de bonne eau, quand il s'en pouuoit trouuer, ils l'aimoient mieux que le vin. Que ſi vous me dites qu'ils n'en boiuent point, à cauſe qu'ils habitent les païs chauds, leur eſtant fort contraire, pour la trop grande chaleur de leur climat : les Septentrionaux n'en boiuent gueres plus, parce qu'ils n'en cueillent point, qui fait la cherté du vin ſi grande, que peu ont le moyen d'en boire. Si eſt-ce, diſoit noſtre beuueur d'eau, que tous ces peuples ſont auſſi ſains, auſſi forts que nous, & ſi viuent plus. Lucian rendant la raiſon de quelques peuples qui viuoient long temps, dit, parce qu'ils ne boiuent que de l'eau. Et auſſi qu'on tient

que ceux qui ont vefcu depuis que Noé planta la vigne, femblent auoir moins vefcu qu'auparauant. Et fi Diodore Sicilien dit qu'en Inde Orientale les hommes y font grands, puiffans, & de bon efprit, à caufe des bonnes eaux qu'ils boiuent, & du bon air. Et m'affeure que fi vous regardez tout le monde, & comme il vit, & qu'il boit, que de mille il n'y en a pas dix qui boiuent du vin. A cefte raifon adiouftoit-il, puis que l'eau eft fans comparaifon plus commune à l'vfage de l'homme que le vin, & que ceux qui ne boiuent que de l'eau viuent plus, & font plus fains, que ceux qui aiment tant le vin, comme fe trouuent les Macrobes, qui viuent communément cent & fix vingts ans, vous ne deuez trouuer mauuais, fi ie vous apprens en cefte Seree, laquelle eau eft la meilleure, quand elle eft bonne, & quand il la faut boire. Efcoutez-moy donc, ie vous en prie, parlant d'vne chofe à qui Thales fait bien ceft honneur que de lui attribuer le commencement de toute chofe : & Pindare dit n'y auoir rien de meilleur, commençant fes vers par la loüange de l'eau : les Latins l'aiant appellee *aqua, quafi à qua omnia nafcuntur*, & felon Feftus, *à qua iuuamur*, & felon Lactance, *à qua funt omnia :* le Perfe ne voulant s'affubiettir que l'eau & la terre, c'eft à dire entiere obeïffance. Philoftrate dit que les Indiens contractoient leur amitié, faifoient la paix, & leurs accords en beuuant de l'eau de Tantale : c'eft à dire que celui qui fauſſeroit fa foi feroit puny de la peine de Tantale. Athenee dit que les Rois de Perfe ont tant aimé l'eau, qu'ils la faifoient apporter des païs eftranges, comme on fait le vin : & que Philadelphe, Roy d'Egypte, pour

les nopces de ſa fille, fit apporter de l'eau du Nil, auec grands deſpens. Celius Rhodig. dit que les preſtres Egyptiens voulans enſeigner toutes choſes ſubſiſter par l'humidité, ils portoient en leurs temples vn vaiſſeau tout plein d'eau, & proſternez en terre remercioient leurs Dieux d'vn ſi grand bien. L'eau eſtant ſi neceſſaire, que Platon la permet prendre chez ſon voiſin, ſi on n'en peut trouuer en ſa maiſon. Pline dit que la vigne ne produiroit rien, ſans le benefice de l'eau, & que le vin vient de l'eau : & que la nature nous a baillé l'eau comme le breuuage le meilleur & plus ſain de tous : ce que toutesfois Celſe n'approuue pas. Athenee dit que Eubulus afferme que ceux qui ne boiuent que de l'eau ſont plus ingenieux que ceux qui boiuent du vin, combien qu'Amphis le Comique le nie. Et pour cognoiſtre la bonne eau, faut regarder ſi ceux du païs ſont ſains & bien colorez, ſans auoir mal és yeux & iambes : car ſi l'air d'vn païs & les eaux ſont bonnes, la contree abondera en bons fruicts, il y aura grand nombre de vieillards, la ieuneſſe y ſera robuſte & belle, les femmes y conceuront force enfans qui ſeront au deliurer ſains & entiers de leurs membres, ſans eſtre ſubiects à monſtruoſité. La bonne eau ſe cognoiſt auſſi ſi elle n'a point de gouſt, ſi elle n'a nulle couleur, ſi elle eſt pure, claire & ſubtile, ſi elle ne tache point le linge blanc, & ſi eſtant boüillie ne laiſſe rien limonneux au vaiſſeau, & ſi elle n'engendre point de mouſſe au canal où elle court, ne tachant point auſſi les cailloux où elle paſſe : on adiouſte ſi les pois & legumes y cuiſent bien, & en peu d'heure. Que ſi, adiouſtoit-il, on eſt contraint de boire eau mal ſaine, la

graine pilee du pouliot femelle, saupoudree dessus, corrige la malice des eaux. Que si ceux de nostre Europe, où il se boit plus de vin qu'en tout le reste du monde, ne trouuent bonne l'eau : ce n'est sinon qu'ils la boiuent estans saouls de vin, l'esté aux grandes chaleurs & secheresses, & c'est lors que elle n'est pas bonne : les eaux estant douces quand le temps est humide, pluuieux, & froid, comme il est en hyuer : estans ameres & fades, quand il est chaud, & sec. Que s'ils vouloient s'accoustumer à en boire autant l'hyuer que durant l'esté, ils la trouueroient deux fois meilleure qu'ils ne font, & laisseroient le vin pour boire de l'eau, comme ie fais. Que la chaleur & secheresse face que les eaux ne soient pas bonnes : celui qui a voyagé en l'Amérique, autrement la terre du Bresil, dit qu'aupres de la ligne Equinoctiale, & soubs icelle, l'eau qui y tombe, non seulement put & sent mal, mais auec cela est si contagieuse, que si elle tombe sur la chair, il s'y esleuera des pustules & grosses vessies, & mesmes tachera & gastera les habillemens. Et aussi que les François retournans de la Floride, estans contraincts de boire de l'eau de ceste mer, en eurent la gorge brullee, & les boyaux escorchez, auec estranges tourments. Et ne croy point, disoit-il, ce qui est escript aux Trois mondes, qu'aux Indes Asiatiques, la riuiere de Ganga a son eau si bonne qu'on la nomme saincte : tellement que les Seigneurs de ce païs empeschent que les habitants en puisent, & n'y aillent se lauer, qu'ils n'ayent payé quelque tribut. Pour mieux vous confirmer en ce que i'ay dit que l'eau est meilleure l'hyuer que l'esté, vous n'auez qu'à l'experimenter, & où l'experience a lieu,

ne faut autre raifon. Mais fi on me demande qui caufe cefte difference : c'eft que durant l'hyuer il fort de la terre, qui abonde en humeur, des vapeurs pures & feparees de toute ficcité, qui montans en haut rendent l'eau fans aucun gouft & faueur : la ficcité de la terre eftant requife à tout gouft & faueur. Mais en Efté, il fe fait bien autrement : car lors la terre n'eftant abreuuee, il s'efleue des vapeurs en haut, meflees auec la ficcité de la terre, qui rendent l'eau amere & fade, à caufe de cefte vapeur, qui monte à la fuperficie de la terre dont vient l'eau : l'eau prenant fon gouft doux ou amer de cefte vapeur. Ce qui nous en affeure dauantage, c'eft que nous voyons les eaux eftre rendues plus douces & meilleures à boire, quand le vent de Bize regne, que quand c'eft le vent de Midi, qui luy eft oppofite : à caufe que le vent Septentrional vient des lieux humides & froids, & le vent Auftral, paffant par des regions feiches & chaudes, apporte auec luy force terreftrité, dont vient l'amertume. Ce que nous auons experimenté l'annee 1578, qui fut fort feche : dont aduint que l'eau eftoit lors mauuaife, ce qui reftoit en aucuns puits & fontaines eftant amer & de mauuais gouft, comme plufieurs à leur grand regret l'effayerent, à caufe de la cherté & faulte de vin, & trouuerent l'eau cefte annee-là fi mauuaife, que depuis ils n'ont voulu croire qu'elle foit auiourd'huy meilleure, ne confiderans point que la mauuaiftié de l'eau de cefte annee, venoit de la fechereffe, qui auoit, comme i'ay dit cy deffus, fait monter beaucoup d'humeur falé & fec en haut, dont l'eau auoit prins fon gouft. Et encores que les eaux ne valuffent

gueres, on ne laiſſa point à celebrer les Fontenales, ſans deuotion : les beuueurs d'eau, comme moi coronnans les fontaines & les puits de belles guirlandes & bouquets de lierre, comme ſaiſoient les Anciens, qui appelloient le temps auquel cela ſe faiſoit *Fontanalia*, feſte nonobſtant dediee à l'honneur du bon Pere Bacchus. Au contraire l'annee apres, 1579, les eaux furent rendues bonnes & douces, à cauſe que l'annee ſut pluuieuſe, qui empeſcha de monter en haut beaucoup de vapeurs, qui eſtoient montees l'annee parauant, à cauſe de la ſecheresſe : mais parce que le vin n'eſtoit pas cher ceſte annee-là, comme la precedente, on ne s'afferma gueres aux puits & fontaines : que s'ils euſſent autant beu d'eau ceſte annee-là, qu'elle eſtoit bonne, comme ils l'auoient faict la precedente, qu'elle ne valoit rien, ils ne craindroient pas tant le ſigne de Taurus : que ſi aucuns n'ont pas trouué l'eau bonne en ceſte annee pluuieuſe de l'an 1579, ſoyez aſſeurez que cela eſt procedé du tremblement de terre, qui ſe fit ceſte annee-là meſme, lequel a accouſtumé de gaſter les eaux. Mais parce que ie voi, adiouſta encores noſtre beuueur d'eau, qu'il ſera facheux à vous faire trouuer l'eau bonne, quand vous en voudrez boire, tirez voſtre eau ſur le Midi : car la chaleur rend l'eau plus temperee, & plus legere, & partant meilleure, & pour vous y accouſtumer, beuuez-la l'hyuer, & non pas l'eſté : car la chaleur empire l'eau, comme nous ſçauons par experience l'eau de la mer eſtre plus amere l'eſté que l'hyuer. Que ſi ce que i'ay dit, de la bonté des eaux ne ſert pour les ſains, il pourra ſeruir pour les malades, à qui on conſeille de boire de l'eau, comme

pour les etiques : cefte fieure bruflante, comme le porte le mot Grec (au moins on me l'a dit) fe gueriffant en beuuant de l'eau, ce bruflement ayant befoing de refrigeration. A fin qu'on trouue l'eau encores meilleure, prenez de l'eau de pluye, qui tombe en l'efté, pourueu qu'elle foit gardee en vne bonne cifterne, car eftant cuite & fubtilifee en l'air, fera la meilleure à boire & à nourrir : ce que cognoiftrez, eftant plutoft chaude qu'vne autre eau, & plutoft refroidie, qui denote fa fubtilité & legereté : comme appert par la foudaine coction des legumes : voire que les Apothicaires par aduertiffemens de leurs Difpenfaires, choififfent telles eaux au fyrop *de papauere*. Et s'il fe trouue des perfonnes qui aiment à boire de l'eau bien froide, il faut fuiure l'inuention de Neron, qui faifoit chauffer l'eau, & puis la mettoit rafraifchir, vous affeurant qu'elle fe trouue plus froide que fortant de la fontaine ou du puits, fi vous la laiffez toute la nuict à l'air. Croiriez-vous bien, va dire vn autre, que l'eau d'vn puits eftant tiree, & laiffee en vn vaiffeau dedans l'air du puits, en deuient plus froide? Ce qui fe fait, adiouftoit-il, parce que la froideur vient de l'air : or la froideur de l'air ne pouuant pas changer toute l'eau qui eft au fond du puits, à caufe de la grande quantité, n'en trouuant gueres dans ce vaiffeau, il en vient mieux à bout, en la refroidiffant dauantage. Et tout de mefme, le vin qu'on veult rafraifchir, fe refroidira pluftoft eftant prés de l'eau du puits, que s'il eftoit tout dedans. Ie ne fçay, repliqua quelqu'vn, quel plaifir prenoient les anciens à boire de l'eau chaude, veu que Pline dit que l'eau chaude eft contre nature : encores

que ie fache qu'à leurs banquets il y auoit toufiours de l'eau chaude & de la froide : mais ie croy que c'eftoit pour mettre l'eau chaude dans le vin pour l'efchauffer en hyuer, & l'eau froide l'Efté pour rafraifchir le vin. Que fi vous voulez garder long temps de l'eau de pluye, & en faire prouifion, la faut recueillir au mois de May, fe gardant long temps fans corruption. Que fi cefte eau fe corrompt par fept fois, & autant de fois remife & purifiee, elle ne fe gaftera plus, ce dit Hermolaus Barbarus, toute la terreftrité eftant chaffee. Perfonne n'ayant interrompu ce beuueur d'eau, à caufe qu'on s'eftudie plus au bon vin qu'on ne fait à la bonne eau, on lui va dire, Si l'eau de pluye eft la meilleure, pourquoy beuuons-nous de l'eau des puits, qui nous eft la plus commune? vous affeurant que l'eau des puits ne procede point de fource : que fi elle venoit de quelque fource, les puits s'empliroient foudain, les eaux des puits n'eftans qu'efgoufts continuels des pluyes, qui fe rendent petit à petit en bas au trauers des terres : & aimerois mieux mourir de foif que de boire de l'eau des puits qui font dans les villes, combien qu'elle ferue d'eau pannee : encores que cefte eau foit fouuent tiree, car on dit que l'eau fouuent agitee n'a pas loifir de fe corrompre : mais fi elle l'eft defia, l'eau des puits procedant des efgouts d'eaux, qui paffent à trauers les terres & cloaques, ie ne la fçaurois aimer : encores qu'aucuns affeurent que l'eau des puits & des cifternes deuient meilleure, fi on y iette de petits poiffons, pour y paiftre & eftre nourris, à fin que par leur mouuement l'eau acquiere plus grande legereté, & enfuiue aucune-

ment le naturel de l'eau courante. Et pour monſtrer que l'eau des puits n'eſt pas ſi bonne que l'eau des pluyes, nous voyons par experience que les pois & les febues ne peuuent cuire en l'eau de puits, & ouï bien en eau de ciſterne. Bien, repliqua noſtre beuueur d'eau, laiſſons là noſtre eau pannee pour les febricitans, & pour ceux qui ſont bien eſchauffez, & beuuons de l'eau des fontaines, car du conſentement de tous les autheurs, on attribue la douceur aux eaux des fontaines : encores que les Phyſiciens ne requierent aucune odeur ou ſaueur & gouſt en vne bonne eau. Celuy à qui on ne pouuoit faire trouuer l'eau bonne, luy reſpond, Dautant que l'eau à boire eſt aggreable au voyageur, qui a ſoif, il eſt aduenu que les Poëtes ont mis au nombre d'vn grand plaiſir, d'appaiſer la ſoif en vn ruiſſeau courant d'eau douce. Que ſi les fontaines ont eſté eſtimees ſacrees : c'eſt à fin que ce qui ſeruiroit au public ne fuſt gaſté. Combien que Celſe, adiouſta-il, die que la plus legere eau eſt celle de pluye (ce que Pline nie toutesfois) puis celle de fontaine, le tiers lieu tient l'eau de la riuiere, le quart celle des puits, le quint l'eau de glace & de neige, la plus meſchante c'eſt l'eau des eſtangs & palus. Et de toutes ces eaux-là, les Phyſiciens & Naturels diſent que la meilleure eſt celle qui eſt expoſee au Soleil, & à tous vents, eſtant, ſelon eux, mieux purgee de toutes groſſes vapeurs, & par ce moyen rendue plus ſubtile, & mieux digeree : & encores meilleure eſt l'eau qui court ſur le grauier de ſable ou de terre, pourueu qu'elle ne ſoit puante, que celle qui court ſur le roc : ou ſur les pierres : le ſable & la terre la nettoyans

mieux, que la pierre & le roc : moyennant, adiouftent-ils, que cefte eau ait fon cours contre le Leuant, car elle eft plus faine que celle qui court contre le Couchant : pource que l'eau courante contre le Soleil, fe fubtilife, & s'efchauffe, & fi perd fa froideur naturelle. Et fi l'eau d'vne mefme riuiere n'eft fi bonne en vn endroit qu'en l'autre, pour la difference du grauier & du fond qu'elle a. Puis qu'il y a fi grandes differences d'eaux, repliqua quelqu'vn, ie m'esbahis quand on eft en vne ville, où il y a diuerfité d'eaux, qu'on ne s'enquiert où eft la meilleure, comme on fait du vin. Car i'ay veu en noftre ville, difoit-il, vn pauure fauetier qui gaignoit plus à enfeigner où eftoit le bon vin, qu'à fon meftier, ayant gage des plus grands de la ville, pour leur enfeigner où eftoit monfieur: ce fauetier ne refpondant autre chofe, finon, En tel lieu il y fait feur. Eftant mort, il fut fort regretté, & fut honoré de cefte Epitaphe :

Cy deffoubs gift en ce tombeau,
Vn Sauetier nommé Blondeau :
En fon viuant rien n'amaffa,
Et puis apres il trefpaffa :
Marris en furent fes voifins
Car il enfeignoit les bons vins.

Ie fuis bien aife, repliqua quelqu'vn, de fçauoir qui font les meilleures eaux : car Gratarollus dit que quand l'eau eft mauuaife qu'on veult boire, qu'il y faut mettre beaucoup de vin, que fi elle eft bonne, il n'en faut pas tant mefler. Et difoit que s'il lui falloit boire de l'eau auec

du vin, qu'il aimeroit mieux que l'eau ne fuſt pas ſi bonne. Vn chantre qui eſtoit en noſtre Seree, va dire qu'il eſtoit auſſi bien aiſe de ſçauoir qui eſtoient les meilleures eaux, car il diſoit ſçauoir par liure, & par experience, qu'il n'y auoit rien qui gaſtaſt plus la voix, que la mauuaiſe eau & corrompue : qui eſt cauſe que les chantres haïſſent l'eau ſur toutes choſes. Et ne s'eſt iamais trouué, ce dit Athenæus, qu'vn chantre de ſon temps, qui ne beuſt point de vin : & par grande ſpecialité le nomme en l'iniuriant. Que les ignorans doncques apprennent, diſoit noſtre chantre, qui nous fait mieux aimer le vin que l'eau. Vne Feſſe-tondue de la Seree ayant leu Henry Eſtienne, ſouſtenoit le dire d'vn Paraſite, qui diſoit que la meilleure eau de toutes les eaux, eſtoit celle qu'on bailloit pour lauer les mains auant le repas, ou bien celle qu'on bailloit entre les mets, apres laquelle on commence à ioüer des dents & de la barbe. Noſtre Drolle, qui ne crachoit point le vin, luy contrediſant, nous aſſeuroit que la meilleure eau de toutes eſtoit celle qu'on mettoit & qu'on meſloit parmy le vin, & laquelle ſoutenoit plus des trois parts de bon vin, ceſte eau eſtant amelioree par le vin, & augmentant vne choſe ſi bonne. Et quand l'on dit, diſoit-il, Bacchus auoir eſté nourri par les Nymphes, on veut inferer par cela qu'il a beſoin de pluſieurs parts d'eau pour le dompter, & que l'eau meſlee auec le vin l'augmente & ameliore. Et à ce propos Ronſard dit :

Quand auec Bacchus on ioint
Venus ſans meſure, on n'a point

Saine du cerueau la partie,
Donc pour corriger ſon defaut
Vn vieil pedagogue il luy faut,
Vn Silene qui le chaſtie:
Ou les pucelles dont il fut
Nourry quand Iupin le receut
Tout vif de ſa mere bruſlee :
Ce furent les Nymphes des eaux:
Car Bacchus gaſte nos cerueaux
Si la Nymphe n'y eſt meſlee.

Eſtant vne ſi bonne choſe que meſler l'eau auec le vin, que celuy qui premierement le mixtionna, eut vne ſtatue, où y auoit eſcrit *Dionyſio recto* : à cauſe que le vin pur fait qu'on ſe baiſſe, Et ne dit-on pas, adiouſta-il encores, que l'eau marine mixtionnee dans vn tonneau de vin, le rend meilleur, & s'appelle *Vinum Tethalaſſomenon*? Si bien que ceux qui ont dit que Denys s'enfuit en la mer, entendant la maniere ancienne de faire les vins : leſquels eſtoient meilleurs meſlez auec de l'eau, & pour le moins, ſelon Columelle, le vin arrouſé d'vn peu d'eau de mer ſe garde mieux. Vn bon ſuppoſt de Bacchus, nommé Franc à tripe, & contre la Feſſe-tondue, & contre le Drolle, ſe formaliſant, nous va dire, que l'eau la moins mauuaiſe eſtoit celle qu'on baille à lauer les mains : mais à ſon aduis, la plus meſchante eau eſtoit celle qu'on meſle parmy le vin, & qu'il haïſſoit le plus : gaſtant ce que Dieu a faict ſi bon & ſi ſauoureux : & qu'il voudroit que toutes les eaux fuſſent ſemblables à l'eau d'vne fontaine qui eſt en l'Iſle de Tenedos, laquelle

eſt ſi conſciencieuſe, que ſon eau ne ſe veult meſler parmy le vin, en quelque ſorte qu'on la mette. Tellement qu'ayant beu du vin, & puis voulant boire de l'eau, vous n'en ſçauriez aualler vne goutte. Que ſi vous auez premierement beu de l'eau, & que vueillez boire du vin, elle ſe iettera pluſtoſt hors, qu'elle permette que le vin entre là où elle ſera. Et pour monſtrer que l'eau en toute ſorte ne valoit rien, il nous diſoit que quand on veut bailler la gehenne à vn malſaicteur, le plus grand tourment qu'on lui puiſſe faire, c'eſt de luy faire aualler de l'eau auec vne ſeruiete, & qu'il vaudroit mieux luy bailler du vin : car on dit, *In vino veritas.* L'eau eſtant telle, diſoit-il, que nous trouuons qu'vn Cenſeur chaſſa Marius du Senat pour auoir beu de l'eau. Vn de la Seree, qui ne parloit gueres des choſes communes, apres auoir ouy parler de la bonté des eaux, nous va reciter vne choſe eſtrange de Galien : qui dit, Tout ainſi que quand l'eſtomach eſt fort, il luy faut bailler des aliments correſpondans, & s'il eſt delicat, les aliments doiuent eſtre ſemblables : qu'auſſi on doit auoir pareil eſgard à l'eau : car nous voyons par experience, que ſi vn homme eſt accouſtumé à boire de groſſes eaux, iamais n'appaiſe ſa ſoif auec de bonnes eaux & delicates, & ne les ſent en l'eſtomach, ains l'alterent dauantage : parce que la grande chaleur de l'eſtomach les bruſle & reſoult incontinent à l'entree, dautant qu'elles n'ont point de reſiſtance. Et ie croy que c'eſt la cauſe pourquoy le Florentin, lors que ſon eau delicate ne le peut deſalterer, meſle auec l'eau vn peu de vin-aigre, oſtant toute la chaleur de l'eſtomach par ſa froideur naturelle.

Ie penſe, va repliquer quelque pierreux, qu'ils meſlent auſſi le vin-aigre auec l'eau, pour corriger le vice de l'eau. Et de ma part, diſoit-il, ie ſuis en ceſte hereſie, qu'il n'y a choſe qui m'ait cauſé la pierre, d'auoir beu de l'eau, par le conſeil du Medecin d'eau douce. Pourquoy l'eau, adiouſtoit-il, qui paſſe à trauers les rochers, qu'on tient pour la meilleure, amenant & contenant vn genre de ſel, qui a cauſé la congelation deſdits rochers, ne pourra-il auſſi bien congeler des pierres au corps de l'homme, comme il faict en la terre? Quelqu'vn luy va reſpondre, que l'eau douce n'a rien de ſel, & que ſuiuant l'opinion de maiſtre Bernard Pallyſſi, la ſource des fonteines, non plus que des puits, ne vient point de la mer, contre la commune, qui tient que toutes les eaux viennent de la mer, & qu'elles y retournent : car ſi cela auoit lieu, diſoit-il, il faudroit neceſſairement que les eaux fuſſent ſalees, comme celles de la mer : qui prennent pluſtoſt leur ſalure de la terre, y eſtant portee par les eaux des riuieres, que de dire que l'eau de la mer ſe deſſale par les veines de la terre. Et ſi faudroit que la mer fuſt auſſi haute que les montagnes : car par vne reigle generale & certaine, les eaux ne montent iamais plus haut que les ſources dont elles procedent. Puis ſi cela eſtoit vray, les puits qui tariſſent en Iuillet, Aouſt & Septembre, ne tariroient point : veu que la mer n'eſt en rien moindre en ce temps-là qu'en hyuer. Dauantage vous trouuerez prés la mer des puits doux & ſalez : qui monſtre bien que les puits ſalez ſont abbreuez de la mer, & les puits doux des eſgouts des pluyes : ſe trouuans dans des Iſles de mer des puits d'eau douce. Viennent les eaux, va

dire quelqu'vn, ou de la mer, ou des efgouts des pluyes, fi eft-ce qu'elles font dangereufes à boire, principalement en temps de pefte, & qu'il les faut choifir, ce qu'on ne dit point du vin. I'ay leu dans Paré, adioufta-il, & non ailleurs, car ie le trouue affez fçauant pour moy, que fi la pefte prouient du vice de l'air, que lors ne faut vfer d'eau de pluye : pource que l'air dont elle prouient eft infecté, partant alors, dit Paré, fera meilleur de boire de l'eau des puits fort profonds : au contraire, fi le vice vient de la terre, on vfera de l'eau de cifterne, & de fontaine, attendant à en boire iufques à ce que le Soleil l'ait purifiee par fes rayons. Et pource que ie ne fçay d'où vient l'eau qu'on me prefente, de peur de la pefte, & du mauuais air, i'ay accouftumé de m'en paffer le mieux que ie puis : depuis que i'ay leu qu'Alexandre le grand fut empoifonné d'vne eau qui fort des pierres de Nonacrie (c'eft en Arcadie, ie n'en fçay autre chofe) laquelle eau s'amaffe comme la rofee, & eft fi froide qu'on ne la peut retenir que dans l'ongle d'vn cheual. Noftre beuueur d'eau pour loüer fon breuuage, nous va dire qu'il fe trouue de l'eau qui rend les vieux ieunes, au contraire du vin qui rend les ieunes vieux : fi on veut adioufter foy à ce qu'on dit de la fontaine de Iouuance, & à ce qu'en a efcrit Petrus Martyr Augerius, Milanois, en fes Decades du nouueau monde : qui dit que prés vn fort ou ville, qu'on nomme *Hifpaniola*, s'eft trouué vne fontaine, au deffus d'vne montagne qui rajeunift les vieilles gens, fans toutesfois leur changer le poil gris, ni ofter les rides. Ce qui eft confirmé en l'hiftoire des trois mondes : où il eft fait mention qu'vn

nommé Iean Ponce, qui descouurit la Floride, estant prés des isles de Bimini, les gens du païs luy dirent qu'il y auoit vne fontaine en l'Isle Bonique, qui faisoit raieunir les gens. Il fut repliqué à nostre beuueur d'eau, que ceux de la Floride se moquoient des Chrestiens, qui furent plus de six mois à cercher ceste fontaine, & si n'en deuinrent que plus vieux pour cela, Et qu'on croiroit plustost ce qu'ont dit les Anciens, nommément Solin, qui dit qu'en Arabie, prés la mer rouge, il y a vne fontaine, que si les brebis en boiuent, elles muent de couleur, & leur laine, qui estoit blanche, deuiendra d'vne autre couleur : & ce qui leur faisoit croire, estoit que Bacius rend la raison de ce changement, & rapporte leur meslinge, à la chaleur & à l'air exterieur, & aux mineraux, à trauers desquels les eaux de ceste fontaine passent. Et aussi que les animaux, pour le regard de l'eau, qui leur semble telle, peuuent par la force de l'imagination alterer & changer quelque chose de leur naturel : comme il se trouue en la saincte Escriture des brebis de Iacob & Laban. Et bien, va dire nostre beuueur d'eau, trouuez-moy du vin qui ait la vertu de ceste fontaine de Iouuance & d'Arabie : trouuez-moy que l'eau soit defendue comme le vin : car encores que les sacrifices ne se fissent sans vin, & qu'on appellast *vinum spurcum*, le vin meslé auec de l'eau, n'estant permis d'en vser aux sacrifices : si est-ce que les prestres Egyptiens, & les Rois d'Egypte n'en beuuoient point. Platon le defend à ceux qui suiuent la guerre, aux serfs, & seruiteurs, aux Magistrats, tant que dure leur charge, & à tous ceux qui gouuernent les Republiques. Les Romains defendoient le vin à leurs

femmes : la femme de Meſſenius eſtant occiſe pour auoir crocheté vn cellier. Auſſi eſt defendu le vin à ceux qui doiuent parler en public, le vin faiſant begayer la langue : à ceſte cauſe on ſacrifioit à Mercure auec du laict, non pas auec du vin, pour monſtrer la douceur de l'Eloquence. Au ſacrifice des nopces de Cerés, on n'vſoit point de vin, comme on pourra apprendre par la vieille de Plaute. A ceſte cauſe dans les ſtatues des Dieux, vous trouuerez la ſtatue de Cerés touſiours accompagnee de Nymphes tenans en chaſque main diuers vaſes qu'ils verſoient : voulans par là dire que les vierges ſe doiuent abſtenir de vin : auſſi Orphee dit, qu'il ne faut toucher à la vigne, quand la Lune eſt au ſigne de Virgo : car la vierge n'aime point la vigne, mais luy eſt ennemie. Il eſt eſcript dans Homere que Hector refuſa de boire le vin que ſa mere Hecuba luy preſentoit. Les Carthaginois ne beuuoient point de vin à la guerre. Apollo eſtant conſulté des Megariens, leſquels des Grecs eſtoient les plus à priſer, & les plus vaillans, reſpond que c'eſtoient ceux qui beuuoient de l'eau de l'Arethuſe ſacree. L'Empereur Peſcennius diſoit à ſes ſoldats, Et vous demandez du vin, & vous auez le Nil? Aucuns ont voulu dire que la ſobrieté des Turcs eſt auiourd'huy cauſe de quoy ils ſurmontent ceux qui boiuent du vin. Vn bon ſuppoſt de Bacchus ne ſe put tenir d'interrompre noſtre beuueur d'eau, & de luy dire, que les Egyptiens (qui ont eſté eſtimez des plus doctes & ſages) entre pluſieurs punitions qu'ils ont practiquees, la plus ignominieuſe auoit eſté celle où l'on defendoit le vin à ceux qui auoient commis quelque crime. Ie conſeillerois, diſoit noſtre beuueur d'eau en

continuant, attendu les grands maux qui procedent du vin, que ceux qui ont des petits enfans leurs baillaſſent à manger des œufs des Hibou ou Chat-huant, bien fricaſſez : car on tient de Philoſtrate, que ſi vous baillez aux petits enfants, auant qu'auoir beu du vin, des œufs de Hibou, que iamais ils ne voudront boire de vin, & le haïront mortellement : l'œuf de ceſt animal temperant la chaleur naturelle. Ce qui s'apprend par les lettres Hieroglyphiques des Egyptiens : leſquels peignent vn Hibou ou Chat-huant, qui ſucce ſes œufs, quand ils veulent ſignifier quelqu'vn qui ne s'enyure point, ou qui ne boit point de vin. Ou bien pour faire haïr le vin faut faire boire auec vin blanc des fleurs de ſeigle : ou bien prendre des anguilles toutes viues, & les mettre tremper en vin iuſques à ce qu'elles meurent, puis faire boire de ce vin aux yurongnes : ou bien en ferez autant d'vne grenouille verte, la faiſant mourir dans le vin. Si le vin, repliqua quelqu'vn, eſt cauſe de grands maux, c'eſt parce qu'il enyure. Il faudroit donc defendre aux Indiens leur vin de Maiz, auec eau & miel, dont ils s'enyurent : car Philoſtrate ne baille les œufs de Hibou que contre le vin : & non contre ce breuuage Indien : combien que ceux qui les ont veu boire, diſent qu'ils ont des preſeruatifs auſſi bien que nous, non pas pour hayr leur breuuage, mais pour ne s'enyurer point. Croirez-vous bien Athenee, adiouſta-il, qui tient qu'il y a des eaux qui enyurent? Croiriez-vous bien auſſi qu'en vne iſle des Canaries, les habitans ne boiuent que de l'eau qui eſt recueillie dans vn timbre de la ſueur d'vn arbre qui eſt au milieu de ceſte iſle? Et toutesfois, diſoit-il, cela eſt

affermé par ceux qui l'ont veu. Sur la fin de cefte Seree, noftre beuueur d'eau fentant vn vent de Galerne, le Soleil eftant en Taurus, va dire à vn fien voifin, que demain matin il ne faudroit d'aller mettre aux fontaines & aux puits de beaux bouchons de lierre, & qu'il en feroit le fermier. Ce voifin, qui euft mieux aimé que la mer fuft gelee que les vignes, va dire, que s'il fe trouuoit au lieu où ce beuueur d'eau coronneroit les fontaines & les puits, qu'il le ietteroit dedans : & que le lierre n'eft pas dedié à Bacchus feulement pource qu'il eft toufiours verd, par fa chaleur temperee de humidité & de vifcofité, comme Bacchus eft toufiours ieune (encores qu'il n'aime pas la ieune vigne) ou parce que les fueilles de lierre mafchees reprefentent vne efpece d'yurongnerie, rendans les efprits fubiects à fureur : mais le lierre eft auffi dedié à Bacchus, parce qu'il fymbolife auec la vigne, en ce qu'il eft durant les mois d'Octobre & Novembre, que fon fruict eft en fa perfection, vn vray prognoftique de la prochaine vinee. Car toute telle apparence que vous trouuerez au lierre, foit au bois, és fueilles, & aux grappes, foyez feur de la rencontrer en la vigne és vendanges fuiuantes. Ce qui nous feruira, ce difoit le voifin au beuueur d'eau, pour nous empefcher de nous affermer à vos belles tauernes, faifant prouifion de vin durant la bonne vinee, encontre la mauuaife, felon que fe portera le lierre, vray prognoftique de la vigne. I'entends du lierre mafle, duquel on vfoit aux facrifices de Bacchus. Et qu'il efperoit le lendemain du matin ouïr encores chanter les petits roffignols, & mettre foubs l'ombre des bouchons, nonobftant le figne de

Taurus, auec ſa grande amie de Galerne. Vn de la Seree leur va dire qu'ils diſputoient en vain, & qu'il auoit moyen de faire que l'eau ſeroit auſſi bonne que le vin, & qu'on l'aimeroit autant, & qu'il n'y auroit nulle difference entre l'vn & l'autre. Et pour le prouuer pria vn Drolle de luy bailler du vin, & le verſant en ſon verre, il diſoit au Drolle, vous prenez de la peine tout plein, tout plein. Puis luy demanda de l'eau, & quand il la verſoit en ſon verre, il diſoit à ce metteur d'eau : vous prenez de la peine trop, trop. Le vin & l'eau meſlez enſemble, il les preſente à la compagnie : & quelques vns en ayans beu, il leur demande ſi l'eau n'eſtoit pas auſſi bonne que le vin, & quelle difference ils trouuoieut entre l'eau & le vin. Nous ne voulions que ſortir de l'eau, & nous ſauuer, & penſions en eſtre eſchappez, quand noſtre beuueur d'eau recommença à nous dire que l'eau auoit des effects merueilleux & eſtranges, & que le vin n'auoit rien d'eſmerueillable, ſinon qu'il enyure. Regardez, diſoit-il, quelles vertus ont les eaux chaudes, & quelles cures ſe font par leurs bains, & comme les eaux ſont medecinales, pour auoir acquis par la chaleur quelques vertus. Les ſulſurees gueriſſent la douleur des nerſs, les alumineuſes les paralitiques, les bitumineuſes purgent les humeurs peccantes. Et cela ſe fait adiouſtoit-il, de ce qu'au profond de la terre, il s'allume vn feu, à cauſe de la ſubſtance de l'alum, ou du bitumen, ou du ſoulfre, qui par leur ardeur eſchauffent les plus prochaines parties : tellement que les exhalations & les chaudes vapeurs venans rencontrer les eaux douces, qui coulent par deſſus, leur cauſent ceſte chaleur, ſans

que la faueur en foit corrompue : toutesfois on tient que les eaux minerales d'or, d'argent, de fer, de plomb, d'airain, ne valent rien. Ariftote, difoit-il, efcrit qu'au terroir Affiride, il y a vne riuiere fort froide, de laquelle fi les brebis boiuent, & qu'incontinent apres elles entrent en chaleur, elles feront leurs aigneaux noirs, & qu'il y en a deux en Autandrie, l'vne defquelles fait blanchir le beftail par fes eaux, & l'autre le fait noircir. On dit auffi, adiouftoit-il, que la riuiere Scamandre fait deuenir les oüailles jaunes. Strabon dit que la riuiere nommee Cantide, a cefte force de rendre blancs & iaunes les cheueux des hommes qui s'y feront lauez. Iouio dit que prés Bude en Hongrie, il y a de l'eau fi chaude qu'on n'y ofe toucher, & que les porceaux y iettez par les bouchers, en perdent facilement le poil ; & toutesfois que les grenouilles qu'on y void noüer en grandes troupes, n'y meurent point. Agrippa dit qu'il y a vne fontaine, qui s'appelle Helefius, autrement tranquille, que fi on fonne des flutes, s'efiouïffant, s'efleue, & fort hors de fes bornes, & de fon canal. Et à fin que le croyez, adiouftoit-il, Marc Varro dit auoir veu aux Infules de Lydie, des Nymphes lefquelles au fon des fluftes fautoient de la terre dans le milieu d'vn eftang, & là danfoient au fon de la flufte, & puis retournoient fur le bord de l'eau. Icy prendra fin cefte Seree, fans autre plus curieufe conclufion. Et fi quelqu'vn me dit, que l'iffue en eft froide, ie luy refpondray qu'elle en conuient mieux au fujet que nous auons icy traicté.





TROISIESME SEREE.

Des Femmes, & des Filles.

PVIS qu'il n'y a rien qui reſiouïſſe plus, apres le vin, que les femmes, eſtans donnees à l'homme pour ſa neceſſité & compagnie, elles doiuent, pour le moins, aller apres: eſtant la femme l'obiect le plus beau & aimable de tous ceux qui ſe regardent en ceſt vniuers, & de tous les dons que Dieu a faicts à l'humaine creature, il n'y en a point vn plus grand que le don de la femme: dautant que par la force & vertu d'icelle, l'eſprit s'eſleue à contemplation, & la contemplation amene par degrez le deſir des choſes diuines. A raiſon dequoy la femme eſt enuoyee entre nous comme pour eſſay & pour arres de noſtre demeure & habitation celeſte. Si bien que le preſtre de Iupiter, en Latin *Flamen Dialis*, ſi ſa femme ſe mourroit, ne pouuoit plus exercer ſon office: pour monſtrer que la perfection de la femme aidoit aux ſacrifices. Il ſe void que par ſon moyen l'homme s'oublie ſoy-meſme, & que iettant l'œil ſur le viſage d'vne femme, les mem-

bres comme d'vn efpouuentement luy fremiffent, ils deuiennent chauds comme feu, & froids comme marbre, en vn mefme temps, & non autrement que celuy qui a veu à l'impourueu quelque chofe diuine, fe trouue agité & trauaillé d'vne fureur celefte, puis en fin reprenant fes efprits, & retournant à foy-mefme, la reuere avec fa penfee, s'incline auec l'entendement, & recognoiffant ce qui eft deu à vne diuinité, s'offre fur l'autel du cœur d'vne Dame pour victime & facrifice. Qui occafionna cefte Seree de parler des femmes (outre ce qu'elles doiuent, pour le moins, aller apres le vin, fi elles ne veulent aller apres l'eau) ce fut vne Dame qui durant le fouper fut fort priee de nous tous, & mefmes de fon mary, qui eftoit plus ieune qu'elle, de faire bonne chere. Elle s'en excufoit, difant auoir fur le cœur vne trifteffe, fans fçauoir dont elle procedoit. Son mary luy va dire qu'elle n'auoit nulle occafion de fe fafcher, veu qu'il ne luy faifoit rien, & que pour auoir de l'argent frais, & vne autre femme, il faudroit bien qu'elle euft vne plus grande maladie que de l'ennuy, les femmes ne mourans iamais de melancholie, comme font les hommes. Et pourquoy non? repliqua fa femme. Parce, luy refpond fon mary, que les hommes ayans beaucoup de chaleur, la chaleur eftant reuoquee par la trifteffe aux parties internes & dedans, elle opprime & fuffoque par trop grande chaleur les parties les plus nobles : ce qui ne fe fait pas és femmes, ayans moins de chaleur, & plus d'humidité. Vous voulez donc inferer, repliqua cefte femme, qu'il n'y a nul danger de contrifter & ennuyer vne femme, veu qu'elle n'en meurt point? Bien, ad-

ioufta-elle, fi ie n'auois que cefte fafcherie, bafte : mais auec cela, ie me trouue parfois mal d'vn rheume & fluxion qui me tombe fur vne efpaule. Son mary, qui eftoit accort & left, luy va dire : M'amie, vieilleffe eft vne hoftellerie de langueurs, & vne enfermerie de maladies, & où il pleut par tous endroits : cela n'eft rien, il ne s'en faut point fafcher : car communément en vieille maifon y a toufiours quelque goutiere. Cefte femme fe fentant piquee, luy va dire, ouy bien quand on ne monte pas fouuent deffus. Son mary ne fe put tenir de rire, non plus que tous ceux de la Seree. Parquoy aucunes femmes commencerent à la tenfer d'auoir parlé fi auant : luy difant qn'il y auoit là des perfonnes qui en feroient bien leur profit : & de fait on accufa fort ce mary de cefte goutiere, quand il leur va dire qu'il y remedieroit bien, en faifant couurir fa femme d'ardoife, & qu'il ne faudroit monter de dix ans deffus. Le dialogue du mary & de la femme acheué, on fort de table. Les femmes prennent place à part, lefquelles prient les hommes de parler modeftement d'elles, puis qu'ils auoient deliberé de parler des femmes, & qu'on leur fift à fçauoir, à fin de defendre leur bon droict. De premiere abordee on va entrer fur la bonté & mauuaiftié des femmes. Or auions-nous en nos Serees vn qui fouftenoit toufiours les femmes, difant qu'il ne leur demandoit rien, & qu'elles l'auoient bien payé : à cefte caufe les defendant difoit les femmes eftre bonnes & vertueufes, aymans le droict plus que les hommes, amenant en ieu Sophoclés, qui en fes Tragedies, & fur le Theatre les introduifoit bonnes & fages. Au contraire de luy nous auions vn autre

ſort ſatirique contre les femmes, & en parloit en mauuaiſe part : diſant que contre Sophoclés il auoit Philoxene, lequel en ſes Tragedies repreſentoit touſiours les femmes malignes & mauuaiſes, les aimans *in thoro*, & nõn pas *in choro*. Que ſi Sophoclés, diſoit-il, les produiſoit ſur l'eſchaffaut bonnes, ſages, douces & aimables, il les vouloit repreſenter au peuple comme elles deuoient eſtre, & Philoxene les repreſentant mauuaiſes, folles, legeres & opiniaſtres, il les ſaiſoit apparoiſtre aux ſpectateurs en leur naturel, & comme elles eſtoient. Il n'eſt pas, adiouſtoit-il, iuſques au bon homme Accurſe, qui ne die mal des femmes : car en la Loy *ex his. ff. de legibus*, pour monſtrer que l'on ne baſtit point des loix pour les choſes qui ſont rares, il dit pour exemple, qu'on n'a beſoin de baſtir des loix pour les bonnes femmes, comme choſe rare, que ſi elles ont quelque probité, il dit que c'eſt vn ſurcroiſt miraculeux, & contre nature. Homere faiſant parler Agamemnon, luy fait dire, que l'on ne ſçauroit imaginer choſe plus ennuyeuſe & meſchante que la femme, ſuiuant Menandre, qui dit que la mauuaiſe femme eſt le threſor de tous maux, & que là où ſont les femmes, les maux ne les abandonnent non plus que les puces ſont les chiens. Et Euripide eſcrit, que les femmes ne ſçauent que c'eſt de bien faire, mais que de braſſer quelque meſchant tour, elles y ſont tres-experimentees. Entre les Epiſtres de ſainct Hieroſme, il en y a vne de Valerius à Ruffus, où il met que la bonne femme eſt auſſi rare que le Phenix, & que les eſſains des mauuaiſes ſont ſi pleins & fertiles, que tout le monde eſt eſſourdé du bourdon de ces gueſpes. Celuy qui defendoit

les femmes, va demander à leur aduerſaire quelle raiſon il y auoit de dire que les femmes n'eſtoient pas gueres ſages; cela eſtant comme qui diroit, les femmes ne ſont pas ſages aupres des hommes, les comparans l'vn à l'autre: veu que l'homme & la femme ſont compoſez de meſme chair, de meſmes os, de meſmes veines, de meſme ſang, de meſmes humeurs, habitans vn meſme païs, en meſme air, vſans de meſme langage, & nourris de meſmes viandes, ayans vn meſme eſprit de Dieu. Que ſi Euripide a mal parlé des femmes en ſes Tragedies, pour cela eſtant appellé Miſogene, c'eſt parce qu'il eut deux mauuaiſes femmes: que s'il en euſt trouué vne bonne, il les euſt autant loüees qu'il les a vituperees. Et tiens contre Henry Eſtienne, que les femmes ont l'eſprit, le iugement, & la raiſon auſſi bon & ſubtil que les hommes: pource que la ratiocination & entendement, eſtans la fonction & action de l'ame, il n'y a point de difference de ſexes. Puis dans Lucian il ſe trouue que Mercure reproche à Promethé, qu'il a formé les hommes les plus ſubtils animaux qui ſoient, & principalement les femmes. Auſſi les Lacedemoniens admettoient les femmes en leurs conſeils publics. Ceux qui ont voyagé en ce nouueau monde, aſſeurent y auoir trouué des eſtats & grandes polices maintenues des femmes, ſans hommes. Le diuin Platon ne priue pas les femmes des adminiſtrations publiques: quand il dit qu'il s'eſt ſouuent trouué des femmes plus excellentes que tous les hommes de leur païs: & que ce feroit grande follie, puis que l'homme & la femme ſont creez auec meſme eſprit, ſe couper par maniere de dire, la moitié de leurs forces.

Et comme efcrit vn excellent perfonnage de noftre temps :

Penfons-nous que ce Dieu qui nous a tous formez,
Ait bien fi cherement les hommes eftimez,
Que les faire tous feuls de la vertu capables,
Pour en forclore ainfi les femmes miferables ?

Et en vn autre lieu :

Dea, fi ce Dieu qui le monde forma,
Non moins que vous les femmes eftima,
Et leur donna par fa volonté fage,
Non moins qu'à vous de la raifon l'vfage:
Dites vn peu, hommes ambitieux,
Pourquoy foulant l'authorité des cieux,
Vfurpez-vous tous feuls la feigneurie,
Qui feulement vous eft deuë en partie ?

Et pour vous monftrer, difoit ce Tribun des femmes, qu'elles ont auffi bon efprit que les hommes, nous trouuons en Herodote, que les Amazones s'eftans alliees auec des hommes eftrangers, elles eurent pluftoft appris le langage de leurs maris, que leurs maris le leur : & parlerent le langage de leurs nouueaux maris. Et nous trouuons auffi qu'vn Roy d'Aragon ayant enuoyé des Aragonnois peupler vn païs qu'il auoit conquis, & des femmes d'vn autre païs : les enfans qui vindrent de ces deux nations, retindrent le langage de leurs meres, & non celuy de leurs peres. Et fi les femmes, au moins les Dames, gardent plus longuement l'elegance & purité de

parler que ne font les hommes, pource qu'elles conuerſent moins entre les eſtrangers : eſtans auſſi plus curieuſes de bien parler. Herodote eſcrit en ſon Euterpe, que les femmes Egyptiennes traffiquent, tauernent, & ont les meſmes charges que les hommes de par deçà : qu'elles portent les charges ſur le dos, les maſles ſur la teſte, leſquels piſſent eſtans accroupis, & elles tout debout. Clemens en ſes Recognitions dit que la couſtume eſtoit entre les Gelons que les femmes labouroient la terre, baſtiſſoient les maiſons, & les maris les gardoient. Heliodore aſſeure que parmy les Gorgons il n'y a que les femmes qui exercent les eſtats publics, les maris obeïſſans à leurs femmes, & faiſans le meſnage. Que ſi les hommes ſe veulent aduantager par deſſus les femmes aux armes, & y eſtre plus propres : c'eſt qu'à tel exercice eſt beſoin d'auoir fierté, cruauté, & maintes autres meſchancetez, dont elles ne veulent vſer. Que ſi vous blaſmez les femmes, vous meſpriſés vos predeceſſeurs Gaulois, qui deputerent certain nombre de femmes, pour eſtres Iuges des differends qui ſourdoient entr'eux. Encores duroit la façon quand les Gaulois choiſirent Annibal pour leur chef contre les Romains, ce dit Plutarque : meſmes elles iugeoient des gens de guerre, ſi vn ſoldat François auoit fait tort à quelque Carthaginien. Que ſi on les blaſme, comme dit la Diane, d'eſtre inconſtantes & folles en leur amour, ce n'eſt pas par default d'entendement qui ſoit aux femmes : y en ayant eu au monde infinies, qui euſſent bien peu enſeigner les hommes à viure, & encores auſſi bien à aimer, ſi l'amour euſt eſté choſe qui ſe peuſt enſeigner.

Mais auec tout cela, ie ne croy pas, adioufta ce defenfeur des femmes, qu'il y ait en ce moment de plus baffe & infortunee condition que celle des femmes. Dont le Comique Plaute fait plaindre la pauure Syra, en cefte façon :

Les femmes pour le vray font bien plus miferables
Que ne font les maris : lefquels peuuent mener
Leurs garfes au logis, fans en eftre punis :
Les femmes n'oferoient aller fe pourmener,
D'auec elles foudain ils feroient des-vnis :
Hé! Dieux, que ne font-ils reiglez par loix femblables ?

Car fi elles parlent à vous, incontinent vous eftimez quelles meurent d'amour : fi elles ne vous difent rien, vous croyez qu'elles font fantaftiques, alterees, & qu'elles aiment ailleurs. Si le recueil que elles vous font ne vient à voftre propos & intention, vous le tenez pour hypocrifie. Elles n'ont aucune priuauté qui ne vous femble defmefuree. Si elles fe taifent, vous les dites beftes : fi elles parlent, qu'elles font ennuyeufes & infupportables. Si elles vous aiment autant comme il leur eft poffible, vous croirez qu'elles font méchantes. Si elles vous mettent en oubly & s'efloignent des occafions d'eftre diffamees, vous direz qu'elles font inconftantes, & peu fermes en vn propos. De façon qu'il n'eft en la puiffance de la femme de fe faire paroiftre à l'endroit des hommes bonne ou mauuaife, finon en tant qu'elle fe propofe de ne fortir iamais de ce que requiert leur inclination. Platon euft bien voulu que les femmes fe fuffent exercees en l'art militaire, ainfi que les hommes : car, difoit-

il, les femelles des beftes brutes combatent bien pour la defenfe de leurs petits, & de foy-mefme : pourquoy faut-il donc que la femme feule demeure en proye à quiconque luy voudra courir fus? Lipfius dit qu'à Rome il y auoit des femmes qui defcendoient aux arenes, & combatoient comme les autres gladiateurs. Nous trouuons que les Tribales menoient leurs femmes à la guerre, & les mettoient par le derriere des bataillons, à fin de retenir par leurs admonneftemens d'iniures ceux qui fuiroient. Que fi vous confiderez la vertu des Amazones auffi bien que leur efprit, vous trouuerez que Hercules acquift plus grand honneur d'auoir vaincu Antiope & Menalippe, que Antee ou Hypoante : & le confeil de la fage Medee, aida affez plus au defloyal Iafon pour mettre fin à l'entreprinfe de la toifon d'or, & recouurer fon Royaume paternel, que fa propre vaillance, & des Argonautes fes compagnons. Au triomphe de Aurelianus à Rome, il y auoit des femmes qui auoient efté prinfes en la bataille auec des foldats Gethes. Pourquoy donc appellerez-vous, difoit-il, les femmes vn debile fexe, lefquelles ont bien vaincu les plus inuincibles, comme Hercules, qui fe mit à filer, Thefeus, Iafon, & tant d'autres? Pourquoy les accuferez-vous d'eftre promptes à fe courroucer, & entrer en cholere ? veu que la femme ayant la chair molle & fluide, elle eft bien aifee d'eftre efprife & enflammee par tout le corps ; mais auffi elle eft bien toft efteinte, principalement fi elle eft reprimee par l'eau, qui font les pleurs. Et auffi que le fang menftrual qu'elles affemblent tous les mois, les vapeurs rempliffans le cœur & le cerueau, & allumans tous leurs

efprits, leur deuroit feruir de quelque excufe, fi elles fe fafchent facillement. Si elles ne peuuent auoir vn efprit profond & raffis, la froideur & humidité de leur fexe doit eftre confideree. L'ennemy des femmes prenant la parole va dire, que Platon eftoit en doute s'il falloit mettre la femme au nombre des beftes ou des animaux raifonnables, & que les Venitiens & Orientaux ont bien faict de mettre en leurs Ordonnances, que deux femmes en tefmoignage ne valent qu'vn homme, & quatre femmes deux : mefmes par le droit Canon, les femmes ne font receuables à tefmoigner, pour l'imbecillité & fragilité de leur fexe. Auffi les anciens Grecs, ce dit Harpocration, bailloient aux femmes des tuteurs & curateurs, auffi bien que les Romains, ce dit Ciceron pro Murena: comme n'eftans pas fages en leurs propres affaires. Et cefte Loy a efté fuiuie par le droict Couftumier de France, qui tient que les femmes font en la tutele perpetuelle de leurs maris, ne pouuans efter en iugement & contracter fans leur authorité. Et qui fait, à mon aduis, que les hommes font plus fages que les femmes, c'eft la grande difference qui eft entre la tefte de l'homme & de la femme. Car d'autant que les hommes ont plus de cerueau, ils ont plus de prudence que les femmes. Ce que les Poëtes ont figuré quand ils ont dit Pallas Deeffe de fageffe, eftre nee du cerueau de Iupiter, & qu'elle n'auoit point de mere : pour monftrer que la fageffe ne venoit iamais des femmes, n'ayans point de confeil ne de prudence. Ou bien c'eft, que les futures de la tefte font plus apparentes aux hommes qu'aux femmes, parce qu'ils font plus chauds, & c'eft le propre de

la chaleur d'ouurir les pores : là où au contraire, les femmes eſtans plus froides ont les futures de la teſte plus eſtroites & reſſerrees, & les fumoſitez ne ſe pouuans euaporer, ſont cauſe de leur follie, opiniaſtreté & de leur maladie commune du mal de teſte. Et ne faut s'eſmerueiller ſi le plus ſouuent les hommes ne ſe peuuent accorder auec leurs femmes, parce que leurs teſtes ne ſe reſſemblent point : meſmes que les teſtes des femmes eſtans ſeches, ſe cognoiſſent de celles des hommes. Celuy qui ſouſtenoit les femmes, va dire, tant plus vne femme approche de la nature virile & eſt hommaſſe, & plus elle eſt audacieuſe, mauuaiſe, enragee, & ayant mauuaiſe teſte. Par cela ie conclus que les hommes ſont plus meſchans & mauuais que les femmes, nonobſtant la diuerſité de leurs teſtes & futures : & que tant plus les femmes reculent de la force & audace des hommes, plus elles ſont bonnes & douces : qui eſt la cauſe qu'Ariſtote dit qu'il y a plus d'offenſe à tuer vne femme qu'vn homme. Il n'y a pas long temps, adiouſta-il encores, qu'vne femme, que cognoiſſez tous eſtre vne diableſſe, apres s'eſtre vantee d'eſtre auſſi bien alienee que femme de ſa ville, & auoir allegué Plutarque en ſes Apoſtumes, nous va dire qu'elle auoit en la teſte vne grand' virago : & elle diſoit vray, car elle reſſemble & en complexions, & à la ſemblance exterieure à vn homme, auſſi participe elle plus que les autres femmes en toutes les mauuaiſtiez & actions des hommes. Et à fin que croyez que tant plus vne femme ou fille approche de la virilité des hommes, tant plus elle eſt vicieuſe : il s'eſt trouué de ce temps vne fille qui eſt deuenue garçon : eſtant fille la meilleure, la

plus ſage, la plus douce du monde, eſtant garçon, malicieux, vicieux, & desbauché. La plus-part de la Seree ſe moquoient de ceſte metamorphoſe, ne voulans croire qu'vn tel changement de ſexe en autre ſe peuſt faire, encores qu'on alleguaſt Pline, Valere le grand, & Hippocrate, qui ont eſcript cela eſtre venu en leur temps : parce, diſoient-ils, que ſainct Auguſtin auoit dit, qu'il valloit mieux douter de ce que nous ne ſçauons pas, que d'aſſeurer obſtinément vne choſe que l'on ne peut pas verifier, & dont l'on n'eſt pas aſſeuré. Celuy qui parloit pour les femmes, voyant qu'on ne vouloit adiouſter foy à l'antiquité, le va prouuer par exemples de ce temps, & puis par raiſons naturelles. Du temps de Ferdinand, commença-il à dire, premier du nom, Roy de Naples, deux filles, Françoiſe & Charlote, furent muees en hommes, en l'aage de quinze ans, & lors changeans de nom & d'habillemens, on les tint pour maſles, & furent nommees François & Charles. Amat Portugais a eſcript, adiouſta-il, qu'vne ieune fille de noble parenté, qui ſe nommoit Marie Pacheco, ayant attaint l'aage que les filles ont leur catamini, au lieu de pouſſer ſes fleurs dehors, ſortit ce qui auoit eſté iuſques-là caché en ſon corps, & eſtant fait maſle, il fut rebaptizé, & nommé Manuel ; demeurant toutesfois ſans barbe. Paré auſſi aſſeure cela eſtre arriué de noſtre temps : cottant le païs & village où il eſt aduenu, le nom de la fille, ſes parens, l'Eueſque qui baptiza ce garçon, qui auoit eſté fille, ſes parrains & marraine qui luy impoſerent le nom. Iouius Pontanus dit qu'vne ieune femme de Caite, ayant eſté mariee deuint homme, &

que de honte il s'alla rendre en vn monaſtere, là où il l'a veu : & que luy mort, fut enterré au temple de Minerue. Monſieur de Montagne, d'autant plus croyable qu'il eſt ſage & ſçauant, dit qu'en paſſant par Victry le François, il vid vn homme nommé Germain, que ceux du païs diſoient auoir eſté fille 22. ans, & nommee Marie : à laquelle en ſautant & enjambant, les membres virils ſe produiſirent : & les filles de là chantent encores vne chanſon, par laquelle elles s'entr'aduertiſſent de ne faire point de grandes enjambees, de peur de deuenir garçon, comme Marie Germain. Monſieur de Montaigne me fait rire (ſi i'entends ce qu'il eſcrit) quand il dict que nature fait bien d'attacher & incorporer vne fois pour toutes ceſte virile partie aux filles, à fin que l'imaginagination de ce ſujet qui les tourmente ſi ſouuent, les laiſſe en patience, ayant ce qu'elles deſirent tant. Les raiſons par lesquelles cela ſe peut faire ſont, de ce que la Nature tend touſiours à vne perfection, & que par vn grand effort ce que la femme a par le dedans auſſi bien que l'homme, peut ſortir dehors & paroiſtre comme il fait à l'homme : car ainſi que tiennent les Anatomiſtes, la matrice de la femme n'eſt que la bourſe & verge renuerſee de l'homme. Outre que la vertu & faculté qui engendre n'eſt point otieuſe : dont il aduient qu'vne partie charnue de la fille s'augmente de peu à peu, ſi bien que par vn grand effort, ce qui eſtoit caché par le dedans, peut ſortir dehors : ou bien par l'impetuoſité de leurs flueurs, quand elles commencent à leur ſortir : ou bien quand on les marie : & le plus ſouuent il arriue aux femmes qui iamais n'ont eu leurs flueurs, ou qui les ont

perdues : lefquelles degenerent en nature virile, & font appellees hommaffes, & des Latins *Viragines* : parce qu'elles font robuftes, audacieufes & fuperbes, deuenans barbues & velues par tout le corps, à caufe du fang qu'elles perdoient chacun mois, qui eft retenu : & plus fortes, à caufe qu'elles approchent du fexe viril. Et ce change de fille deuenir garçon, fe fait du genre feminin en mafculin, & non au contraire : la Nature adiouftant toufiours, & iamais ne diminuant, chaffant toufiours hors, & ne retenant point, enclinant toufiours vers ce qui eft plus digne, & iamais vers le plus indigne : ce qui toustefois eft contre Aufonne, qui dit qu'à Beneuent vn ieune garçon deuint fille. Cela feruit bien à Lucia, laquelle eftant deuenue garçon, s'habilla en chambriere, pour feruir fa maiftreffe Lauinia. Car le mary de Lauinia apres s'eftre apperceu que cefte ieune fille Lucia, fa feruante, auoit ce que les hommes ont, fut appaifé apres que les plus fçauans lui eurent monftré dans les liures qu'vne fille pouuoit deuenir garçon. Aucuns de la Seree adiouftans quelque foy à changement, dirent qu'ils ne l'oublieroient point, mais le prendroient auec les deux mains, comme chofes qui aduiennent ainfi comme le Iubilé. Les autres confeffoient bien que tant plus vne femme ou fille eft hommaffe, tant plus elle approche de la nature & virilité des hommes, & de leur nature & complexion, delaiffant ce qui lui eft propre & peculier, & degenerant en nature virile : tellement que nous voyons la femme hommaffe, fi elle n'eft du tout fterile, ne conceuoir qu'vne fois, delaiffant fon propre & naturel. Vn de la Seree, qui euft bien voulu que fa femme lui euft faict des

enfans, va dire que ſa femme n'eſtoit point hommaſſe, & luy eſtoit homme, & pourtant vouloit bien ſçauoir les cauſes de ſa ſterilité : veu que les Hebreux eſtimoient la ſterilité vn argument de l'ire de Dieu : la ſterilité eſtant contraire à la benediction faicte à Abraham. Quelqu'vn va dire, que la ſterilité pouuoit auſſi bien prouenir du mary que de la femme : car ſi le mary eſt trop froid, ſa froideur rendra ſa ſemence de nul effect en la generation : autant ſi elle eſt aqueuſe : ou bien ſi les ſemences de l'vn & de l'autre ſont de diuerſes temperatures, l'vne empeſchant ou nuiſant à l'autre, auſſi bien que quand l'vn & l'autre ſont trop chauds, la grande chaleur deſſechant l'humeur, comme la trop grande frigidité amortiſt & ſuffoque la ſemence : car, comme dit Hippocrate, ſi le chaud par moyen & egalité ne reſpond au froid, & le ſec à l'humide, rien ne s'engendre. Ce que doiuent bien noter les hommes qui ſe ſcandaliſent ſi vne femme mariee, ayant eſté dix ou douze ans ſterile, vient à engroiſſer. La ſterilité procede auſſi ſi le mary eſt trop gras, la plus-part de ſa nourriture ſe conſumant en la groſſeur de ſon corps, ne laiſſant point de ſuperfluité à faire la ſemence : que ſi c'eſt la femme, l'humidité rend la matrice ſi gliſſante que la ſemence n'y peut tenir ny s'arreſter. Ie conſeillerois à l'vn & à l'autre, diſoit-il, d'vſer du ſel moderément : le ſel excitant les hommes, & les rendant feconds, eſtant fort propre à la generation, prouoquant à luxure par ſa chaleur & acrimonie : auſſi ce mot Latin *Salacitas*, qui ſignifie laſciueté, en eſt venu. C'eſt la raiſon pourquoy les anciens d'Egypte, gens fort religieux, s'abſtenoient totalement de l'vſage

du ſel, comme par trop excitatif de volupté & concupiſcence. Que ſi Homere l'a appellé diuin ou ſacré, c'eſt, à mon aduis, pour raiſon qu'il empeſche la pourriture & corruption. Que le ſel ſoit ſecond, nous voyons que les nauires produiſent force rats & ſouris, crauans, & autres animaux, à cauſe de la ſaleure de la mer. La plus grande cauſe de ſterilité, va dire vn autre, vient des diuerſes temperatures du mary & de la femme : à ceſte cauſe Platon vouloit qu'il y euſt des braſſeurs de mariage, qui ſçeuſſent par art cognoiſtre les qualitez des perſonnes qui ſe marient, pour donner à chacun la femme qui luy ſeroit conuenable, & à chacune femme auſſi vn mary determiné : & par ce moyen ſeroit touſiours bonne la principale fin du mariage. Mais Hippocrate tient ceſt art eſtre neceſſaire aux hommes intemperez, mais que les temperez n'ont beſoing de faire election de femmes, ne cercher celles qui leur correſpondent en proportion & temperature, & qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. De ces intemperatures, adiouſta-il, eſt venu le ſacrifice que faiſoient les Lupercaux au Dieu Pan : leſquels durant leurs ſacrifices couroient tous nuds par les rues auec des foüets faits de poil de cheure, dont ils frappoient les mains & le ventre des femmes qui ne pouuoient conceuoir, & par ce moyen ſe trouuoient groſſes : & ſi frappoient auſſi les enceintes, pour les faire facilement accoucher. Que ſi voulez cognoiſtre, adiouſtoit-il, ſi vn homme peut deuenir pere, entre pluſieurs ſignes trois ſe trouuent : ſçauoir la groſſeſſe de la voix : ſecondement, la barbe touffue, rude, noire, ſelon le pro-

uerbe ancien, Franc masle a gorge noire : tiercement, la grandeur & grosseur du nez. Estant chose asseuree que les chastrez ont la voix gresle & feminine : les conduits du corps s'estrecissans, & par ce ne pouuans receuoir beaucoup d'air & d'esprits ne faut s'esmerueiller s'ils ont la voix petite : & voilà pourquoy les Eunuques ne muent point de voix comme les autres, à cause que leurs conduits ne s'eslargissans gueres, par faute de chaleur, ils ne reçoiuent pas beaucoup d'air & d'esprits : mais les bons masles quand leurs conduits s'ouurent, leur suruenant air à suffisance, auec les esprits, à cause des conduits qui se dilatent par la chaleur, ne faut trouuer estrange si leur voix se grossist. Quant à la barbe, elle a vne correspondance auec les testicules, & que eux defaillans, elle defaut aussi. Quant au nez, i'ay le prouerbe pour moy, qui est confirmé de ce que le propre de la chaleur est de dilater & allonger, comme du froid de resserrer. Que si voulez cognoistre si vne fille est propre pour deuenir mere, il faut qu'elle soit d'humeur Iouial, de couleur vermeille, & qu'elle ne soit contrefaite. Que si outre voulez sçauoir si le champ de nature est bien dispose, elle nous a baillé vn signe asseuré, qui est le sein : car les filles qui ont le sein large, ou la poictrine ouuerte, le col ramassé, & non trop gresle, les tetins durets, rondelets, & mediocrement gros, les reins assez amples & le bassin des hanches spacieux, lors iugez que la piece susdite se porte bien. Les autres signes se peuuent remarquer à l'œil, à qui y voudra prendre garde : & n'est sans cause que les filles tiennent pour la plus-part leurs poictrines & estomachs descou-

uerts, pour monftrer qu'elles peuuent porter enfans, & non que ce foit par lafciueté. Il fut lors demandé fi le trop grand plaifir des hommes pouuoit eftre caufe de fterilité, auffi bien que le grand plaifir des femmes : vn de la Seree affeurant que fa femme n'engroffoit finon alors qu'elle auoit plus d'ennuy & de fafcherie. Mais il ne me fouuient plus qu'il en fut dit : eftant le propos interrompu par cefte queftion, qui prenoit plus grand plaifir des hommes ou des femmes. Les vns refpondirent qu'egalement, le prouuans par vne refponfe de femme qui eft bien commune : car quand elle eut demandé fi les hommes y prenoient autant de plaifir que les femmes, & qu'on luy euft dit qu'ouy : ie m'esbahis donc, dit-elle, qu'ils n'y retournent plus fouuent. Vn qui tenoit l'opinion des Arabes, maintenoit que c'eftoient les femmes. Celuy qui tenoit le contraire, va dire que cela n'eftoit veritable : car fi ainfi eftoit, difoit-il, les femmes recercheroient les mafles, & nous voyons le contraire. Puis va mettre en auant le iugement de Thirefias, qui auoit goufté l'vn & l'autre, aiant efté homme & femme, *Venus huic erat vtraque nota* : lequel fut rendu aueugle par vn foufflet que luy donna Iunon, pour auoir iugé en la faueur de Iupiter. Pour accorder ces diuerfes opinions, il fe leua vn d'entre les autres, qui parla ainfi. Ie penfe que la femme prend moins de plaifir que l'homme, mais que le plaifir de la femme dure plus que celuy de l'homme : car l'homme eftant plus chaud que la femme, a fes mouuemens plus foudains, parquoy il finit pluftoft & ardemment fes plaifirs & defirs : mais la femme comme elle eft plus froide, tarde, & lente en fes

actions, auffi elle va froidement en accompliffant fa volupté, & par cela le plaifir luy eft de plus grande duree. Ainfi les hommes aiment & habitent auec les femmes de plus grande affection, mais les femmes aiment & habitent auec les hommes plus perfeueramment & opiniaftrément : tellement qu'il leur faut plus de temps pour accomplir leur plaifir. Tefmoing le Seigneur de Montagne, qui dit qu'vne femme durant les troubles fut forcee par les gens-d'armes : laquelle eftant efchappee de leurs mains, louoit Dieu de l'auoir fait & s'en eftre affouuie fans pecher. Herodote pourtant, repliqua vn de la Seree, dit que les Afiatiques tenoient qu'aucune femme ne pouuoit eftre rauie contre fon gré. Et ay veu des femmes, lefquelles, fuiuant l'opinion de Herodote, ont gagé, voire aux plus forts, qu'on ne les fçauroit forcer : non tant pour monftrer leurs forces, & pour prendre le plaifir de leur foibleffe, que pour s'affeurer fi elles fe pourroient trouuer en toutes compagnies, & à toutes heures, fans danger de leur honneur. Lors quelqu'vn va fouftenir qu'vne femme ne deuoit mettre fa pudicité en ce danger : veu mefmes qu'aucuns tiennent, qu'il eft loifible de fe mesfaire lors que la chafteté eft en danger d'eftre volee & violee, comme il eft couché au Canon *Non eft noftrum.* 23. *caufa, qu.* 5. Combien que S. Auguftin tienne formellement tout le contraire en fa cité de Dieu : attendu que s'il ne faut faire mal, à fin qu'il en aduienne du bien, *Can. Quod ait. diftin.* 4. pourquoy fe violentera-on pour euiter l'effort ? Vne femme de la Seree ne pouuant laiffer paffer cela, va dire qu'elle ne croyoit point que cefte femme euft efté telle : & fi ne

croyoit point qu'vne Pyramide d'Egypte euſt eſté faite par la proſtitution d'vne des filles du Roy, en apportant ſeulement vne pierre pour l'accoller : parce que ſon mary lui auoit autresfois dit qu'vn Docteur en Droict auoit eſcrit qu'vne femme de Cataloigne s'alla plaindre à la Royne d'Aragon, de ce que ſon mary luy faiſoit trop ſouuent : lequel mary auoit confeſſé à la Royne qu'il luy faiſoit toutes les nuits dix fois, ſi ce n'eſtoit les iours que le Calendrier eſtoit marqué de rouge. Celuy à qui elle parloit va dire, auſſi Boyer dit qu'il ne ſe faut pas tant eſmerueiller du mary, comme de la plaincte qu'en fit la femme : car les femmes ſe plaignent ſouuent de peu, mais non pas de trop : & qui mette la verge blanche à la porte, comme fit vne femme de l'Arabie : laquelle eſtant belle & importunee ſouuent des parents de ſon mary, mettoit à ſa porte vne baguette : à fin que quiconque d'eux viendroit, penſant qu'il y en euſt vn autre, ne luy demandaſt rien : & que ſi Ioſephe dit que Veronica repudia ſon mary Polemon, Roy de Licie, pource qu'il l'embraſſoit trop ſouuent, que Ioſephe l'a eſcrit comme par miracle. Et ie me doute, adiouſta-il, parlant à ceſte femme, que voſtre mary s'eſt bien gardé de vous dire ce qui fut dit & ordonné par la Roine d'Aragon ſur la plainte que faiſoit la femme de ce que ſon mary luy faiſoit trop. Le mary de ceſte femme, qui eſtoit là preſent, fut prié de tous, de leur dire à combien fut refrené l'excez de ce mary de Cataloigne. Mais il n'en voulut rien dire, à cauſe de ſa femme qui eſtoit là preſente, laquelle poſſible ſe fuſt aidee de la ſentence de la Roine d'Aragon, limitant l'excez du

mary. Et va dire aux hommes qu'ils ne feroient rien pour eux de prendre droict par ceft Arreft, & qu'il valloit mieux l'aller voir dans le Liure, que de le communiquer à leurs femmes. Si ne laiſſa-il pourtant de leur dire à l'oreille (à caufe que tous n'auoient pas ce liure) que la Roine d'Aragon defendit à ce mary, fur peine de la vie, de ne le faire à fa femme, toute la nuict, plus de fix fois, luy remonftrant cefte Roine ce que fainct Auguftin a delaiſſé par efcrit : que l'excez en la conionction maritale eftoit auſſi bien à reprendre que la paillardife. Dont ne fe faut tant efmerueiller, ce dit Boyer, de la puiſſance & vertu du mary, comme de la plainte qu'en fit la femme : car les femmes fe plaignent fouuent du peu, mais non du trop : & combien qu'elles foient moins audacieufes que les hommes, felon la loy *Quifquis*, elles le font toutesfois aſſez en ce cas ici, ce dit Lucas de Penna. Celuy qui blafmoit les femmes, va produire trois ou quatre petits regiftres pour monftrer qu'il ne fe trouue point de femmes qui fe plaignent du trop. Le premier eftoit de la refponfe d'vne fienne voifine : à laquelle il auoit dit, Et bien, ma voifine, voftre mary eft de retour, il a efté long temps abfent, il payera bien les arrerages : à qui elle auoit refpondu, C'eft vn beau payeur d'arrerages : il laiſſeroit pluftoft perdre le fond & la place, que d'en payer feulement la moitié. Si eft-ce, repliqua vn chiquaneur, que les arrerages font deubs par le mary, veu qu'ils font efcheus de fon temps, & qu'ils font perfonnels. Chacun voulant rire, il les pria de voir les deux autres regiftres, eftans en bonne forme probante, & bien authentique, à caufe de l'antiquité

d'iceux, & qu'on n'auoit iamais debatu. Ce fecond regiftre fait mention d'vn homme marié, qui fe plaignoit à fa femme de la grande defpenfe qu'elle faifoit en habillemens, & luy iuroit qu'il ne luy faifoit fois qui ne luy couftaft plus d'vn efcu : mais que fa femme l'auoit bien rembarré, en luy difant, Faites le fi fouuent, qu'il ne vous reuienne pas à vn liard. Le tiers regiftre porte d'vne femme fort honnefte & de fi bonne confcience, qu'elle dit à vn fien amy (car elle ne le faifoit qu'à fes amis) qui la vouloit contenter du plaifir qu'elle luy auoit faict, luy voulant bailler vn efcu, que c'eftoit trop, & qu'elle ne le prendroit pas : mais eftant contraincte de le prendre, elle fut fi raifonnable & courtoife que de luy dire gracieufement, Faites-le donc encor vn coup pour le demeurant de voftre argent. Vraiment, va dire quelqu'vn, c'eftoit vne honnefte femme, qui ne haïffoit perfonne, & fi n'auoit nuls ennemis, & n'eftoit point vilaine. Que fi vous la blafmez, difoit-il, de fe proftituer, ie n'ay que dire : car la loy dit qu'elle fait mal de s'abandonner, mais non pas de prendre argent. Encores s'en trouue il de fi vertueufes, qu'elles ne veulent receuoir aucun prix pour l'amitié qu'elles portent à leurs amis : difans que toutes chofes du monde ont certain prix, excepté l'amour, lequel ne fe peut payer qu'auec amour. Et le mal de ces bonnes Dames eft, que quand elles fe veulent retirer, ou qu'vn de leurs amis leur defplaift, ou qu'il leur a faict quelque fupercherie, elles ne peuuent honneftement tirer leur efpingle du ieu, ou de peur de la force, ou que ces amis fe vantent, & difent par tout ce que poffible ils n'auront point faict : comme

il n'y a pas long temps qu'vne de mes voifines refufa à vn de fes courtifans ce qu'autresfois elle luy auoit bien prefté, & pource qu'il s'eftoit vanté de l'auoir entretenue, elle luy va dire rudement, Si i'en auois vn cent, ie ne vous en prefterois pas vn. Lors ce babillard luy va dire : Et comment? i'ay veu que n'en auiez qu'vn, & que le preftiez à tout le monde. Voyant ceftuy-cy que perfonne ne parloit, va dire, Ie m'en vois vous conter d'vne femme, qui ne fe put tenir de dire la verité de ce qu'elle penfoit : commençant ainfi. Vne femme d'eftat oyant vn iour difcourir de la religion & ceremonie des Iuifs, & des Turcs, & comme aux Iuifs on fend le prepuce, ou l'auant-peau, & aux Turcs on leur coupe & ofte vn loppin de deffus, & s'appellent Circoncis & rongnez, les Latins les appellent *Recutiti*, *apellæ*, & *verpæ*, & comme ceux qui quittent ce party fe font retailler, ainfi que l'enfeigne Eginete, à fin de cacher & couurir le defaut du prepuce, & de l'auant-peau, & n'en auoir plus la marque : cefte femme, di-ie, trouua cela auffi mauuais en la religion des Turcs, que la defenfe qu'ils ont de boire du vin : difant qu'elle ne voudroit pour rien du monde que les hommes de ce païs fuffent de cefte religion : pour autant qu'il en faudroit pluftoft mettre qu'en ofter. Nous trouuons, adiouftoit-il, que la femme de Heraclius Empereur Romain, ne voulut iamais permettre qu'on guerift fon mary d'vne maladie qu'elle difoit eftre nouuelle : c'eft que fon mary auoit toufiours fon membre fi droict, qu'il piffoit contre fa face, fi on ne l'euft empefché en mettant quelque chofe fur le vifage. Les femmes n'en voulans rien croire, faifoient

femblant de fe vouloir retirer, quand vn autre leur dit qu'elles s'approchaffent hardiment, & qu'il ne diroit rien qui fentift fon Mardy-gras. Les voyant arreftees, il va commencer à faire vne anatomie de la tefte d'vne fienne voifine, qui prend à loüange quand on l'appelle mauuaife tefte, difant qu'il vaut mieux à vne femme auoir bonne tefte, que mauuais cul : & leur va dire qu'il leur conteroit de la tefte de fa voifine, fans fon cul. Premierement, il leur conta comme fon mary n'auoit iamais peu remedier à cefte tefte, encores qu'il fe fuft aidé de deux poings, qui font le droict & le gauche, tant elle crioit & de iour & de nuict, encores qu'il ne luy fift rien, comme elle mefme confeffoit. Et c'eft de cefte-cy de qui quelqu'vn a dit :

Bien que vous ayez vn efpoux
Patient, debonnaire, & doux
Sans fin vous eftes en querelle,
Et n'auez vne heure de bien,
Pourquoy vous fafchez-vous la belle,
A celuy qui ne vous fait rien?

A l'autre fois elle l'appelloit maquereau, rufien, paillard, ribaud, foüetté, larron, bougre, ladre, forbanny, en luy donnant plufieurs autres noms diffamatoires, defquels honneftes tiltres on emmaillote les petits enfans au berceau. Que voulez-vous plus? difoit-il, elle eft propre à faire les facrifices de Herculés en l'ifle de Rhodes. Neantmoins qu'il n'y ait rien plus requis au plaifir de mariage, pour y mettre la paix, que le doux parler : voilà pourquoy les anciens, ce dit Plutarque, affirent fur

mefme autel Venus & Mercure. Son mary ne pouuant plus endurer toutes ces crieries, s'aduifa vn iour auec deux de fes voifins, qui auoient pitié de luy, que pour auoir patience, il falloit faire comme on fait aux petits enfans, lefquels on appaife en les berçant, & encores qu'ils crient, à force de bercer ils s'endorment : cela fe faifant à caufe du mouuement lent & long, qui fait diftribuer de peu à peu l'aliment és veines, & la vapeur d'iceluy au cerueau : & de là vient le dormir. Parquoy le mary fit faire vn grand berceau à Croutelles, non fans admiration, encores qu'il ne fut pas fi grand que celuy de Pantagruel. Le berceau eftant faict, il conuie fes deux voifins à fouper. Ils n'eurent acheué de fouper, que cefte femme commença, à l'accouftumee, de tempefter & crier. Ils la prennent, comme ils auoient proietté, & la lient en ce bers, non pas fans difficulté : tant plus elle crioit, tant plus ils la berçoient : tant plus ils la berçoient, tant plus elle crioit : au lieu qu'ils penfoient l'endormir, elle fe mit tant à crier, qu'elle n'en pouuoit plus, & eftant toute eflourdie s'appaifa. Ils y procederent fi bien, que de là en auant elle n'ofoit plus crier, parquoy il ne falloit plus bercer pour la faire taire, ou pour l'endormir : car incontinent qu'elle crioit, fon mary auoit fes gens auffi prefts que le feigneur de Bafché auoit meffire Oudart Loire le marié, fa femme & Trudon le tabourineur, au fon de la campanelle, toutes les fois qu'il vouloit bailler des nopces de Bafché à meffieurs les chiquaneurs, qui le venoient citer & adiourner. Mais c'eftoit le bon : car fi vne des voifines de cefte diableffe de femme venoit au fecours, ils la mettoient au mefme

berceau, les berçans iufques à ce qu'elles ne criaffent plus, qui eftoit bien difficile à ce qu'eux mefmes m'en ont dit.

Vn de la Seree, ayant vne diableffe de femme, leur va dire, qu'il enuoiroit à ces berceurs fa femme, s'affeurant bien qu'elle leur romproit le berceau contre leur tefte, & qu'ils feroient bien payez de leurs peines, & que quand ils la pourroient mettre dans le berceau (ce qu'il ne penfe pas) il faudroit inceffamment bercer, car elle crie toufiours, mefme en dormant & en fongeant. Ceftuy-cy voyant qu'on fe rioit de luy, va parler à eux ainfi : Meffieurs, ne vous moquez point de moy, ie ne fçache gueres hommes, qui pour auoir patience n'endure de fa femme. Et encores qu'il fe trouue des femmes qu'on penfe bien fages, fi eft-ce que le vulgaire dit qu'il nous faut garder de celles là qui femblent plus fages que les autres : car telles font diableffes en chemife, combien qu'elles femblent fainctes en leurs habits : & faut pour auoir patience que l'homme endure auffi bien des fages que des autres, & craigne de leur defobeïr, s'il veut viure en paix : ne feruant de gueres de les prendre douces, car auec le temps cefte douceur tourne en force. Et peut-on dire de ces doucetes ce qu'on dit couftumierement du vin doux, que quand il fe fait vin-aigre, il eft bien plus aigre & piquant que tout autre vin-aigre fait d'autre vin. Et ne faut point faire du cholere, ou mauuais, car là où la cheure eft attachee, il faut qu'elle broute : c'eft à dire, que le mal qu'on a auec fa femme eft domeftique & neceffaire. Que fi vous auez choifi vne mauuaife femme, auec cela qu'il la faut endurer, fi vous

eſtiez en Lacedemone, vous ſeriez condamné en vne bonne amende : car les Lacedemoniens donnoient peine à qui ne ſe marioit, & à qui tard, & à celuy qui eſpouſoit vne mauuaiſe femme. A ce propos, adiouſtoit-il, Marc Aurele dit, que ſi tous les ſages eſtoient fondus en vne fournaiſe, encores ſeroient-ils bien empeſchez à faire vn bon mariage. Celui qui tenoit touſiours le parti des femmes va repliquer qu'on mettoit le plus ſouuent toute la faulte ſur les femmes : combien qu'il ſe trouue des maris ſi mal complexionnez, qu'il eſtoit impoſſible de les aimer, & s'accorder auec eux. Et que les femmes de Turquie monſtrent bien qu'elles ne ſont pas telles qu'on les fait, veu qu'il eſt permis aux Turcs d'auoir iuſques à quatre femmes, & tant de concubines qu'ils en peuuent nourrir, & que cela n'empeſche point de ſe porter amitié l'vne à l'autre, & de ſe compatir, & aimer leur mary. A qui il fut reſpondu, qu'encores qu'il y ait des maris incompatibles, il faut pourtant que la femme y remedie par vne patience forcee, autrement elle ſe perd, & deshonore ſa maiſon, & ſon mary, puis que ſa rebellion ne luy peut ſeruir qu'eſtre mal traictee de ſon mary, & moins honoree d'vn chacun, & le ſcandale de ſa maiſon. Quant à moy, diſoit-il en continuant, ie vy bien en ceſte opinion, que la plus grande partie de l'infortune des femmes auec leurs maris, vient de la mauuaiſtié de leurs femmes, laquelle en beaucoup eſt indomptable : & y a peu d'hommes ſi mauuais & hors de raiſon, qui n'aiment & n'eſtiment vne femme ſage, obeïſſante, & qui les comporte en leurs imperfections : vous iurant qu'ainſi ie plains celles qui auec toute humilité & obeïſ-

fance ne peuuent auoir paix auec leurs maris, que ie penfe eftre peu : auffi ne plains ie gueres, en recompenfe, celles qui pour eftre defpites, opiniaftres, orgueilleufes, font les hommes bons deuenir mauuais, ou de mauuais pires qu'ils ne font : car la femme doit pluftoft ployer que le mary. Et à telles femmes faut practiquer le prouerbe François : A rude afne rude afnier. Et voicy de la rime à ce propos, là où les femmes ne trouueront pas grande raifon.

Tu te plains qu'à chafque repas
Ta femme bruit, crie & tempefte :
Pauure fot ne cognois-tu pas
Qu'elle eft à la Lune fubiette?
Ie trouuerois bien la recepte,
Si comme toy i'en auois vne,
Ie luy voudrois rompre la tefte,
Pour en faire fortir là Lune.

Nous trouuons, adioufta-il, qu'il y auoit à Rome vn temple dedié à vne Deeffe, où le mary & la femme s'appoinctoient s'il furuenoit entr'eux quelque noife. Cefte Deeffe eftoit nommee *Deipara :* qui admonneftoit par fon nom, que la femme ne doit pas eftre appoinctee par le mary, mais que c'eft la femme qui fe doit reconcilier à fon mary. Noftre Feffe-tondue nous va dire, qu'encores que fa femme euft vne bonne tefte, & qu'elle fe fafchaft fouuent à luy, qu'il auoit vne bonne recepte pour faire fon appoinctement. Et quoy? luy demanda vn Drolle, qu'y faites-vous? C'eft qu'en luy faifant quatre ou cinq coups elle eft tout incontinent appoinctee. Et ie

te prie, repliqua le Drolle, que ie face ainsi mon appoinctement auec ta femme : car il y a plus de trois mois qu'elle me veut mal, & si ay faict tout mon effort pour l'appaiser, mais ie n'ay peu. Le mary se print à rire auec tous ceux de la Seree, & y fussent encores, si quelque autre n'eust commencé à dire : Et vrayement voilà vn bon moyen pour reconcilier la femme à son mary, à ceux qui le peuuent faire, sans que tout le voisinage en face ses contes & risees : dautant que les debats qui sourdent entre le mary & la femme, ont esté de telle consequence entre les Atheniens, & si desplaisans, qu'ils auoient des Magistrats, n'ayans autre charge que d'appointer le mary & la femme, auant que le peuple fust asçauanté de leur dissention. Il n'y a point, repliqua vn de la Seree, de meilleurs Magistrats, ne de meilleure medecine pour accorder le differend du mary & de la femme : que d'appeller lors qu'ils sont en dissention plus que iamais Venus au secours : comme l'a enseigné le Poëte, qui fait ainsi parler Iunon :

I'appaiseray tous ces debats entr'eux,
Mais qu'vne fois dans le lict ie les meine,
Pour les vnir du plaisir amoureux.

Mais auiourd'huy vous trouuerez des femmes qui se vanteront de faire de leur mary ce qu'elles veulent : & telles femmes hieroglyphiquement sont remarquees, selon Pline, par la Lionne, pour estre plus hardie & courageuse que le masle. Et me semble, adioustoit-il, que les femmes qui taschent en toutes sortes reduire leurs maris en leur puissance, les ont de là en auant tous estourdis

& infenfez : tout ainfi que les poiffons qui fe prennent legerement à l'appaft, & neantmoins ne font pas bons à manger. Et comme dit Plutarque, la femme qui comme par breuuages & charmes qu'elle inuente contre fon mary, le veult pour la volupté, ne fait autre profit, finon qu'il luy conuient apres viure en la compagnie d'vn homme eftourdy, infenfé, & tout abaftardy. Car depuis que la femme fe met en la puiffance de l'homme, & luy en poffeffion d'elle, auffi elle engage, par le lien de mariage, le droict & iurifdiction de liberté. Et eft malfeant au mary de faire tel honneur à fa femme, qu'il la vueille preferer à foy-mefme. Et que fignifioit le voile, difoit-il, que portoient les mariees, finon, comme dit fainct Ambroife, pour demonftrer qu'elles fe rendoient à iamais fubiectes & obeïffantes à leurs maris? le voile eftant vn figne de grande humilité. Ie ne voudrois pas auffi, adiouftoit-il encores, que le mary fift tout à fa fantaifie, & ne permift à fa femme quelque authorité en fa maifon : car les paroles que recitoit l'efpoufee entrant la premiere fois en la maifon du mary, qui eftoient, Là où tu es Caius, ie fuis Caia, fignifioient que tout deuoit eftre commun entre le mary & la femme, & que en la maifon, tous deux deuoient eftre egalement maiftres : voulant dire la mariee à fon mary, comme tu es feigneur & maiftre de la maifon, auffi ie fuis Dame & maiftreffe de la maifon. Et y auoit anciennement, ce dit Plutarque, vn temple où eftoient les patins de cefte Caia, & fa quenoüille : les patins pour fignifier qu'elle ne bougeoit de la maifon : la quenoüille, pour monftrer la befongne qu'elle y faifoit. Ie fçay bien, va dire vn Drolle, beau-

coup de maifons en cefte ville, où le mary ni la femme ne font pas maiftres. On luy repliqua, & qui l'eft donc; Il refpond, c'eft vn petit compagnon, qui le plus fouuent ne veut rien faire, ni pour monfieur, ni pour madame. Sans s'arrefter à cefte facetie, quelqu'vn va dire, que ce n'eftoit pas l'honneur d'vne femme, encores que toutes chofes foient communes entre elle & fon mary, quand fon mary tient d'elle : la puiffance de la femme deuant eftre regie par celle du mary, & que ce foit toufiours le mary qui femble eftre maiftre & commander : comme en vne coupe, ores qu'il y ait autant ou plus d'eau que de vin, nous l'appellerons vin neantmoins : car, en vne maifon bien fage & rengee, tous affaires fe font bien par le mary & la femme d'vn accord : mais en apparence tout ce qui fe fait, ne reprefente que le gouuernement ou vouloir du mary. Et ne s'eft trouué que les Lacedemoniennes, qui commandoient à leurs maris : & quand on leur difoit, Vous feules commandez aux hommes, elles refpondoient, Nous feules engendrons des hommes. Vn de noftre Seree, qui tenoit volontiers de la quenoüille, va dire, qu'il ne fe falloit point esbahir fi le François tenoit des femmes, n'eftant point Alleman, ni Septentrional : car les Allemans tiennent comme chofe veritable, qu'il n'y a que ceux-là maiftres de leurs femmes, qui appellent la Lune en mafculin, & le Soleil en feminin, comme ils font, & tous les Septentrionaux. Quelqu'autre va faire mention d'vn peuple, là où le promis & la promife, auant qu'efpoufer, combatent à bon efcient l'vn contre l'autre : auquel combat, fi la femme vient à vaincre, elle commande à fon mary toute

ſa vie : que ſi elle eſt vaincuë, il faut que ſon mary ſoit maiſtre. Pleuſt à Dieu, va dire vne de la Seree, qui auoit vn mary Alleman, que ceſte Loy euſt lieu en ce païs : peut-eſtre que quelques vnes feroient maiſtreſſes, là où nous ſommes touſiours ſubiectes, & aſſeruies à nos maris. Celui qui parloit contre les femmes le plus communément, & eſtoit François, lequel appelle la Lune en feminin, & le Soleil en maſculin, luy va dire, Il ne faut point que vous mettiez en ceſt hazard, car vous eſtes touſiours maiſtreſſes, & n'y a reigle de Grammairien qui vous peuſt empeſcher que ne faciez du feminin vn genre commun & douteux, ſans vous ſoucier des reigles de vos maris, & ſi vne nation fait le Soleil & la Lune maſculins ou feminins. Et voicy vn exemple de la reigle. Les plus fendans de noſtre ruë, commença-il à dire, eſtoient en la boutique d'vn cordonnier noſtre voiſin, qui iuroient ne tenir rien au fief de Bazoge. Ce maiſtre cordonnier qui les cognoiſſoit, & leurs femmes auſſi, va dire, Ie baille pour rien la meilleure paire de bottes qui ſoit en ma boutique à celuy qui ne tient rien de la quenoüille : à la condition que s'il ſe trouue qu'il en tienne, il me les payera au double. Vn qui penſoit eſtre maiſtre chez luy quand ſa femme n'y eſtoit pas, ayant affaire de bottes, les prend à ceſte condition. Le cordonnier esbahy de ſa hardieſſe, & craignant perdre ſes bottes, luy dit, Il y a long temps que ces bottes ſont faites, i'ay peur qu'elles ſoient dures, prenez ceſte greſſe pour les ramollir, de peur qu'elles ne vous bleſſent, & la mettez entre voſtre pourpoint & la chemiſe, à fin que ma femme ne la voye. L'acheteur de bottes n'en voulant rien faire, va

dire à ce cordonnier, Ma femme ſe faſcheroit ſi ie gaſtois ma chemiſe. Alors il ſut iugé tenir des baſſes marches, & condamné à prendre les bottes, & en payer deux fois autant qu'elles valoient : auec cela le cordonnier en faiſoit ſes contes partout. Mais celuy qui auoit payé les bottes au double, s'en reuancha bien : car ayant le tout conté à ſa femme, & comme il auoit eſté contraint de prendre les bottes à tel prix, elle s'en alla à ce cordonnier, luy diſant mille iniures : Va vilain affronteur, n'auois-tu autre choſe que diſner, ſans noſtre argent? merci-Dieu tu le luy rendras, mon mary n'a que faire de bottes, il ne cheuauche point, tu as trompé mon mary, & l'as prins au mot, mais mercy-Dieu, ie te prendray aux cornes. Les femmes faiſans ſemblant de n'auoir rien entendu, ſe vouloient retirer, mais elles furent arreſtees par vn de la Seree, auec promeſſe qu'il ne diroit rien ſcandaleux : & puis commença à ſe vanter, qu'vn Sorcier & Magicien luy auoit apprins vne chanſon, que tout incontinent qu'il la commençoit, ſa femme ſortoit hors du logis, ou pour le moins ſe taiſoit. Il y en eut vn des noſtres, qui le pria bien fort de luy apprendre ceſte chanſon, à quelque condition que ce fuſt, encores qu'il ſe falluſt donner au diable corps & ame, dautant qu'il feroit mieux auec le diable qu'auec ſa femme. L'enchanteur luy reſpond qu'il n'y alloit pas tant, luy diſant, ie ne fay autre choſe que cracher trois fois en ma main, & trois fois en mon ſein, & me moucher, ſi i'en ay beſoin : cela faict, ie commence à chanter aſſez melodieuſement (car ie n'ay iamais mangé de figues, ny beu d'eau) Au ioly bois m'amie, au ioly bois

s'en va. Il n'y eut perfonne en la Seree qui ne trouua cefte magie bien aifee à faire & veritable, mais qu'elle foit bien entendue : & ne fe tromper pas comme fit celuy qui penfoit par vne oraifon, qu'on luy auoit apprinfe, coniurer les chiens, pour n'eftre mordu par eux : car il auoit laiffé le meilleur de l'exorcifme, c'eftoit vn gros bafton que tenoit en fa main celuy qui luy apprenoit cefte magie. Vn bon homme de la Seree lors va repliquer qu'il n'oferoit prendre la hardieffe de la battre, mais qu'il voudroit bien s'en defaire honneftement. I'ay bien leu, difoit-il, és Annales de Bouchet, comme fainct Hilaire fit vne oraifon & requefte à Dieu d'ofter de ce mefchant monde fa femme : ce qu'il obtint, y aiant beaucoup d'heur d'eftre deflogee de ce monde : mais s'il euft laiffé l'oraifon, il euft beaucoup faict pour ceux qui ont de mauuaifes femmes. Puis va demander à ce Nigromancien, s'il n'auoit point de peur que fa femme fe voulant defendre, luy baillaft quelque coup de fourche : & que de defpit fa femme ne l'enroollaft en la confrairie de la Lune, & du Croiffant. Tous ceux de la Seree ne parlerent plus de la tefte des femmes, tant ils craignoient d'auoir des coups de fourche : mais fe vont mettre à conter de petites fornettes des femmes & des filles, toutesfois affez communes. Mais vn peu auant, vn de la Seree nous auoit affeuré, que fi le mary porte fur foy le cœur d'vne caille mafle, & la femme d'vne femelle, qu'ils ne fe courrouceront iamais enfemble, fi on veut croire Mizaldus. Et fi nous auons dit, qu'vn de fes voifins print fa femme fur fon dos, & la porta malgré elle, là où on prefchoit, apres que le Predicateur euft

exhorté le peuple à ce que chacun portaſt ſa croix, ſupportant patiemment les tribulations & aduerſitez de ce monde, diſant qu'il ne ſçauroit porter croix plus peſante, que de viure & patienter auec vne telle Megere en ſa maiſon. Vn commença à dire ainſi. Vne de nos voiſines, femme d'vn marchant drogueur ou eſpicier, s'en allant par la ville, & trouſſant ſa robbe par le derriere, trouua quelqu'vn qui voulant rire luy diſt, Madame, ie vous prie me vendre des eſpices, cependant qu'auez la main au cornet. Ceſte marchande, ſans s'amuſer à luy, trouſſant encores plus haut ſa robbe, luy reſpond, Mettez donc le nez en la boutique, marchand. Puis allant apres elle, & pour rire dauantage, luy demande ſi elle auoit vendu ſon cul, qu'elle tenoit par la corne, elle reſpond qu'ouy, en luy demandant s'il en vouloit boire du vin de marché. Ce Drolle trouuoit les reſponſes de ceſte femme ſi à propos, qu'en la ſuiuant il luy va demander encores : Combien y a-il d'icy à voſtre ie ne ſçay comment? qui luy va reſpondre, ſi vous auiez voſtre nez à mon cul, vous ſeriez aux fauxbourgs. Pleuſt à Dieu, va-il lors reſpondre, que nous euſſions mis le cul enſemble : elle entendant le iargon, va repliquer, prenez tout monſieur, des mil ie vous en donne cent. Ce Drolle prenant plaiſir à ſes repliques, luy va dire, Vous ne pouuez pas eſtre belle & gracieuſe. Elle luy reſpond, I'ay bien autant de beauté que vous. Ie ne ſçay combien i'en ay, dit le Drolle, mais ie vous en trouue vnze vingts : car vos deux yeux valent vingt, & cent deuant & cent derriere, ne ſont-ce pas vnze vingts? Aucuns de la Seree diſoient ces contes eſtre de tauerne : celuy qui les auoit faicts leur

confeſſa, diſant qu'il y auoit à boire & à manger. Les femmes aſſeuroient que ces contes n'eſtoient pas à croire : veu la pudicité & vergongne des femmes & filles, qui fut ſi grande entre les Grecs, ce diſoient-elles, en alleguant Plutarque, qu'elle les reuoqua de ſe pendre. Car comme pluſieurs femmes ſe fuſſent penduës, il fut dit que celles qui ſe pendroient par apres, ſeroient portees toutes nues par la ville auec leur cordeau. Celui qui diſoit que ces contes eſtoient veritables, s'adreſſant aux femmes, leur va dire : Et vous croyez qu'vne Romaine monſtra ſon cul au Senat, aux Conſuls & Preteurs en iugement, combien que ce ſoit plus de faire que de dire. Mais ie vous aſſeure, diſoit-il, que l'vn & l'autre ſe peut faire par vne femme eſtant en courroux. Car il n'y a pas longtemps, diſoit-il, vous le croirez ſi vous voulez, qu'en paſſant vers la poiſſonnerie, ie rencontray vne poiſſonniere, qui eſtoit en ſi grand' cholere, qu'elle n'euſt point de honte de deſcouurir ſon derriere à ceux qui ſe faſchoient auec elle, leur diſant, Tenez, voila vn Almanach de ceſte annee, la lettre Dominicale en eſt Boy. Sus cela vn Franc-à-tripe va dire qu'il ne ſçauoit quelle commodité & profit venoit aux femmes de monſtrer leur derriere : mais que pour auoir monſtré leur deuant, elles auoient bien faict emporter la victoire, & ſauuer leurs maris, & leurs enfans, en leur crians, Où fuyez-vous? Car pour fuïr, leur diſoient-elles, vous ne pouuez pas r'entrer, & vous cacher ici d'où vous eſtes ſortis. Puis ce Franc-à-tripe va dire qu'il cognoiſſoit bien ceſte poiſſonniere, & que ſçachant qu'elle auoit mauuaiſe teſte, comme ont toutes les poiſſonnieres & harengeres, s'adreſſant à vn ſien

compagnon luy va dire, Va achepter à la poiſſonniere ceſte belle Sole : mais en la marchandant bouche-toy le nez, car elle encenſe. Quand ceſte poiſſonniere vid qu'il ſe bouchoit le nez, elle print la Sole par la queuë, & luy en bailla ſi ſort ſur les ioües, qu'il ſut contraint de laiſſer ſon nez. Et mercy-Dieu, luy va-elle dire, voulez-vous dire que mon poiſſon pult? Les femmes meſmes en rioient encores, quand vn autre va conter ce qu'il auoit ouy reſpondre à vne fille, qui ne penſoit pas en mal, à vn Eſcholier, qui luy ſaiſoit l'amour en Latin: l'Eſcholier luy contant les bonnes leçons qu'ils auoient aux Eſcholes. Et puis auec belles harangues, dont les hommes ſont touſiours pourueus, qui ſont communes & ſeintes loüanges iettees en moule pour toutes femmes & filles, la loüoit de tous ſes membres, ſi beaux, accomplis & proportionnez : puis vint aux dents, aux yeux, à la bouche, au tetin, au ventre, puis à ce qui eſt vn petit plus bas. Et qu'elle toute honteuſe luy auoit dit, Dieu y mette ce qu'il y faut. Cet Eſcholier, va dire vn de la Seree, n'eſtoit point trop nouice de louer ſa maiſtreſſe : car il n'y a maquerelage ſi propre & ſi ordinaire à corrompre la chaſteté des femmes, que de les paiſtre & entretenir de leurs loüanges. Le premier enchantement que les Sirenes emploient à pipper Vlyſſes, eſt de ceſte nature :

Deçà vers nous deçà, ô treſloüable Vlyſſe,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleuriſſe.

Auſſi, repliqua celuy qui auoit faict le conte, il penſoit eſtre bien aimé de ceſte fille : par ce qu'on l'auoit aſſeuré que le poulx luy auoit varié quand on le nomma auec

les autres feruiteurs d'icelle. Car on dit que fi taftez le poulx d'vne fille, luy nommant fes feruiteurs, fi vous venez à luy nommer celuy qu'elle aime, le poulx luy variera : le poulx ne mentant gueres. Puis que cefte Seree eft dediee auffi bien pour les filles que pour les femmes, va dire quelqu'vn, ie m'en vais vous conter d'vne fille à qui vn ieune homme demanda, Comment fuis-ie en voftre grace, Madame? Laquelle luy refpond, comme le beniftier en l'Eglife, prés de la porte & loing du cœur. Encores que ce feruiteur euft vne fafcheufe refponfe de fa maiftreffe, il ne laiffa de lui dire, Adieu la belle fille : qui lui refpond, On ne pourroit pas dire ainfi de vous. Fafché de fa gloire, repliqua, fi feroit-on bien qui voudroit mentir comme moy. Elle choleree de cefte reponfe, luy dit, Allez, allez mon ami, vous eftes le plus grand veau du monde. Et vous, va-il dire, la plus grand' vache qu'on fçauroit trouuer, il ne faudroit qu'vne eftable pour tous deux. Celuy qui auoit faict ces beaux contes fe retournant vers les femmes, leur va dire qu'il n'y auoit rien là de feditieux : mais qu'il vouloit en conter de quelques filles, ce qui ne fe pouuoit faire fans y mefler quelque chofe, qui les pourroit fcandalifer : parquoy les en aduertiffoit Il ne laiffa pourtant de parler aux femmes, car on ne parloit pas de cefte forte aux filles. Il n'y a perfonne icy de vous autres, commença-il à dire à ces femmes, qui n'ait efté fille, & qui n'ait eu le mal des filles, qui eft la iauniffe. La Dame & fille de quoy ie vous veux parler, auoit auffi cefte maladie. Ayant trois ou quatre Damoifelles à fa fuite, elle fe plainct à fes filles de fa maladie, leur difant que pour fa guari-

ſon, on l'auoit aſſeuree n'y auoir meilleur ni plus prompt remede que d'auoir vn ami & ſeruiteur, iuſques à ce qu'elle fuſt mariee. Ces Damoiſelles voyans que leur maiſtreſſe trouuoit bonne ceſte recepte, & qu'elle auoit enuie de la practiquer, luy vont dire que cela ne la gueriroit point, & qu'autresfois eſtans malades de meſme maladie, & ayans ſouuent vſé de ce remede, elles n'en eſtoient point pourtant gueries. Ceſte ieune Dame ne laiſſa pourtant pas à eſſayer ce remede : mais l'ayant practiqué, elle deuint fort triſte, & ne faiſoit que pleurer. Les Damoiſelles penſans que leur maiſtreſſe ploraſt dequoy la medecine ne l'auoit point guerie & de la follie & ieuneſſe qu'elle auoit faicte, la reconfortoient le mieux qu'il leur eſtoit poſſible : auſquelles elle va dire, Ie ne pleure & ne ſuis pas faſchee d'auoir prins & practiqué la medecine, mais ie plore dequoy ie ne l'ay eſſayee pluſtoſt : car ie n'euſſe pas tant enduré comme i'ay faict.

Vous me faites ſouuenir, va dire vn autre, d'vne grand'Dame, qui eſtant bien malade ne vouloit practiquer ceſte recepte, encore que ſans ce Recipé auec ſon ingredient, on la iugeoit à mourir, & que meſmes ſes Damoiſelles luy conſeilloient, eſtant la medecine fort aiſee à prendre, comme elles diſoient à leur maiſtreſſe, veu qu'il ne falloit que prendre du potage à la bite. Ceſte Dame parlant à ſes filles, leur dit, Ie n'en feray rien : vous feriez les premieres à me blaſmer & me reprocher que ie ferois vne putain. Elles luy reſpondent, Madame, n'ayez peur de cela : & à fin que perſonne de nous autres ne vous iniurie, nous le ferons toutes auec vous. Mais, ie vous prie, repliqua quelqu'vn, regardez que

ceux qui viuent mal, craignent leurs feruiteurs, & ne leur ofent commander, & fi font mal obéïs. Les femmes trouuerent ces deux contes feditieux, & tant pour cela, qu'auffi qu'il fe faifoit tard, elles fe vouloient retirer, fans vn qui eftant modefte & pudique, leur dit qu'il vouloit dire deux ou trois contes qui fentoient la vieille guerre, mais qu'ils n'eftoient auffi point gras. Les femmes luy refpondirent, qu'elles les aimoient mieux maigres & vieux, que ieunes & gras. Vn homme, commença-il à dire, n'eftant gueres que marié, alla vn iour voir fon oncle, encores qu'il n'euft iamais oncle ne tante. Eftant de retour, & arriuant fur le fouper, fa femme s'en allant au deuant de luy, le va embraffer & baifer. Ce ieune marié en la baifant luy demande : Ferons-nous cela, ou fi nous fouperons? Elle luy refpond, Mon ami, vous ferez bien tout ce qu'il vous plaira, mais le fouper n'eft pas encores cuit. Si ce conte eft vieux, adioufta-il, & tout enrimé, efcoutez ceftui-cy qui eft des modernes. Il n'y a pas long temps, commença-il à dire, que noftre Curé & vne de fes parroiffiennes eurent enfemble quelque querelle & debat : tellement que fon Curé luy va dire qu'elle s'en repentiroit. A qui cefte bonne Dame va dire, mettant la main fur fon deuant : Dieu me garde cefte piece, car tant qu'elle fera en bon point, ie ne vous crains gueres. Et puis commença à dire quelques iniures à fon Curé, qui en cholere (combien que ce fuft vn homme de bien) ne fe put fi bien moderer qu'il ne luy dift, Allez, allez, de par le diable, vous n'eftes qu'vne putain. Soudain elle s'efcrie en difant, Meffieurs, ie vous prens à tefmoing, comme noftre Curé a reuelé ma confeffion.

Il ne put acheuer ſon conte, tant ceux qui l'auoient ouï ſe mirent à rire, & de telle ſorte qu'en voulant commencer vn autre, il fut deux ou trois fois empeſché & principalement par vn, qui repliquoit qu'il s'esbahiſſoit de la confeſſion ſi libre de ceſte femme : à cauſe que les femmes, quand elles ſe confeſſent, & par tout ailleurs, diſent pluſtoſt les fautes d'autrui que les leurs. A la fin il leur impoſa ſilence, leur permettant de rire & de ce conte, & d'vn autre qu'il leur vouloit faire, tout enſemble. I'ay vn mien voiſin, nous va-il dire, qui bat touſiours ſa femme quand il ſe faut confeſſer. Ie luy demanday vn iour la raiſon, il me la bailla belle. C'eſt, dit il, que quand ie me veux aller confeſſer, il ne me ſouuient pas de la moitié de ce que i'ay faict : mais ayant batu ma femme, elle me dict tout ce que i'ay faict tout le long de l'an, voire toute ma vie : & des choſes que ie n'euſſe iamais penſé autrement auoir faictes, elle me les dit, & ſi m'en fait ſouuenir. Ayant acheué, il les laiſſa rire à leur aiſe & ſe taiſant, vn autre va faire vn conte d'vne femme, qui ſans eſtre batue ne frapee, fit bien ſouuenir à ſon mary, d'vne faute qu'il auoit faicte en ſon endroict. C'eſt que le mary de ceſte femme eſtant venu en poſte en ſa maiſon, contrefit ſi bien le las & le rompu, qu'en lieu de payer les arrerages, il ne fit que ſe plaindre & dormir. Combien qu'aucuns tiennent que ceux qui vont à cheual ſont plus enclins aux femmes, & plus prompts, que les autres : à cauſe de la chaleur, & de l'agitation qui ſe fait eſtant à cheual : & c'eſt l'opinion d'Ariſtote. Il eſt vray que autres diſent du contraire, & en excuſans ce poſte, aſſeurent que toutes montures

rendent les hommes moins idoines à Venus, vne caualcade empefchant l'autre : parquoy on dit que les Scythes, qui font le plus fouuent à cheual, font froids aux embraffemens amoureux : & c'eft l'opinion d'Hippocrate. Le lendemain fe pourmenant par fa court auec fa femme, & voyant vn grand coq de Lodunois, qui ne faifoit rien aux poules, encore qu'elles le vinffent cercher, il va dire à fa femme que ce coq ne valoit rien, & qu'il le falloit tuer. Car encores, difoit ce coureur de pofte, que ie n'aye baillé à ce coq que cinq poules, fuiuant les anciens, & qu'auiourd'huy c'eft affez à chacune douzaine de poules d'auoir vn coq, fi eft-il fort refroidy. Sa femme luy replique : Et poffible, mon mary, qu'il a couru la pofte, & qu'il vient de Paris. Le mary alors cogneut bien que luy & le coq auoient froides queües : & luy-mefme le confeffoit liberalement, dautant qu'il auoit vne des plus belles femmes de tout le païs. Parquoy on print occafion de mettre en auant, qui fait que les hommes aiment mieux les belles femmes que les laides, veu que de nuict toutes femmes font femmes, & de nuict tous chats font gris. Les vns difoient que c'eftoit que les belles font les meilleures, qui reffemblent aux Anges qui font beaux : les laides au contraire font diableffes. Les autres difoient que c'étoit à caufe qu'elles aggreent plus à noftre veuë : qui fe refiouïft de voir quelque chofe de beau, & comme vn chef-d'œuure que Dieu a mis au monde. Vn autre difoit, que ce qui eft beau approche plus de l'ame, & eftant aimable, par confequent on l'appete : & ce qu'on defire eft bon, ou pour le moins le femble : & ce qui eft beau & ce qui eft bon,

ſe dit par les Hebreux (à ce qu'on m'a dit) par vn meſme mot. Encores auiourd'huy ſi vous rencontrez du matin vn bel homme, ou vne belle femme, vous direz que tout le iour vous ſerez heureux, au contraire s'ils ſont laids, vous eſtimerez eſtre vn mauuais augure & preſage. Et adiouſtoit, que Dieu auoit tellement creé toutes choſes, qu'il a ordinairement conioinct beauté auec bonté : parquoy comme il y a correſpondance entre le corps & l'ame, ainſi la beauté corporelle eſt comme vne image de la beauté de l'ame, laquelle promet de l'intérieur quelque choſe de bon : la perfection interieure engendrant l'exterieure, & pour ce l'interieure eſt appellee bonté, & l'exterieure beauté, qui eſt comme vne fleur de la bonté qui eſt en la ſemence : combien que la deſolee Oenoné diſoit y auoir touſiours debat entre la chaſteté & la beauté. Quelqu'vn qui auoit veu l'Anacriſe de l'Eſpagnol, diſoit que la femme fort belle, eſtant froide & humide au ſecond degré, eſtant faicte de matiere bien aſſaiſonnee & obeïſſante à Nature, eſt vn ſigne qu'elle eſt feconde, & qu'elle peut enfanter : eſtant d'vn temperament propre & conuenable à cela : & pour ceſte cauſe elle correſpond quaſi à tous les hommes, & tous les hommes la deſirent. Diſoit outre, ſuiuant l'Anacriſe, que la faculté d'engendrer tenoit pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme : & ſi elle eſt laide, elle l'abhorre, cognoiſſant par ceſt indice, que Nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter. Si ay-ie veu des maris, repliqua quelqu'vn, qui ſe ſont fort mal trouuez d'auoir prins de belles femmes, les ayans

trouuees audacieuſes, imperieuſes, & glorieuſes : & diſoient que s'ils eſtoient à marier, & qu'ils fuſſent au choix, tendroient moins aux belles qu'aux laides. Que ſi on a vne laide femme, il faut faire comme vn de nos voiſins, qui met vn ſac ſur le viſage à ſa femme quand il la veult accommoder : mais auiourd'huy elle y eſt ſi accouſtumee, que quand elle voit ſon mary retourner de la ville, & entrer en la maiſon, elle lui demande, Mon mary, prendrai-ie le ſac? Si ne faut-il, adiouſta vn autre, à ceux qui ont laide femme, & à ceux qui ne peuuent auoir l'aide de Venus, & bander en ſon haſtellier, qu'appeller Bacchus : comme fit vn philoſophe à qui on reprochoit qu'il auoit vne femme bien laide, qui va dire à ceux qui s'en moquoient, Donnez-moy à boire encores vn coup, à fin que ie trouue belle ma femme. A ceſte cauſe, diſoit-il, à fin qu'on ſe contente de ſa femme, tant laide ſoit elle, & qu'on ne la vienne à meſpriſer, d'Herbeſtein dit, que les Moſchouites ne voyent iamais leurs femmes que le iour des nopces. Ie croy va dire vne Feſſetonduë, qu'on n'aime pas les laides femmes, à cauſe que le plus ſouuent elles ſont Sorcieres, & le prouerbe commun dit, Laide comme vne Sorciere : meſme que Cardan a remarqué n'auoir iamais veu Sorciere qui ne fuſt laide. Ce qui a poſſible faict dire à Bodin, que leur laideur eſt cauſe dequoy elles ſont Sorcieres, & qu'elles s'abandonnent aux diables : eſtant à preſumer, ce dit Bodin, que ſi elles trouuoient mieux, qu'elles ne ſe proſtitueroient à tels amoureux, qui les tourmentent iour & nuict, ſi elles ne continuent au ſeruice de leurs maiſtres. Les femmes de noſtre Seree furent fort ſcandalizees de ce

dernier propos : mais on les affeura que cela eftoit efcrit en Bodin, & qu'elles s'en prinffent à luy, & de ce qu'il dit, y auoir plus de femmes Sorcieres que d'hommes, à caufe que la cupidité beftiale eft plus grande en elles, qui reduit les femmes à l'extremité pour iouïr de leurs appetits, ou pour fe vanger, dautant qu'on voit aux femmes les parties vifcerales plus grandes qu'aux hommes, qui n'ont pas les cupiditez fi violentes. De là vient que le venin des beftes femmelles eft plus dangereux que des mafles. De là vient auffi qu'il n'y a rien que les femmes n'entreprennent. Nous trouuons dans Vier, que la femme d'vn bourreau, fon mary eftant empefché ailleurs, s'en alla en vne ville de Brabant, ayant mué d'habillemens, pour executer trois malfaicteurs : mais eftant defcouuerte, le peuple l'euft tuee à coups de pierres, fi elle ne fe fuft fauuee. Les Lacedemoniens voyans l'immodeftie des femmes, & qu'il n'y a rien qu'elles n'entreprennent, auoient des Magiftrats exprez qu'ils appelloient *Harmofyni*, pour corriger leurs audaces. Celuy qui parloit toufiours pour les femmes, prenant la parole : va dire qu'il voudroit qu'il y euft encores pour le iourd'huy des Magiftrats pour interpreter ce que les femmes difent en vne forte, & on le prend en vn autre fens, où elles n'ont iamais penfé. Comme il arriua à vne femme, qui fe fafchant d'auoir été mife à l'emprunt bien haut, difoit, Il n'y a femme en ma ruë fi taxee que moy, encores qu'il n'y en ait pas vne qui ait tant fourny & entretenu les reputations & fornications de la ville que moy. Vne autre difoit à fon Medecin, qui luy vouloit faire prendre medecine, Monfieur, ie vous prie ne me baillez pas vne

forte medecine : car il n'y a femme en cefte ville qui ait le ventre plus lubrique que moy. Vne autre de mes voifines mua auffi de couleur, refpondant à fon mary, qui difoit qu'il vouloit fçauoir le ieu des Bohemiens, & pouuoir iuger s'il eft dedans ou dehors, comme ils font, luy difant, fans penfer en mal, qu'elle n'y trouuoit pas grand difficulté, & qu'on ne la fauroit tromper en ce ieu, & qu'elle fçauoit bien s'il eftoit dedans ou dehors. Ce fut affez dit, fon mary commençant le premier à rire, & puis les autres. Il n'y a pas long tems qu'vn homme & vne femme tomberent en difpute s'il falloit dire tomba ou tombit : celuy qui conteftoit contre elle, tenoit refolument que tomba eftoit bien meilleur, elle luy repliquoit à tous les coups, c'eft voftre opinion, mais quand à moy i'aimerois mieux tombit. Ils n'eurent pas fi toft acheué de rire, qu'vn autre nous conta qu'vne bonne commere de fa ruë, tirant vn peu fur l'aage, eftant tombee, s'eftoit efcroupionnee, & qu'eftant habillee, elle auoit dit à fon habilleur, lequel auoit remedié à la diflocation, Monfieur mon ami, i'ay grand'peur que ie ne m'aideray iamais fi bien de cefte partie comme i'ay faiƈt autresfois. Efcoutez, va dire vne Feffe-tondue, ce que la femme d'vn procureur qui auoit ouy parler à fon mary d'vn procés, conta durant le fouper à vne de fes voifines, l'affeurant de gaigner fon procés ; & ce qui le vous fera gaigner, difoit-elle, ce fera le crocodile qu'a faiƈt voftre mary, eftant en fon bon fens & n'ayant qu'vne fieure fynagogue. Et ces femmes, adiouta-il, ne font à reprendre, parce qu'elles y vont à la bonne foy, encores qu'autrement il fut trouué mauuais : comme de la Damoifelle qui dit au

grand Roy François, qu'en le voyant en tel habit, il luy ſembloit qu'elle voyoit vn des neuf lepreux. Et Dieu ſçait, diſoit-il, comment ces pauures femmes, à qui il eſchappe tels mots, ſont brocardees & moquees, & toutesfois ſans occaſion, ſi on interpretoit les mots comme elles les entendent, ou comme ceux qui les reprennent ſçauent bien ce qu'elles veulent dire. On pourra dire encores, que c'eſt cette Seree eſtant icy finie, a trop froide queuë, qui n'eſt propre ni conuenable au ſujet d'icelle, à ſçauoir les femmes : mais on ſçait aſſez qu'en elles on ne peut iamais trouuer la fin, & qu'il ny a fond ne riue.



QVATRIESME SEREE.

Des Rois, qu'on crie le Roy-boit.

L'AN prochainement paſſé il arriua que nous criaſmes le Roy-boit, en la maiſon d'vn homme de bien, car il auoit le meilleur vin de toute la ville : toutesfois bon meſnager. Et pour mieux l'accouſtrer, & nous auſſi, il ſe trouua que celuy qui fut Roy beuuoit net, & aimoit ſalé : ſi bien que par exprez, ſçachant que noſtre hoſte n'alloit point trop toſt, nous faiſoit boire & crier plus qu'il ne vouloit, ne nous auſſi. Noſtre hoſte voyant cela, vouloit qu'on obſeruaſt la couſtume des Lacedemoniens viuans ſous les Loix de Lycurge, en ce qu'ils ne permettoient point qu'on leur portaſt aucunes torches ou lumiere au partir des feſtins de nuict : à fin que ce leur fuſt plus d'occaſion de craindre de s'enyurer pour ne receuoir la honte de n'auoi rpeu ſeuls trouuer leurs maiſons. Le Roy ne ſes ſubiects, n'en voulurent rien faire, ſçachans à quelle intention il requeroit cela, mais en beuuoient dauantage : & euſſent continué : ſi de bonne fortune pour noſtre hoſte, ne fut arriué des maſques : qui entrerent ayans ſeulement des robbes fourrees à l'enuers. D'entree nous penſions que ce fuſſent Eſcholiers : mais quand ils

eurent mis les dez & la bourfe & l'argent fur table, chacun iugea que ce deuoient eftre pluftoft financiers, qui s'eftoient ainfi equippez, de peur d'être prins pour gens de leur eftat. Or il arriua qu'vn des noftres, voyant que le mommon eftoit bien gros, & qu'il eftoit bien aifé de fe defguifer & accouftrer comme eux, cependant qu'on regardoit fi l'argent qu'on couchoit eftoit bon, & s'il y en auoit bien autant, il fe retire fecrettement, prend vn mafque, tourne fa robbe fourree à l'enuers. Ainfi mafqué, & habillé de leur liuree, fe met entre les mafques, fans que nous, ni eux, y cogneuffions rien. Les mafquez bien apprins ne faillirent à s'addreffer à noftre Roy, & vont ioüer contre luy : dont nous fufmes bien aifes, car il s'aidoit vn peu des mains, & des doigts, & fi caffoit la noifille : toutesfois il ne laiffa de perdre fon argent & le noftre, noftre Roy ayant eu recours à fes fubiects. Celuy qui eftoit des noftres, & maintenant eft auec eux, & habillé comme eux, voyant que les mafques auoient gaigné, auec lefquels il eft, met la main fur l'argent, & prend tant celuy que les mafques auoient apporté, que celuy que le Roy auoit couché. Les mafques ayans veu qu'vn, qu'ils penfent eftre des leurs, auoit mis la main fur l'argent, fortent bien ioyeux, car la fomme eftoit affez grande, & nous laiffent bien eftonnez. Ce faux mafque n'eftant pas du bon coing, fe defrobe des autres mafques ainfi qu'ils fortent. Les vrais mafques eftans arriuez au logis, où ils s'eftoient mafquez, s'efmoyent qui auoit ferré l'argent de leur mommon : tant pour retirer ce que chacun auoit contribué, que pour departir leur gain. Se regardans l'vn l'autre, tous iurerent

qu'ils ne l'auoient pas prins : tous affeurerent auffi qu'vn des mafques l'auoit ferré, & qu'ils l'auoient veu mettre en fa bourfe : mais de fçauoir lequel, on n'en parloit point, & ne s'ofoient accufer l'vn l'autre, fe cognoiffans tous dés leur ieuneffe. Ce pendant que de leur cofté ils conteftent, & ne fçauent qu'eft deuenu leur argent, & que du noftre nous parlions de noftre perte, & qui pouuoient eftre ceux qui nous auoient gaignez, à fin d'auoir quelque iour noftre reuanche : voicy entrer celuy qui auoit faict ce bon tour de Panurge à nos gaigneurs, que ne cognoiffions point, eftant encore mafqué auec fa robbe fourree à l'enuers, que n'auions aucunement trouué à dire : qui met fur la table des dez, & tout l'argent des mafques & le noftre, & fait mine de vouloir ioüer. Nous eftans piquez, penfans que ce fuft vn de ceux qui nous auoient gaigné, commencions à bourfiller, quand s'efclatant de rire, il fe demafque, & nous monftre & l'argent des mafques, & le noftre, en nous contant comme le tout s'eftoit paffé. Ie vous laiffe à penfer fi nous eftions plus eftonnez que ioyeux, tant pour auoir recouuré noftre argent, & auoir le leur, que pour la ruze qu'vn des noftres leur auoit ioüee. Apres que nous eufmes ris de bon courage, & que le Roy eut beu deux ou trois coups, & nous auffi, car toute paffion altere, il nous difpenfa de plus crier, & mift en auant non pas de leur rendre leur argent, & encores moins le noftre qu'ils auoient gaigné, mais fi on les deuoit conuier à en manger leur part, quand on auroit fçeu qui ils eftoient, car le faux mafque n'en fçauoit rien non plus que nous. Il fut arrefté & conclud par le Roy, qu'on

ne diroit mot iufques à ce qu'on en euſt ſceu autres nouuelles. Mais dés le lendemain ils nous firent bien ſentir quels gens c'eſtoient : car ſe doutans bien qu'on leur en auoit donné d'vne, voulurent auoir leur reuanche. Et pour ce faire, eſtans aduertis que le Roy payoit ſa Royauté, ils nous apportent vn mommon le lendemain, bien autrement accouſtrez que l'autre fois, & d'entree vont faire largeſſe de dragee, la iettant ſur la table comme fait l'oublieur ſes oublies : & valets, & laquais, & chambrieres apres. C'eſtoit à qui en amaſſeroit dauantage entre nous autres, pour en donner aux femmes : contre leſquelles ils iouërent forces boites de dragees & de confitures ſeches, & de codignac, & d'autres petits menus fatras qu'on fait de ſucre. Les maſques ayans gaigné ou perdu, laiſſoient touſiours ce qu'ils auoient mis au ieu : & puis ces femmes nous l'apportoient : & auec prieres eſtions contrainćts d'en taſter. Ayant ioüé & faićt leur maſquarade, ils ſortent, & ne ſe voulurent demaſquer, encores qu'ils en fuſſent importunez. Ils n'eſtoient que ſortis, que voicy la dragee qui commence à operer, les confitures ſeiches à deuenir liquides, le codignac eſtant prins apres le repas ſe trouue laxatif : de telle ſorte que ceux qui eſtoient bien attachez, laiſſerent aller toutes leurs confitures dans leurs chauſſes. Heureuſes les femmes qui n'auoient point de calçons, car ayans le ventre plus lubrique que les hommes, elles commencerent les premieres à ſe retirer, i'entens celles qui eſtoient les plus conſtipees, car celles-là eurent le loiſir de ſe cacher derriere la tapiſſerie : heureux ceux & celles qui ſerrant les ſerrails pouuoient gaigner quelque

garde-robbe ou coing du logis. Que voulez-vous plus? chacun ſe ſauuoit comme il pouuoit, ſans plus ſe ſoucier l'vn de l'autre, tant il eſtoit preſſé de ſon honneur. C'eſtoit la plus grande pitié du monde d'eſtre dans ce logis, tant la dragee eſtoit muſquee. Chacun s'en alloit ſans dire Adieu, mais non pas ſans boire : on ne s'amuſa point à remercier noſtre hoſte, nous en laiſſaſmes plus que n'en auions prins : on euſt peu ſuiure les femmes à la trace, les calçons n'y faiſoient rien, tant la matiere eſtoit claire. La plus part de la Seree vouloyent mettre ces beaux maſqueurs en peine, & vouloient que la Iuſtice & tout le peuple en fuſt abbreuué : mais ie ne fus pas de ceſte opinion : car ie leur dy, ſi nous mettons en action ces beaux mommonneurs, ou les apothicaires, qui auoient faict ceſte belle compoſition, on nous dira chiquanoux de merde, on nous appellera foireux, on ſe moquera de noſtre ſentence. Dauantage, ie leur diſois, qu'il n'y auoit rien de diagredé dans ceſte compoſition : qu'il n'y entroit point d'antimoine, ne de nerprun, ne d'eſpurge, pour ce que tout cela n'a pas ſon operation ſi ſubite, & ſi ne la fait pas ſans deſuoyement d'eſtomach, & ſans tranchees, comme auoit faict leur mommon : & quant à moy, que ie m'eſtois fort bien trouué de ceſte purgation, ſans eſmotion, ſans alteration aucune, & qu'il m'euſt couſté plus de cent ſols en Medecins & medecines, qui ne m'euſſent pas ſi bien & doucement purgé. Or laiſſans ceſte belle maſcarade telle qu'elle eſt, & reuenans à noſtre Seree des Rois & du Roy boit, & à la maſquarade de ce iour, noſtre Roy de la febue voyant que le iour eſtoit propre à parler des maſques, en va faire le

premier conte : à la charge que chacun feroit le fien propre à ce iour. Vous fçauez, dit noftre Roy, que les mafques ont de grands priuileges, comme vous les trouuerez bien au long aux Arrefts d'Amour : & qu'a cefte caufe bien fouuent foubs l'ombre & nom de mafque, il fe fait des marchez bien cornus, encores qu'ils foient l'vn portant l'autre. Ce qui a occafionné les Anglois de defendre à toutes perfonnes de fe mafquer a peine de la vie : encores que les Canoniftes permettent les mafquarades, pourueu qu'on ne fe defguife point en habit de Religieux ou de Religieufe, en habit de femme, eftant defendu au Deuteronome, & en diables. Les Italiens permettans auffi les mafquarades, moyennant qu'elles n'ayent nulles armes, finon vne petite verge, reduite à vne certaine mefure.

Or eft-il arriué, adioufta noftre Roy, n'y a pas long temps, que plufieurs Ians mariez, & autres, s'aduiferent apres le fouper d'aller en vne affemblee, où la plus-part de leurs femmes eftoient. Eftans entrez, fort bien mafquez & defguifez, en la falle où eftoit le bal, les violons & la danfe ceffent. Les mafques ioüent contre celles qui leur plaift : en ioüant, l'vn gaigne, l'autre perd : & puis chacun des mafques mene danfer celle contre qui il a ioüé. Le bal acheué, les mafques conduifent celles qu'ils auoient danfees à l'efcart de toute la compagnie, tout le monde leur faifant place : car vous fçauez difoit noftre Roy, que par les arrefts d'Amour, il eft defendu à toute perfonne, tant grande, & de telle condition qu'elle foit, d'approcher douze pas du mafque qui parle à vne Dame, & ont priuilege de deuifer auec elle fecre-

tement, & en confeil eftroict, tout bas, & à part, fans que le mary fache leur nom, & fi n'oferoit le demander, & quand il le fçauroit, ne les oferoit nommer, le plus fouuent les mafques entrans les plus forts, auec baftons inuafibles, & inuifibles, qui ne faillent point à faire feu, que les maris craignent fur tout plus que tous les autres. Or l'vn de ces mafques fçachant bien le nom de la femme contre qui il auoit ioüé, & le nom du mary de cefte femme, car c'eftoit fa femme, la trouua iufqu'à vn coing de la falle, & là luy couure fon mommon, & ayant faict ambezats, il fe demafque : la femme voyant que c'eftoit fon mary, luy va dire, Maudite fois-ie fi ie vous cognoiffois, regardez fi c'euft efté vn autre. Les autres difent, difoit notre Roy, qu'elle dift, Eft ce vous mon mary ? pardonnez-moy, ie penfois bien que ce fuft vn autre. La varieté ne fait pas, adioufta noftre Roy, que le conte ne foit veritable : mais la faulte eft venuë de ceux qui l'ont rapporté diuerfement, l'vn l'entendant d'vne forte, & l'autre de l'autre : à caufe qu'ils eftoient loing du mafque, & n'ofoient s'en approcher, comme vous fçauez qu'il eft expreffement defendu. Le mary toutesfois fut fi fage & aduifé, va acheuer de dire noftre Roy, qu'il ne laiffa pas de retourner en la danfe auec les autres fes compagnons, apres toutesfois s'eftre remafqué à grand'peine, à caufe des cornes qui luy eftoient cruës. Le Roy ayant mis fin à fon conte, & iuré qu'il n'eftoit pas de la mommerie, & de ces gens-là : quelqu'vn luy va dire, N'en dites plus, qui fe defend s'accufe aucunes fois. Ayant dit cela, il demande au Roy permiffion de declarer dont venoit ce mot de Mommon :

car il auoit efté arrefté par Edict Royal, que rien de ferieux ne foit meflé auec les jeux & propos de cefte Seree : & qu'on n'allegueroit ni Grec ni Latin. Ayant obtenu licence de dire tout ce qu'il voudroit, il commença à dire que porter des mafques auant le Mardygras, eftoit venu des Bacchanales, qui fe faifoient à Rome en ce temps-là, & de ce que les ioüeurs d'inftrumens auoient le treiziefme iour de Ianuier liberté d'aller par la ville defguifez en femmes, & aux Ides de Iuin fe pouuoient mafquer, & aller par la ville auec grandes robbes, & de ce que les grands Seigneurs Romains, quand ils vouloient aller par la ville, ou s'aller esbattre chez leurs amis, fans eftre cogneus, ils prenoient les accouftremens de leurs ferfs, libertins, & feruiteurs, & les feruiteurs les habillemens de leurs maiftres : dont eft venu le mot François mommon à *mutando* : & tel changement ou mutation s'appelloit *Synthefis, vnde Nero fynthefiatus*, parce que fouuent il fe defguifoit, prenant des habillemens d'vne mefme couleur & liuree. Ou bien, va-il adioufter ce mot de Mommon vient du verbe Grec *mimeomay, id eft, imitari*, ou *imitando : vnde Mimi :* comme on m'a dit. Ou bien il eft venu de *mommo, id eft, larua*, faux vifage, mafque, en François. Toutesfois à mon aduis, difoit-il, que mommon eft *verbum fictitium* : pour autant que ceux qui portent des mafques, n'ofans parler de peur d'eftre cogneus, & auffi que par la loy des mafquarades ceux qui parlent perdent le mommon, ils difent mom, mon, *inde* mommon. Que fi vous voulez que ce mot de mommon, & de mommeur vienne du Latin *Momus*, qui eft à dire moqueur, ie le

veux bien : car nous voyons les Comedians Italiens, masquer leur Pantalon, & leur Zani de Iehan Corneto, à fin de plus hardiment ioüer, & se moquer, car le masque ne rougit point, & le François badin se barboüiller & fariner de farine, comme faisoient les premiers qui inuenterent les masques, qui se chafouroient de lie de vin, dont est venu maschurez, qu'on dit en Italien *Mascarati*. Vne Fesse-tondue va dire qu'il auoit grand' enuie de faire vn conte bien à propos des masquarades, n'estoit qu'il auoit peur en parlant Latin de payer l'amende, tant la coustume est vne autre nature. Quelqu'vn s'auança de luy demander s'il sçauoit bien tant de Latin qu'il disoit. A qui il va respondre, i'en ay tant que ie veux, car i'ay le masle & la femelle. Apres auoir ry, on luy permet d'en faire tant qu'il voudroit auec son masle & sa femelle. Nostre Fesse-tondue reprenant son conte, commença ainsi : Puisque nous sommes au temps des masquarades, i'ay grand' enuie de faire vne masquarade auec ma maistresse : car on m'a asseuré que si elle est habillee de paille, & moy que ie soye vestu d'ambre, que les Latins appellent *succinum*, qu'en m'approchant d'elle, elle sera contraincte tout incontinent, vueille ou non, de se ioindre à moy, à cause de l'ambre dont ie seray vestu, qui attirera la paille dont elle sera couuerte, & ce par vne vertu latente, & grand secret de nature : & serons tellement ioincts, que la separation en sera bien difficile, moyennant que l'ambre ne soit frotté d'huile, car cela empescheroit l'ambre d'attirer la paille : aussi bien que si parmy la paille il y auoit des tiges & fueilles de basilic : car au lieu que l'ambre attire toute sorte de

pailles, il chafferoit loing de foy les tiges du bafilic, tant il y a de haine entre l'ambre & le bafilic. Quelqu'vn fe moquant luy va demander : Et fi ton amoureufe eftoit veftue d'ambre, & toy de paille, ne feroit-ce pas tout vn ? Il me femble, difoit-il, que la paille te conuiendroit mieux, eftant vn vray lambin, ayant la paille au cul, puis que tu crois cela fe pouuoir faire. Cette Feffe-tondue voyant qu'on fe moquoit de lui, & de fa mafquarade, les va affeurer que naturellement cela fe pouuoit faire, auffi bien que l'ambre pendu au col des petits enfants, en forme de collier, les pouuoit guerir de la fquinance, des tonfiles, & de toutes fluxions. Et voicy fes raifons. L'ambre jaune ou blanc, adiouftoit-il, attire le feftu & la paille, à caufe de fon humeur gras & glutineux : lequel mis dehors, la chofe feche, qui eft la paille, defirant boire & eftre humectee : eft tiree vers la fontaine, qui eft l'ambre : dont aucuns l'ont appellé *harpaga, à rapiendo*. Ou bien l'ambre attire la paille, comme le feu attire les chofes feches : les chofes feches prenans mouuement du feu pour euiter le vuide, à fin que les chofes feches prennent le lieu de l'air, qui eft confumé par le feu. Ou bien, comme dit Scaliger (ornement de noftre fiecle) la paille eft attiree par l'ambre, dautant que l'ambre eft gardé par la paille, comme l'aymant eft gardé par le fer. Et pour faire, adioufta-il que l'humeur de mon ambre, qui attire la paille, forte hors, & ait plus d'efficace à attirer la paille dont fera habillee ma maiftreffe, il faudra en frappant frotter & efchauffer mon ambre dequoy ie feray veftu, pour exciter la chaleur qui eft en l'ambre. Quelqu'vn luy va dire, ie te

confeille de m'appeller quand tu feras d'ambre, à fin que plus aifément tu puiffes attirer ta maiftreffe de paille : car il ne tiendra pas à frotter ta hoppelande que ton ambre ne mette le feu en la paille, mais ie ne fçay fi le pourrez facilement efteindre : pour le moins ce frottement te feruira de friction, qui feruoit aux anciens d'exercice, & par confequent pour la fanté. Et me femble, adioufta-il, que fi vous eftes fi chaud & bruflant, qu'il fe faut bien donner garde d'approcher le feu fi prés de la paille, de peur de tomber au peril de la mafquarade ardente que firent vne fois les Princes de France : lefquels n'euffent efté en danger du feu & des flambeaux, s'ils euffent frotté leurs habillemens de poil gouldronné & poixé auec de l'alum. Le Roy commanda à cefte Feffe-tondue, le voyant ferme en fon opinion, d'effayer ce qu'il affeuroit eftre vray, & de luy en rapporter la verité, à fin qu'il fift de bonne heure prouifion d'ambre : s'affeurant que fi cela eftoit vray, qu'on ne trouueroit pas à demy de matiere pour faire ces habillemens de mafquarades. Puis noftre Roy reuenant à la piteufe mafquarade des Princes, nous va dire, que fi ces Princes euffent efté accoutrez d'vne certaine mixtion d'oifelets, que ceux des Indes appellent Cucuies, ils n'euffent point efté en danger, car il n'euft point fallu apporter de flambeaux aupres d'eux pour les voir : s'il eft vray, difoit-il, ce que dit Ouiede en l'hiftoire des Indes : que ceux de ce pays font vne compofition d'oifelets, dont ils fe frottent, és iours de leurs feftes, les yeux & la poictrine : puis s'en vont ainfi accouftrez danfer, porter mommons, & faire mafquarades, fi bien qu'on penfe que ce foient

fantoſmes enflambez, ſans auoir beſoin de feu pour les voir & pour les conduire. Vous le croirez aiſément, adiouſta-il encores, s'il eſt vray que les Indiens ſe ſeruent de ces oiſelets pour chandelles : car on peut lire, & eſcrire, voir ſon chemin, ſe conduire, & en tenebres s'entre-cognoiſtre à la ſplendeur de telle clarté, qui eſt bien autre que celle de nos vers-luiſans. Et m'eſbahis que les grands Seigneurs de France, qui prennent ſi grand plaiſir à porter des maſquarades, & y deſpendent tant, ne font apporter de par deçà de cette mixtion des Indes, veu que le voyage en eſt auiourd'huy ſi frequent : car ce ſeroit de nuict vne choſe eſtrange & monſtrueuſe & propre pour vn diable de la paſſion de Saumur. Et y a encores en la nouuelle Eſpagne vne ſorte de mouſche dite Cocoyum, qui reluit ſi fort, qu'à la lueur de ces beſtes ils font de nuict toutes leurs operations. Il fut dit encores vn conte d'vn maſque, lequel dés l'entree eſtant cogneu de tous, luy fut dit, Monſieur le coqu, vous plaiſt-il pas vous demaſquer? nous cognoiſſons bien deſia le reſte de voſtre troupe. Enfin il ſe demaſqua & leur repliqua, Vous les cognoiſſez bien tous, hors mis moy. Vne Damoiſelle luy reſpond, Pardonnez-moy, chacun vous a bien cogneu & nommé. Laiſſans les maſquarades & retournans à noſtre couſtume de faire tous les ans vn Roy, il fut dit que cela eſtoit procedé des feſtes Saturnales des Romains, leſquelles ſe celebroient aux Calendes de Ianuier, où les maiſtres ſeruoient leurs ſeruiteurs : & que les Atheniens appeloient ces feſtes *Anthiſteria :* durant leſquelles les ſeruiteurs ſe mettoient à table auec leurs maiſtres, exempts de tout labeur : mais que la ſo-

lennité paffee, leurs maiftres les reuoquans au trauail accouftumé, crioient, *Foras Cares, non iam amplius Anthifteria :* c'eft à dire, le mois Anthifterion facré à Bacchus, ne dure plus. Puis quelqu'vn va demander pourquoy en iettant le fort (car celuy eft Roy à qui la febue arriue) ont tire premierement pour Dieu. Nous nous regardions l'vn l'autre, quand vn de la Seree va dire, que c'eftoit pour corriger le Paganifme, que les Chreftiens faifans vn Roy tirent tout premier pour Dieu : parce que les Grecs mettans dans le vaiffeau vne fueille d'oliue, qu'ils appeloient *Hermes*, c'eft à dire, Mercure, en iettant les forts, tiroient tout premierement la fueille d'oliue. Et fe fait cefte ceremonie le iour des Rois, pource qu'ils ont efté les premiers, qui nous ont monftré le Roy des Rois. Ie ne trouue point, va repliquer quelqu'vn, qui a commencé à crier le Roy-boit, & viue le Roy, fi on n'a prins de Dion, que Commodus Empereur beuuant au Theatre, le peuple auec le Senat commença à crier, Bien te foit, vy long temps. Puis en continuant nous va dire qu'il trouuoit bien plus difficile de fçauoir la raifon de ce qu'on met pluftoft vne febue au gafteau, qu'vne autre chofe : dautant que la febue eft mife entre les chofes funeftes, & appartenans aux morts : & pour cefte raifon anciennement, & encores en quelques païs auiourd'huy on mange des febues aux obfeques des morts : car deffus les fueilles de fes fleurs, femblent eftre certaines lettres & characteres, qui reprefentent le pleur, & font figne & marque de douleur & trifteffe. Et pour cefte caufe, il fut dit, que les ames des morts alloient fouuent fe cacher dans les febues : parquoy

ces deux vers eſtoient communs en la bouche du vulgaire,

Manger febues n'eſt moindre faute faire
Que de manger la teſte de ſon père.

Et ie croy que c'eſt à cauſe que les febues ſont du tout fecondes & genitales : car ſi tu peles vne febue encores verte, tu verras qu'elle aura la figure toute ſemblable aux genitoires de l'homme : que ſi eſtans boüillies tu les laiſſes à la Lune par certaines nuits, tu en feras du ſang.

Dont n'eſtoit loiſible au Sacrificateur de Iupiter, non ſeulement d'en manger, mais il ne leur ſalloit pas auſſi toucher, ni les nommer, non plus qu'ouïr les flutes funebres. Puis nous trouuons que Cerés donna aux hommes toutes ſortes de legumes, hors mis des ſebues : parce que c'eſt vne legume impur, comme dit Pauſanias, ſans dire la cauſe, comme eſtant choſe myſterieuſe, & pleine de ſecret, lequel n'eſtoit loiſible de diuulguer. Dauantage, adiouſtoit-il, Pythagoras ſur tout defendoit les febues, & qu'il s'en falloit abſtenir : parce, diſoit-il, que manger des febues apporte ſterilité, combien que Galien afferme apporter fecondité : ou pource qu'elles ſentent la mort, auſſi quand on veut tuer des pourceaux on leur en baille à manger, & anciennement aux ceremonies des morts & aux feſtins ſepulchraux ils vſoient fort de febues, & ſi en chaſſoient les Dieux domeſtiques des maiſons, que les Latins appellent *Lemures*, en leur iettant des febues noires, auec les mains nettes, & les pieds nuds : ou pource que la febue eſt dangereuſe, prouoquant l'acte venerien par ſa ventoſité, troublant le

ſommeil, faiſant reſuer, eſtant ſeche & flatueuſe, engendrant des trenchees, inflations & choliques : ou bien Pythagoras defendant les febues, vouloit dire qu'il falloit laiſſer les choſes triſtes, lugubres, & de dueil : & pour faire ſouuenir aux hommes qu'il ſe falloit garder d'eſtre ſemblables aux morts pendant qu'ils ſont encores en vie : ou bien defendoit les febues, pour ſe garder des affaires publiques, & d'eſtre des Magiſtrats, qui s'eliſoient auec des febues. Ce qui eſt conforme à la Loy des Egyptiens, qui defendoient les aulx & les febues : par les aulx ils denotoient qu'il falloit fuïr la guerre, car par l'ail ils ſignifioient la guerre, eſtant vne nourriture militaire : par les febues, qu'il falloit s'abſtenir du gouuernement public. Ne ſeroit-ce point, repliqua quelqu'vn, la cauſe pourquoy Pythagoras defendoit les febues, pource que par la febue il ſe fait & s'eſliſt vn Roy, la vigile des Rois, lequel on taxe, & faut qu'il paye ſa Royauté, ce qui vient ſouuent à grands frais dequoi on ſe paſſeroit bien : & voilà pourquoy Pythagoras diſoit, *à fabis abſtineto.* Et non ſeulement, adiouſta-il, les febues nuiſent, mais ſeulement la ſenteur de leur fleur enteſte d'vne peſante vapeur ceux qui ont le cerueau debile, & plein d'humeur bilieuſe & melancholique : ce qui fait qu'on menace les fols en ce temps-là, principalement les femmes, qui ont le cerueau plus debile que les hommes : ſi bien que quand les febues ſont en fleur, les humeurs viennent à ſe desborder, & par fumees eſpoiſſes moleſtent le cerueau. Encores auiourd'huy, quand nous la trouuons au gaſteau, nous la cachons tant que nous pouuons, & ne la voulons point trouuer : & par moquerie on dit, vous

diriez qu'il a trouué la febue au gaſteau. Voilà beaucoup de choſes qui deuoient empeſcher les anciens de mettre la febue en leurs gaſteaux du Roy-boit. Si eſt-ce, va repliquer vn autre, que le Chameau, encores que ce ſoit vne groſſe beſte, ne laiſſe à aimer les febues : car Theuet dit que ſur toutes choſes il les aime. Et ſi a plus, diſoit-il, dautant que les febues ont proprieté & vertu qui les doit empeſcher d'eſtre reiettees, comme vous dites qu'elles ont eſté. Quand on ne peut eſtancher le ſang apres la morſure de la ſangſuë, il n'y a remede plus ſouuerain qu'appliquer deſſus la moitié d'vne febue pour retenir le ſang. Si vous mettez des febues ſoubs les cendres chaudes, elles gueriſſent les playes veneneuſes, la morſure des chiens, & la piqueure des mouſches. Et ſi trouuons par eſcrit que ceux qui vainquent ſont cuire des febues, leſquelles ils mangent auec grande feſte & ſolennité. Et ne laiſſeray, adiouſta-il, pour tout ce qu'auez dit des febues, de vous conter ce qui arriua à vn Roy de la febue. C'eſt qu'vn mien voiſin fut Roy de la febue en ſa maiſon, & faiſant ſa Royauté auec ſa femme, & deux ou trois de ſes amis, ſa femme & luy entrerent en quelque riote & querelle, ſi bien qu'elle ne voulut iamais crier le Roy-boit, quelque commandement & amende qu'on luy impoſaſt. Dequoy ſon mary eſtant faſché, à cauſe de la compagnie, qui faiſoit ſon Roy-boit auec luy, & eux encores plus, chacun ſe retira pluſtoſt que de couſtume. Sur ceſte cholere le mary & la femme ſe vont coucher ſans parler enſemble. La fumeuſe cholere de ceſte femme eſtant paſſee, ſe refueillant il luy ſouuient de la faſcherie de ſon mary & d'elle, & ſçachant bien qu'elle

auoit tort, elle veut fe reconcilier auec luy, & commence à parler à luy, & le cherir : le mary eftant encores fafché contre elle, luy dit, ie n'en feray rien. Laiffez-moy, vous ne vouluftes pas crier herfoir le Roy-boit. Or, refpond fa femme, s'il ne tient qu'à cela, ie crieray tant que vous voudrez. Son mary lors luy va dire, Ouy bien, mais où boiray-ie? Sa femme tournant fon cul en vn autre fens, va faire deux ou trois gros pets (laiffant aux femmes cefte vaine fuperftition de paroles) fe prenant à crier le Roy-boit, le Roy-boit, fi tres-haut que tous les voifins en furent abbreuuez & refueillez, & penfoient qu'ils fuffent encores apres à faire le Roy-boit. Le Roy, & toutes fes gens, ayans ris de ce conte, vn autre va prendre la parole, & va conter vne Tragedie qui fe ioüe tous les ans la vigile des Rois, qu'on fait le Roy-boit, entre vn mary & fa femme. Les ioüeurs, va-il dire, font vn homme & vne femme, mariez enfemble il y a long temps. La femme eft vne diableffe, le mary eft vn bon homme, qui ne luy fait rien, ne demandant que patience. De la batre il n'ofe, tant elle crie au meurtre, à l'aide, ce bourreau me tue : tellement qu'en la voulant batre, il a efté luy-mefme en grand danger de l'eftre par les femmes qui venoient au fecours, l'oyant ainfi defpiteufement crier. Parquoy il s'aduifa que fans danger il la pourroit batre à tel iour qu'auiourd'huy qu'on crie le Roy-boit. Premierement, les voifines ne viendront point au fecours, crie tant qu'elle voudra, car elles penferont qu'on crie le Roy-boit : & tant plus elle criera, tant plus on eftimera que mieux on celebre la fefte des Rois, comme ont fait nos peres anciens, iugeans cefte annee fertile, en laquelle on

trouue facilement la febue au gafteau. Secondement, les voifins n'en entendront rien, à caufe du bruit que chacun fait en fa maifon en criant le Roy-boit. En l'affeurance de tout cela, ce mary ne faut point tous les ans à ce iour-là de payer à fa femme les arrerages de toute l'annee. Lors vn Drolle va dire qu'il auoit efté en grand'peine iufques à cefte heure icy, de fçauoir que vouloit dire ce qu'on auoit mis en vn Almanach, la vigile des Rois, où il y auoit, Bon batre fa femme : & qu'il n'auoit efté en fi grand'peine d'entendre que vouloit dire, Plie le coude, qu'on auoit mis la vigile de fainct Martin, ni Garde les yeux, le iour des Cendres. Il y euft vn des noftres qui dit qu'il ne fe gouuernoit par l'Almanach, pour fçauoir quand il fait bon batre fa femme. Vn autre va repliquer que c'eft à faire aux yurongnes de batre leurs femmes, & que les gens de bien ne les frappent iamais. A qui il fut refpondu, que Plutarque en l'adminiftration des femmes admet les coups de bafton : & eft bien vray ce qu'on dit, Qui bien aime, bien chaftie : que fi vne monture n'eft bien eftrillee, elle fe porte mal, & ne fait chofe qui vaille. Mefmes nous trouuons que fainct Chryfoftome donne trois moyens à vn mary pour fe faire obeïr : le premier, qu'il admonnefte fa femme : le fecond, qu'il la tance : le troifiefme, qu'il luy baille force coups de poings, comme fe traictent les amours de village. Toutesfois, repliqua vn autre, ie trouue que fainct Chryfoftome en autre lieu dit qu'il n'y a peché fi grand qui doiue pouffer le mary à batre fa femme? & fe trouue auffi par efcrit que les Gentils permettoient à la femme, qui auoit efté batuë de fon mary, de ne

plus habiter auec luy, comme en eſtant indigne. Et n'eſtoient pas de l'opinion de ceux qui diſent,

Qui bat ſa femme, il la fait braire,
Qui la rebat, il la fait taire.

Ne de ceux qui ont laiſſé par eſcrit :

Les aſnes, les femmes, les noix
Porter plus de profit tu vois
A celuy qui de grand'ſecouſſe,
D'vne main cruelle les pouſſe.

On dit à celuy qui auoit allegué ces vers, qu'il n'auoit veu que le texte, mais non pas la gloſe, qui dit :

Celuy le Ciel offenſe, & viole amitié,
Qui d'vne fiere main bat ſa douce moitié.

Vn bon autheur neantmoins maintient, luy fut-il encores repliqué, que celuy qui chaſtie ſa femme, la rend meilleure. On luy fit reſponſe, que l'autheur ne s'eſtoit pas arreſté là, ains auoit adiouſté, que la ſupportant il ſe rendoit meilleur ſoy-meſme : car en endurant de ſa femme, il s'accouſtume à endurer plus facilement les iniures du dehors : & qui peut corriger le vice de ſa femme, il la rend meilleure : mais qui l'endure, il ſe rend meilleur luy-meſme. Or qu'il ſoit defendu de batre ſa femme, va dire vn Tribun des femmes, les Anciens auoient vn Dieu domeſtique, qu'ils appelloient en noſtre langue le Dieu du ſoyer : lequel eſtoit reputé de telle veneration, que ſi aucun ſe retiroit au foyer & maiſon de ſon ennemy, celuy qui luy vouloit mal, ne lui euſt

ofé faire aucune violence pendant qu'il y eftoit, ce foyer luy eftant vn lieu de franchife. Or ie vous prie, s'il eftoit prohibé & tenu pour chofe iniufte de quereller & outrager fon ennemy, mefmes fe retirant à fon foyer, comment penfons-nous que ces Anciens tenoient pour chofe infame de faire quelque violence à ceux qui font d'vn mefme foyer, principalement à la femme, qui eft la principale perfonne du lict, de la table, & du foyer? Ces mefmes Anciens, adioufta-il, ont requis que les Efclaues fuffent pluftoft corrigez de paroles que de batures, à plus forte raifon la femme. Homere introduifant Iupiter, qui reprend fa femme, & la voyant rebelle, vfe de menace, & ne paffe point outre. Mefmes Caton, ennemy mortel des femmes, ne frappa iamais la fienne, tenant cela pour vn grand facrilege. Les Anciens qui facrifioient à Iunon nopciere, oftoient le fiel de la victime, & le mettoient derriere l'autel : pour monftrer que le mariage deuoit eftre efloigné de toute noife & courroux, & qu'il deuoit eftre exempt de tout fiel, d'amertume, de cholere, de courroux, de rancune, & de toute fafcherie & ennuy. Et encores auiourd'huy il n'y a que les Barbares Mexiquains des Indes, qui traictent leurs femmes comme efclaues, & ceux de Darien, en ce temps appellé Caftille d'or, qui vendent leurs femmes, & en font comme ils veulent. Quelqu'vn de la Seree, voyant que chacun parloit de la foire comme il s'en trouuoit, va empefcher ce difcours, comme fortant hors de propos. A qui il fut refpondu, qu'on n'en fortoit pas tant hors comme on pourroit dire, car criant le Roy-boit, le mary & la femme le plus fouuent ne fe cognoiffent plus, &

auſſi qu'il y en a qui ne battent leurs ſemmes qu'à ce iour-là, pour les cauſes deſſus dites. Parquoy reprenant nos febues, on va conter d'vn capitaine de dix mille liures de rente, qui ſut logé par ſon ſourrier en vne maiſon, où ne trouua que des febues, dont il ſe contenta : mais ce ſut le bon, car les ayant trouuees, il ſe met à la feneſtre, & va crier à pleine teſte, le Roy-boit, le Roy-boit : & quand on luy demanda qu'il auoit à crier le Roy-boit, il dit que c'eſtoit parce qu'il auoit trouué la febue, & que c'eſtoit ſigne de bonne annee quand on trouue aiſément la febue, ſelon la prognoſtication Pantagrueline.

Le conte s'acheuoit, que voicy vne bande de bons ioüeurs d'inſtrumens, & comme dit Froiſſard, vne belle Meneſtrandie, qui d'entree auec les haut-bois & cornets ſonnerent la Pauanne, Si ie m'enuois : auec les violons, Bon iour m'amie : auec les fluſtes, Or combien : où la plus grand'part prenoit vn ſingulier plaiſir : mais la ieuneſſe, & les Dames, auec leur conducteur Comus, qui n'ont autre plaiſir qu'à danſer la volte, la courante, la ſiſſaye, & autres danſes diſſoluës, nous les desbaucherent. Ce pendant qu'ils danſoient, ceux qui demeurerent auec le Roy vont mettre en auant quelque propos de la danſe, & non trop hors du ſujet du Roy-boit : car ceſte feſte ne ſe paſſe gueres ſans danſes. Aucuns blaſmoient la danſe, & ne vouloient danſer, de peur qu'il leur aduint comme il arriua de noſtre temps à vn Loys Archeueſque de Magdebourg, qui danſa ſi gaillardement & legerement, qu'en danſant auec vne Dame, il ſe rompit le col. Les autres diſoient les danſes

eftre venuës de gens yures, lefquels par la chaleur du vin font incitez à diuers mouuemens : & que Cicero *pro Murena* monftroit bien la badinerie de la danfe, quand il dit que iamais homme ne danfa à ieun, fi d'auenture il n'eft hors du fens. Auffi ils mettoient en auant que danfer, baller, & fauter, eftoient actes de bouffons & bateleurs : qui anciennement (comme dit meffire Baptifte Fulgofe en fon Contre-amour) recitans les fables aux Theatres, au nombre, & à la mefure de quelque inftrument, introduirent le danfer, que les Latins appellent *Saltare*. Puis apres commencerent à danfer feulement les païfans aux ieux & facrifices de Bacchus, qu'ils celebroient mafquez d'efcorces d'arbres, danfans & chantans lafciuement, comme dit Virgile. Auffi tenoient-ils pour chofe affeuree que le baller des Anciens n'eftoit pas comme le noftre : car leurs danfes eftoient accompagnees de geftes, qui exprimoient naïfuement la chofe que l'on vouloit reprefenter, auec mefure & cadance : confiftant en mines & gefticulations telles que nous voyons faire à des Matachins, ou aux Curetes & Corybantes, preftres facrez à la Deeffe Cybele. Il fut dit que Lucian parlant de la danfe efcrit qu'elle fait changer la perfonne en tant de fortes, qu'on peut dire qu'elle reprefente Empufe, qui eftoit vne infigne danfereffe, qui fe changeoit en mille formes, fautant à vn pied, ce que le nom d'Empufe fignifie, comme i'ay ouï dire. Et que Salufte femble la blafmer : quand il dit que Sempronia fçauoit les lettres Grecques & Latines, & au furplus danfoit & balloit plus mignardement qu'il n'eftoit befoing à vne femme de bien. Outre tout cela, qui faifoit blafmer

la danse, estoit le baiser : or est-il que le baiser selon les anciens diminuoit la pudicité des femmes, si bien que si le vassal auoit baisé la femme ou la fille de son seigneur, il perdoit son fief : le baiser approchant si prés du reste, qu'Ouide dit,

Qui a pris le baiser, & ne prend dauantage,
Il ne merite pas d'auoir tel aduantage.

L'Empereur a bien faict si grand cas du baiser, disoient-ils, que si le promis mouroit auant qu'espouser, sa femme retenoit la moitié de ce qui luy auoit esté donné, s'il se trouuoit que son fiancé l'eust baisee. La femme de Caton, trop superstitieuse, ne baisa iamais son mary en l'embrassant, sinon quand il tonnoit : dont il disoit par ieu, Ie suis heureux quand il tonne. Triuulce estant Lieutenant du Roy à Milan, fit mourir vn François, pour auoir baisé vne honneste Dame Italienne. La femme aussi qui se laisse baiser, perd son doüaire, aussi bien que pour auoir commis adultere : dautant que le baiser approche & est vn eschantillon de l'adultere. Que si le baiser pour vn temps a esté permis à Rome, ce n'estoit qu'en salüant les parents, en signe de grand'amitié, ou bien, ce dit Caton, pour sçauoir si les femmes sentoient point le vin. Et à ce propos, sainct Hierosme parlant aux femmes leur dit, Ne sentez point le vin, de peur d'ouïr ce que dit le Philosophe, Ce n'est pas bailler vn baiser, mais c'est presenter du vin. Mais puis apres, il fut defendu par Tybere Cesar de ne saluer plus en baisant : tant le baiser estoit estimé impudique. Mesmes nous trouuons que Caton ietta de la Cour vn Senateur, pour auoir baisé sa femme en presence de sa fille.

Quelqu'vn qui auoit voyagé iufques en Cornoüaille, n'aimant pas la danfe, difoit, Ne fçauez-vous pas que plufieurs femmes fe declareront pluftoft par fignes que par paroles? & qu'anciennement, & encores auiourd'huy, quand nous voulons fauorifer quelqu'vn, nous luy ferrons le poulce? Ce qui fe fait aifément aux danfes ; là où l'on s'entend par fignes & fans parler. Que fi mon confeil eftoit creu (adiouftoit celui qui auoit vne cornuë impreffion des danfes) iamais femme qui veut conferuer fon honneur, ne fe trouueroit en ces belles danfailleries, à caufe des bons & beaux tours qui s'y font. Vn de la Seree lors luy repliqua, qu'il faifoit tort à plufieurs Dames, qui pour fe trouuer au bal, ne danfent pas pourtant la danfe du loup. Ce Lunatic ne laiffa toutesfois à nous dire, que nos danfes eftoient plus lafciues que celles des Ameriquains & fauuages de la terre du Brefil, encores qu'ils foient nuds, & ne facent autre chofe que danfer, fouftenans la cadence de leurs danfes par le fon de grandes cannes ouuertes par vn bout : dautant que les femmes & filles ne font iamais meflees en danfant parmy les hommes : que fi elles veulent danfer, cela fe fera eftant à part.

Ie fçay bien, repliqua quelqu'vn, pourquoy les Sauuages ne danfent point meflez auec les femmes, à caufe que les vns & les autres font tous nuds, comme ils font fortis du ventre de leur mere, & qu'il feroit dangereux approcher les eftouppes fi prés du feu. Il y a dauantage, adioufta ce cheualier de Cornoüailles, les Sorciers & Sorcieres ne font pas fi desbauchez & eshontez en leur danfe, qui leur eft commune en tous leurs Sabbaths,

que nous. Car ils ſont bien leur danſe en rond comme nous, mais ils ont leur face tournee hors du rondeau, en ſorte que les hommes ne voyent point les femmes face à face, ni les femmes les hommes, comme nous faiſons en nos branles ordinaires. Et, comme dit Bodin, les danſes des Sorciers & Sorcieres rendent les hommes furieux, & font auorter les femmes : comme on peut dire, & à bon droict, que la volte, la courante, la fiſſaye, que les Sorciers ont amenez d'Italie en France, outre les mouuemens inſolens & impudiques, ont cela de malheur, qu'vne infinité d'homicides & auortemens en aduiennent, faiſans mourir & tuans ceux qui ne ſont point en vie. Qui eſt vne choſe, comme dit Bodin, des plus conſiderables en vne Republique, & qu'on deuroit defendre le plus rigoureuſement. Outre tout cela, les Medecins diſent, & la raiſon nous enſeigne, que tous mouuemens & exercices vehemens apres le repas engendrent force maladies. I'aime tant la danſe, adiouſtoit-il encores, que ie voudrois qu'on ne danſaſt que la danſe que les anciens appelloient *ſaltatio pyrrichica*, où l'on danſoit armé, & ſe bailloit pour peine aux ieunes gens qui auoient delinqué : comme nous trouuons en la Loy *ad damnum. ff. de pœnis.* Quelqu'vn qui n'eſtoit point marié, & aimoit la danſe, va dire que de toute ancienneté la danſe auoit eſté en vſage, & les danſeurs loüez, & que la danſe qui ſe fait pour l'exercice, ou pour demonſtrer vne grande ioye, n'eſtoit à blaſmer. Que Dauid auoit danſé deuant l'arche, & Iudith auſſi, ayant tué Holofernés. Que Pindare voulant loüer Apollon l'appelle *Orcheſtes*, c'eſt à dire, danſeur : comme vous trouuerez Iupiter qui danſe.

Auſſi, diſoit-il, quand nous voulons loüer quelqu'vn, nous diſons, c'eſt vn beau danſeur. Athenee dit que les danſeurs imitent les mouuemens qui ſe font en la guerre, & auec les armes, & que Socrate auoit eſcrit que les bons danſeurs eſtoient communément bons gens-d'armes. Tous les ſacrifices des Anciens, tous ieux & theatres, toutes leurs ceremonies & feſtes ne ſe faiſoient ſans danſer. La danſe ſeruoit aux ieunes gens pour l'exercice de la guerre : & s'appelloit ceſte danſe, *Saltatio Pyrricha*, ou *Tripudium Caſtorium*, où l'on danſoit tout armé. Meſmes nous trouuons que les Lacedemoniens à ce bal & meſure, auec des fluſtes, eſtans prés à combatre, commençoient la bataille. Les Lacedemoniens, qui ont eſté des mieux aduiſez, & des plus ſages, de l'inſtitution de Lycurge, vſoient d'vne danſe qui s'appelloit *Trichoria ſaltatio*, ce dit Plutarque. Ceſte danſe eſtoit compoſee de gens vieux, qui en danſant chantoient, *Nos fuimus olim ſtrenui iuuenculi* : d'enfans, qui leur reſpondoient, *Præſtantiores nos futuri olim ſumus* : de ieunes, qui en danſant chantoient, *At nos ſumus, vel experire, ſi velis.* Les Indiens adorent le Soleil en danſant. Les Sauuages ont leurs danſes en ſi grande recommandation, qu'ils diſent que les vertueux (c'eſt à leur dire, qui ont plus tué & mangé d'ennemis) apres leur mort iront derriere les hautes montagnes, où ils ne feront que danſer. Les Ethiopiens preſts à combatre ne tirent iamais leurs fleſches ſans auoir danſé. La danſe Bacchique, celle des Satyres, des Corybantes, tenoit tout le peuple deux ou trois iours, qu'il ne faiſoit autre choſe qu'apres ces danſes. Epaminondas, vaillant capitaine Thebain, a eſté vn

bon danſeur, & auoit opinion que la danſe rendoit les hommes plus habiles, legers & prompts à la guerre : ce qui eſt confirmé par Lucian. Socrate a eu la danſe entre les choſes ſerieuſes, qui ſert d'addreſſe & d'exercice. Les Loix ſemblent l'approuuer, quand ils diſent que ſi vn curateur a faict apprendre ſon mineur à danſer, moyennant qu'il ait du moyen, que cela ſera alloüé en ſon compte. Nous trouuons bien dauantage, va adiouſter quelque autre, c'eſt que la danſe guerit pluſieurs maladies : ce qui ſe fait ou par l'exercice, ou par l'harmonie de la muſique, qui pouſſe les malades à danſer par vne vertu latente & occulte. Et comme la corde d'vn inſtrument touchee, fait mouuoir la corde d'vn autre inſtrument tenduë en meſme ton, pourquoy eſt-ce que les eſprits qui ſont en noſtre cœur ne ſe mouueront & exciteront au mouuement d'vn ſon ? Tellement que ſi quelques vns ſont mordus par vne Tarantule, dont les vns rient inceſſamment, les autres pleurent, les autres crient, les autres tremblent, les autres ſont furieux & maniaques, tout incontinent qu'ils entendent les inſtrumens qui ſonnent la muſique, ils ſe mettent à danſer tant & iuſques à ce que la vertu & puiſſance du venin ſoit ſortie par les pores & pertuis du cuir, auec la ſueur, & par ce moyen ſont gueris. En la Pouille & au Royaume de Naples, diſoit-il encores, il s'y engendre vne vermine terreſtre, dont les hommes meurent enragez quand ils en ſont piquez, ou mordus, s'ils ne ſont gueris par la danſe & harmonie de la muſique, ainſi qu'Amate Portugais teſmoigne l'auoir veu experimenter, dont Theophaſte a vſé contre les morſures de viperes : mais il dit qu'il faut vſer de pluſieurs ſortes

de muſique, & la ſonner par diuerſes ſortes d'inſtrumens : car quand on ſera venu au ſon ayant quelque ſymbolization & correſpondance à ce venin, les pauures patiens ſe refueillent comme d'vn profond ſommeil, & par grande ioye ſe mettent à danſer : tellement que le grand exercice qu'ils font, fait conſumer le venin. Ceux auſſi, adiouſtoit-il, qui ſont mordus des phalanges, ſerpens veneneux, ſont gueris par la muſique, & par la danſe : la muſique les contraignant, par vne vertu diuine & occulte, de danſer de telle ſorte, qu'à cauſe de l'exercice du patient, la chaleur eſt augmentee : laquelle eſtant excitee, viuifie les eſprits, & eſtans fortifiez mettent plus facilement dehors le venin auec la ſueur. Ce que Brodæus ſemble croire, quand il dit que les fluſtes, cornets & trompettes peuuent eſueiller les lethargiques & les inciter à danſer : mais que autrement la muſique puiſſe guerir les maladies, il ne le peut croire. Combien que monſieur Bodin die en ſa Demonomanie, que pour faire guerir les inſenſez, il ne faut pas les faire danſer de mouuement ſi vehement : mais au contraire il dit qu'il les faut faire danſer poſément, & en cadence peſante : comme on fait en Allemagne aux inſenſez, qui ſont frappez de la maladie de ſainct Vitus & Modeſtus. Dont aucuns ont voulu dire que la muſique les gueriſt auſſi bien que l'exercice. Et qui ne ſçait, adiouſta-il encores, qu'outre que la muſique eſmeut les vertus de l'ame, chaſſe les mauuaiſes penſees, & adoucit les trauaux des humains, que c'eſt vne choſe ſi diuine, que par ſon harmonie elle offenſe le diable, comme nous trouuons de Dauid, qui prenant ſa harpe faiſoit ſortir le diable du

corps de Saul, lequel eſtoit appaiſé & rendu plus doux par le moyen de la muſique, qui luy adouciſſoit l'ouye : tellement que quand Dauid ſonnoit de ſa harpe, l'eſprit tourmentant Saul ſe repoſoit. Cela ſe fait, diſoit-il, ou que la muſique eſt vne choſe diuine, & que le diable, qui n'aime que les diſcords, s'en offenſe : ou que l'harmonie conſpirant auec l'ame, reduit la raiſon eſgaree à ſon principe, comme les Anciens ont remarqué que la muſique gueriſt les corps par le moyen de l'ame, tout ainſi que la medecine guerit l'ame par le corps. Il y a des medecins, repliqua quelqu'vn, qui aſſeurent que la muſique guerit auſſi bien les maladies du corps que celles des eſprits : meſmes que la goutte ſciatique en eſt guerie, & qu'elle n'afflige point les membres principaux durant qu'on eſt ententif à l'harmonie de la muſique, l'apprehenſion de la douleur eſtant diuertie par l'harmonie muſicale : car nous trouuons que la lyre du Thebain Hyſmenias gueriſſoit les ſciatiques, & autres maladies, auſſi bien que Terpandre : la douleur s'appaiſant quand les eſprits, qui baaillent & font cauſe du ſentiment, ſont tranſportez autre part, par la grande delectation qui procede des accords de la muſique. Mais d'où vient, demanda quelque autre, que ceſte harmonie nous plaiſt? A qui il fut reſpondu, que cela ſe faiſoit par le temperament de choſes contraires, gardans vne chacune ſa proportion, qui eſt vn ordre : or eſt-il que noſtre nature aime ce qui eſt bien ordonné & compaſſé.

Et ſi y a bien plus en la muſique, adiouſta-il, car la paſſion des hommes ſe change ſelon la muſique, aigue, graue, ou moyenne. Timothee ioüant de ſon violon des

chanfons graues & furieufes, paffionnoit de telle façon Alexandre, qu'il luy faifoit prendre les armes : puis changeant fon chant, le rendoit doux & paifible.

Et parce que tous n'ont pas veu monfieur Bodin en fa Republique, & que ce qu'il a dit n'eft pas commun, ie ne craindray, difoit-il, à le vous remettre en la memoire, & de vous dire que la mufique Phrygienne, qui eft aiguë, anime & attrifte : la Lydienne, qui eft la moyenne, conferue en nous auffi vne mediocrité. Puis que la mufique eft vne chofe fi diuine, comme il a efté dit, ie me fuis fouuentesfois esbahy, va dire vn de la Seree, pourquoy fainct Athanafe de fon temps defendoit la mufique aux Eglifes, & encores voyons-nous auiourd'huy plufieurs Eglifes en France qui tiennent cefte defenfe, & là où on ne chante point en mufique. Seroit-ce point, ce refpondoit il luy-mefme, à caufe du prouerbe qui dit, Perfonne ne chante à ieun, & que les chantres aiment le vin? Et pourtant lifez-vous en Ouide :

Pareillement par le vin qui augmente
Le bon efprit, des vers rimez on chante.

Et Tibulle,

Cefte liqueur enfeigna diuers tons,
Et à danfer foubs l'accord des chanfons.

Le Scythe Anacharfis, adioufta-il encores, eftant en vn banquet, efcoutant des chantres gringotans vne chanfon, enquis s'il y auoit en Scythie de tels chantres, refpondit, Il n'y a pas mefmes de vignes. Ou bien feroit-ce point que fainct Athanafe defendant la mufique a fuiuy en cela

Platon, & sa raison, qui dit que la musique en dilatant resiouit par trop? Et par ce Platon defend à la ieunesse la musique Ionique & Lydienne, dautant qu'elle amollit le cœur, & effemine les hommes : qui est cause, dit Diodore, que les vieux Egyptiens reiettent la musique, comme lasciue, & effeminant les hommes. Et aussi que nous voyons auiourd'hui tous les branles de France estre Ioniques ou Lydiens, c'est à dire du cinq ou septiesme ton. Et quand sainct Ambroise a remis la musique contre la defense de sainct Athanase, qu'il n'entendoit permettre que la Dorique : car en la primitiue Eglise, & maintenant, il n'est permis que de chanter des Pseaumes du premier ton, qui est Dorien, lequel est doux & graue.

Que la musique, va dire nostre Roy, nous rende doux ou passionnez, & selon qu'elle est, & que nous l'oyons, elle esmeut & incite les affections, ie n'en doubte plus depuis que i'ai veu vn chameau, qui est l'vne des grosses bestes du monde, danser tantost d'vne sorte, tantost de l'autre, incontinent qu'il entendoit le son de l'instrument, & quand le ioüeur cessoit de sonner, le chameau cessoit de danser. Et ne s'en faut gueres, adiousta-il, que ie ne pense estre veritable, ce qu'on dit des Elephans, qui sont encores plus grandes bestes, qu'ils peuuent apprendre le langage du païs, ne voulans iamais passer la mer, que le maistre ne leur promette, par paroles expresses qu'ils entendent, de les repasser. Qui me fait croire que le chameau peut apprendre des choses que les autres bestes ne peuuent comprendre : c'est qu'il vit deux ou trois cents ans, & les autres n'en viuent pas la

moitié. Vn qui auoit efté au païs des groffes beftes, fans bouger du fien, va dire à noftre Roy, Ce n'eft pas le grand aage du chameau, ne fa fageffe & entendement, qui le fait danfer au fon des inftrumens. C'eft qu'on le met en vn lieu où le paué eft chaud, & tout auffi toft qu'il y eft, on fonne de quelque inftrument : lors à caufe de la chaleur, & non pas à caufe du fon, le chameau leue les pieds comme s'il danfoit, l'inftrument fonnant toufiours iufques à ce qu'on l'ofte de ce lieu chaud : car eftant le chameau forty hors de cefte place, qui eft chaude, on ne fonne plus de l'inftrument, & auffi il ne leue plus les pieds, ne fentant plus le paué chaud. Et eft fi accouftumé à ouïr fonner de l'inftrument quand on le met fur ce paué chaud, qu'encores qu'il n'y foit plus, il ne laiffe de leuer les pieds quand il entend fonner, penfant eftre fur ce paué chaud. Et voilà, adioufta-il, comme on apprend à danfer à cefte groffe befte, à fin d'arracher du peuple deux ou trois liards pour voir vne chofe qui n'eft fans merueille. Et pourtant, fut il repliqué, la merueille vient pluftoft par ignorance, que du merite de la chofe. Mais ie penfe qu'il eft poffible, fans aucun artifice, qu'vne befte danfe, & fe refiouïffe de la mufique, fi nous voulons croire Adrianus, qui recite auoir veu vn Elephant, lequel ayant deux cymbales pendues aux oreilles, les touchoit d'accord alternatiuement de fon mufeau ou trompe, & danfoit felon la mefure de l'accord, & les autres le fuiuoient en danfant comme luy. Cependant que les vns parloient des groffes beftes, & les autres danfoient, voicy arriuer d'autres mafques, qui ioüent, & perdent, & font figne au Roy de permettre qu'on peuft

rejoüer. Il le permet, & nous conte, cependant qu'ils rejouënt, que c'eſtoit vne choſe faſcheuſe de ſe retirer ſur ſa perte, & qu'il n'y auoit que ceux qui ont accouſtumé de ioüer qui le ſceuſſent, comme ie le baillay bien à entendre, nous dit noſtre Roy, n'y a pas quatre iours : car trouuant mon laquais en ioüant ſes aiguillettes à la darde, que i'auois cerché tout le iour, ie commence à crier apres luy, lequel laiſſant le ieu me fuit : ma cholere paſſee, ie luy dy, ſi tu es en perte retourne, ſçachant l'ennuy qu'on a de ſe retirer ſur ſa perte. Le Roy ayant faict le premier conte du ieu, & des ioüeurs, il fut permis d'en parler, ſans gueres s'eſloigner de noſtre Seree, car il n'y a point iour là où l'on iouë plus qu'aux Rois. I'ay deux voiſins, va dire quelqu'vn, qui iouërent ſi bien, qu'il fallut venir iuſques aux robbes, tant que celuy qui en auoit vne bonne, la changea auec la meſchante de celuy qui ioüoit contre luy : & quand on luy demanda, Et que vous a tourné vn tel? il reſpond, Il m'a tourné vn as de pique. Eſcoutez encores, va-il adiouſter, ce qui aduint à ces deux meſmes : car ioüans vn iour ſi longuement que la nuict les ſurprint, coucherent enſemble où ils auoient ioüé. Le perdant en ſe couchant regarde où le gaignant mettoit ſa bourſe : & entendant les chiens iapper, & que ſon homme dormoit bien à ſon aiſe, met la main en ſa bourſe pour ſe recouurer de ſes pertes : mais il ne ſceut ſi bellement le faire, que ce gaigneur ne luy demandaſt, Que faites vous, mon voiſin? le perdant luy reſpond, Ie me recouure. Et il diſoit vray, car ſe leuant plus matin que ſon compagnon, il emporte & ſon argent qu'il auoit perdu, & celuy du gaignant, qui

eft à cefte heure le perdant. Ie croy, va dire vn autre, qu'il y a grand plaifir au ieu : car on lit qu'vn Dieu s'adreffa à vn facrificateur d'Hercules, le conuiant à ioüer aux dez : & en y a qui prennent fi grand plaifir à ioüer, qu'on ne les en fçauroit iamais chatier. Ne feroit-ce point, va-il dire, pour le frequent changement de perdre ou de gaigner? dautant que fi on perd vn iour, on gaigne l'autre, & que celuy qui a perdu fe veut le lendemain recouurer de fa perte, & cerche tous moyens de retirer ce qu'il a perdu. Le Roy eftant alteré d'auoir tant parlé, cependant que le bal, & les ieux continuoient, demanda à boire, & beuuant ils ne s'oublierent point de crier le Roy-boit. Noftre Roy va dire en Latin, car il s'en aidoit à toutes mains, *Confuetudo altera natura*. Et à ce propos va faire vn tel conte.

Vous fçauez tous que l'annee paffee nous fifmes les Rois en noftre maifon, vous fçauez qui fut Roy, mais poffible vous ne fçauez pas celuy de mes gens qui le fut en leur table, ayans leur gafteau à part, & fi leur Royauté dura plus que la noftre : car apres auoir crié & beu du meilleur, auffi bien que nous en leur petite Royauté, nous penfions qu'ils fe fuffent couchez & retirez comme nous : mais ayans les poulmons efchauffez de crier & de boire, mes gens defcendent en la caue, & apres le buffard que i'auois percé ce iour-là. Le bon fut que leur Roy commençant le premier à boire, comme il luy appartenoit, fans penfer en mal, ils vont crier à pleine tefte le Roy-boit, le Roy-boit. Me refueillant en furfault, & ma femme auffi, commençafmes à crier à noftre force le Roy-boit auffi bien qu'eux, de peur de

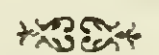
l'amende : penfans eftre encores à table. Ma femme reuenant à foy, fe leue, & Dieu fçait fi elle ne cria pas plus fort que tous eux enfemble, trouuant tous nos gens à table, les pots & les verres tous pleins du vin nouuellement percé, car elle en tafta, le ventre à la table, le dos au feu, en attendant les chaftaignes qui eftoient dans le brafier, & la pie deffus. Ie vous affeure, adioufta noftre Roy, que ie ne me pouuois tenir de rire, quand ma femme me contoit cela, & n'en bougeay point du lict : car ie fçauois bien que ma femme crieroit affez, encores qu'on ne fift point le Roy-boit. Il fe faifoit tard, noftre Roy bailla congé de fe retirer : tout s'eftoit bien porté, finon qu'il fe trouua à cefte Seree du Roy-boit, vn homme affez d'apparence, qui nous faifoit ceft honneur de nous recercher, & de fe trouuer en toutes ces Bacchanales du Roy-boit. Le voyant left, & accort, on fut d'aduis de luy bailler le bouquet, & de faict vne honnefte Damoifelle en le baifant le lui prefente, au nom de toute la compagnie. Il le prend auec vne grande reuerence, il les remercie de l'honneur qu'on luy fait : mais il leur dit, qu'eftant fi petit compagnon, il craignoit fort qu'on ne luy feroit pas ce bien de fe trouuer à fon feftin, & que pour en eftre affeuré, il les prie de luy donner quelque gage pour plus grande affeurance : autrement qu'il fe deffiera de leur promeffe, & ne penfera point qu'on le vueille tant honorer & prifer que de fe trouuer au lieu où il a grand'enuie de leur faire bonne chere. Il fait tant que pour s'affeurer, il tire d'vne Damoifelle vne chaine, de l'autre vn bracelet, d'vne Dame vn anneau, de l'autre vn carquant : des hommes qui n'auoient point de

ioyaux, il tire de l'vn vn double ducat, de l'autre vn efcu, des autres des realles & teftons : chacun s'efforçant à luy bailler des arres, tant on auoit grand'enuie de fe trouuer à ce banquet : car il auoit dit qu'il ne feroit nul conte de ceux qui ne l'affeuroient point, & les prioit de n'y venir, parce qu'il ne les pourroit pas bien traicter, ne fçachant le nombre. Ceux qui n'auoient point de gages pour donner, eftoient les plus fafchez du monde, & empruntoient de leurs amis. Ceftuy à qui on auoit baillé le bouquet ayant ces gages, il leur baille le iour, & le lieu où il deuoit faire fon feftin, & les prie de s'y trouuer, fans les enuoyer conuier : car, difoit-il, ie n'ay pas tant de feruiteurs. Il ne fault point de faire fes apprefts, il marchande au petit More. Il conuient pour ce foir-là à tous les ioüeurs d'inftrumens, & à des enfans fans foucy, auec leur badin, qui luy promirent de bien badiner. Toute la ville eftoit afçauantee de ce grand banquet. Celuy qui auoit entreprins la charge de les feftoyer, fait fes prouifions, & les apprefte au lieu à ce dedié : les violons & cornets auec les farceurs tiennent leur promeffe : celuy à qui on auoit baillé le bouquet, & qui deuoit faire tous les frais, s'y trouue tout le premier : les conuiez ne faillirent point à fe rendre à l'heure du difner, à fin de voir la magnificence, & retirer leurs gages. Eftans arriuez, le maiftre du conuy fit couurir, & les remercie de l'honneur qu'il receuoit d'eux. Eftans affis fans grande ceremonie, on les fert de telle forte que tous difoient qu'ils n'auoient iamais veu ne nopces, ne receptions de mariees, ne quelques autres feftins, fi magnifiques que ceftuy-cy. Durant le banquet on n'en-

tend rien que cornets, violons, fluftes, luths & efpinettes : eftant finy, voicy des matachins, voicy des farceurs & badins, qui redoublent la fefte. Apres la badinerie finie, on commence à danfer, celuy qui les auoit inuitez menant la danfe. Le branle finy, & le bal commencé, il remercie vn chacun de la courtoifie qu'on luy auoit faite, & qu'il demeuroit leur feruiteur à iamais, les priant de l'excufer s'ils n'auoient efté fi bien traictez comme il leur appartenoit, & comme il en auoit bonne enuie. Durant le bal, il fait apporter la collation, où il ne manquoit rien. Quand il void tout le monde empefché, mefmes que les violons auoient ceffé, & faifoient comme les autres, il fe defpeftre de toute la compagnie, fi bien qu'il efuanouït, & fait vn pertuis en l'air, dont il n'eft point encores forty.

Tous les conuiez le recerchent, tant pour le remercier, que pour r'auoir leurs gages, & fe trouuerent bien eftonnez qu'on n'en fçauoit aucunes nouuelles : mais ils le furent bien encores plus quand ceux qui auoient entreprins le banquet ne les vouloient laiffer fortir qu'on ne baillaft vn efcu pour tefte, comme il auoit efté conuenu entr'eux & celuy qui leur auoit faict apprefter le feftin. Ce fut le meilleur, & ne me pu tenir de rire, quand ie vy qu'on contraignoit les tabourineurs à payer leur efcot, qui ne l'ont pas accouftumé, & que le Badin ne put fi bien badiner qu'il en euft meilleur marché que les autres. Ie vous laiffe à penfer fi ceux qui auoient baillé de bons gages n'auoient pas bien payé leurs efcots? Et pour nous fafcher dauantage, la ville en eftant toute afçauantee, on venoit de toutes parts au

deuant de nous, & demandoient, Et bien, Meſſieurs, & bien, mes Dames, auez-vous pas eſté bien traictez pour voſtre argent? Voilà comment ceux qui veulent mettre les autres en deſpenſe, bien ſouuent y tombent eux-meſmes, dont ils ne ſe doiuent plaindre : autrement eux meſmes s'accuſeroient s'ils reputoient à offenſe ce qu'ils voudroient bien commettre à l'endroit d'autruy.





CINQVIESME SEREE.

Des nouuellement mariez & mariees.

La plus-part de cefte Seree ayant difné à des nopces, où il n'y auoit gueres de violons, mais où eftoit la grand' bande des cornets, ne fe peurent paffer, & durant le fouper & apres, de reprendre la fuperfluité des feftins & nopces, & l'excés & defpenfe des habillemens, principalement pour le regard des femmes : & comme pour cela les Atheniens auoient certains Magiftrats, qu'ils appelloient *Gyneconores*, comme les Romains auoient leurs Cenfeurs, qui auoient mefme charge : & que la Loy Oppie auoit efté faicte auffi fur le reiglement des habits des femmes. Il fut adioufté que Seleucus ordonna pour corriger les Locriens de fuperfluité, que la femme de condition libre ne pourroit porter ioyaux d'or, ne robbe enrichie de broderie, fi elle n'eftoit publique : ne mener apres elle plus d'vne chambriere, finon lors qu'elle feroit yure : diuertiffans par ces exceptions honteufes les perfonnes des fuperfluitez pernicieufes. L'ordonnance de Philippes le Bel ne fut oubliee, par laquelle il eftoit defendu à tous feigneurs, fuffent Comtes ou Barons, de porter robbe de plus de vingt & cinq

fols, à l'aulne de Paris, & à leurs femmes autant : & les fimples Gentils-hommes, & leurs femmes, ne pouuoient faire robbe de plus de dix fols l'aulne. Mais le bourgeois qui auoit deux mille liures tournois en valeur, pouuoit faire robbe iufques à douze fols neuf deniers l'aulne, & leurs femmes iufques à feize. Denys le Syracufien pardonnoit à ceux qui eftoient larrons de veftemens, à fin que les Syracufains s'abftinffent de fuperfluité de robbes. Nous trouuons auffi que le bon Roy Henry fecond ne fe chauffa onques de bas de chauffes de foye, fi nous voulons croire à monfieur de la Nouë. Il fut auffi dit que Strabo conte que la modeftie de ceux de Marfeille fut fi grande, que le plus grand dot eftoit de cent efcus, que la robbe n'excedoit point cinq efcus, & les ioyaux ne montoient point dauantage. Nous lifons, adiouftoit-il, en vn hiftorien François, que du temps du Roy Charles fixiefme, la Nobleffe de France commit deux perfonnages pour luy aller faire remonftrance du changement qui eftoit quant à l'eftat du Royaume, depuis le temps de fon feu pere Charles cinquiefme : & entre autres points, ils fe plaignoient de ce que le Chancelier auoit pour vn an defpendu en habits deux cents francs, fournis des deniers du Roy. Et trouuoit-on cefte faute fi grande, que ce Chancelier craignant la punition, abandonna le païs. Quelqu'vn conta auoir veu vne femme, qui n'eftoit que des moindres, laquelle fe defpoüilla & veftit fept fois pour vn iour de diuers habillemens : eftant en doute fi elle eftoit bien ou mal pour aller à vn banquet. Et fi nous affeura qu'apres la defenfe des draps d'or & d'argent, il fe trouua en France

des Dames qui portoient des robbes faites à Milan du prix de cinq cens efcus la façon, fans or, ni pierreries. Ce qu'il excufa toutesfois par Plaute, qui dit qu'il y a deux chofes qu'on ne fçauroit trop reparer & orner, la femme & vn nauire. Et tous ceux-cy qui font ainfi braues, le plus fouuent femblent le limaçon, portans leurs maifons fur le dos. Puis fe mit à reprendre la defpenfe fuperflue qu'on fait aux nopces & banquets de maintenant : & à nous conter que le Duc de Milan Galeace fit vn fi magnifique banquet aux nopces de fon fils qu'il maria auec Ifabelle, fœpr du Roy Charles cinquiefme, & au feftin des nopces de fa fille, qu'il maria auec Leonatus de Clarance, fils du Roy d'Angleterre, qu'il demeura du refte du banquet pour fubftanter dix mille hommes, comme il auoit trouué en Iouius en la vie de Galeace. Et puis loüa la frugalité des Romains, eftant defendu au peuple, par la Loy de Craffus, de defpendre aux feftins nuptiaux plus de deux cents affes, qui font deux efcus, felon la computation de Budé. Il eft vray, dit-il, que Cefar puis apres, à caufe de l'abondance de l'argent, permit de defpendre iufques à vingt & cinq efcus de noftre monnoye. Il eftoit defendu aux Naucratiens, mefmes és nopces, de bailler de la defferte faĉtie d'œufs & de miel. Ils ne deuoient eftre en leurs banquets nuptiaux, qui ne pouuoient durer que deux iours, que dix hommes, & dix femmes. Aucuns toutesfois defendoient ce qu'ils auoient veu aux nopces : difans que la modeftie des Romains arguoit la pauureté du temps paffé, fi mefme l'on vouloit faire comparaifon des Romains en leur plus grande richeffe à noftre temps. Qu'il foit ainfi, difoient-ils, on ne

donna à la fille de Scipion en mariage, encores aux defpens de la chofe-publique, que mille d'airain, qui ne valoient que fept cens liures tournois, & auiourd'huy ce n'eft pas pour fournir à la moindre partie des frais. Et auffi voyons-nous, repliquoient les autres, que les mariez & les mariees, le plus fouuent, s'endebtent pour toute leur vie : ou bien purgent le peché d'orgueil auec abftinence de la bouche. Ceux de la Seree ayans tous parlé du general des nopces, vn chacun commença à parler du particulier. Et le premier fe va prendre à la mariee, en reprenant fon fard, qui eftoit en efpeffeur & corps mal feant à toutes femmes, ne differans gueres leurs vifages de mafques : & outre cela, ce fard leur eftant dommageable, corrompant l'haleine, gaftant la veuë & les yeux, pourriffant & noirciffant les dents, & qui eft plus, la fanté en eft fouuent endommagee. Combien qu'il fembloit approuuer les fards liquides & fans corps aucunement, defquels on fe pouuoit feruir fans qu'on s'en aduife, & fans qu'on en foit offenfé

Mais quant aux autres, adiouftoit-il, les femmes qui en font fardees n'oferoient s'approcher du feu, ne de l'ardeur du Soleil, de peur de faire fondre l'onguent : & fi n'effuyent iamais la fueur auec leur mouchoüer, ny ne chaffent les moufches qu'auec vn ventail : & fi elles auront les dents ternies, le poil grifon, comme les doreurs & orfeures. Il y en eut vn de noftre Seree, qui haïffoit tant les fards, qu'il ne fe put tenir de dire : Ie ne fçaurois auoir bonne opinion de ces femmes qui fe fardent, car tout ainfi qu'elles ont des couleurs feintes fur la face, ie croy auffi qu'elles ont leurs penfees fimulees, trai-

ftreffes au cœur, & qu'il ne faut d'elles attendre vne bonne & loyale affection, & fi n'en font pas plus belles : car quand le Tofcan veut loüer fa Dame Laure il appelle fa beauté naturelle : y ayant autant de difference entre la femme fardee & vermeillonnee, & celle qui a fa naïfue couleur, qu'il y a à celle que le peintre contrefait, à l'efgard de ce que nature fait. Et puis nous affeura que pour defcouurir le fard, qu'il ne falloit que tenir en fa bouche du faffran, & puis que veniez à halener vne femme fardee, fon fard n'aura pas fi toft fenty ce faffran, qu'il tombera de luy mefme. Et ofa bien dire auec les Ethniques, que les femmes qui fe fardent font plus de mal que fi elles paillardoient : par le fard la nature eftant offenfee, par la paillardife, feulement la pudicité : tous les fards ne valans rien, il n'y a qu'à lauer fon vifage d'vne eau abfterfiue, & vn peu mordante. Et à la verité, adioufta-il encores, les femmes qui fe fardent, fe deuroient contenter de leurs propres & naturelles richeffes & beautez : elles cachent & couurent leurs beautez foubs des beautez eftrangeres : eftant grande fimpleffe d'eftouffer fa clarté pour luire d'vne beauté empruntee. C'eft qu'elles ne fe cognoiffent pas affez : le monde n'a rien de plus beau : il ne faut qu'efueiller leurs beautez. Le fecond fe print au marié, difant qu'il eftoit bien ieune, auec cela qu'il n'eftoit gueres fage. Quant à la fageffe, il n'en fut gueres rien dit : dautant qu'il fut refpondu, que fi on attendoit qu'vn homme fuft fage auant que le marier, qu'il ne s'en mariroit gueres, & que ce font les fols qu'on marie le plus toft, pour les rendre fages, & pour les arrefter ; & que nous

volerions iusques au Ciel, si cest arrest ne nous retenoit. Quant à l'aage de ceux qu'on marie, quelqu'vn va dire qu'on auoit en ces nopces mal obserué ce que tient Aristote : qui est que le mary doit auoir plus que la femme d'enuiron vingt ans, à fin qu'en vn mesme temps le mary cesse d'engendrer, qui est à soixante & dix ans, quand la femme cesse de conceuoir, qui est à cinquante ans. Vn autre va asseurer, qu'il faudroit pour faire vn bon mariage, & bien esgal, que l'homme pour le moins eust trente ans, & la femme dixhuit. S'ils sont mariez plus ieunes, disoit-il, le plus souuent ne font point bon mesnage ensemble, & si les enfans qui en prouiennent seront maladifs, fort debiles, imparfaicts, & de petite stature : aussi on dit qu'il n'est que vieille fille mariee pour faire de beaux enfans. Que si vous mariez vne fille ieune & de bas aage, & qu'elle vienne à engrosser à douze ou à treze ans, comme on void souuent, ou à neuf ans, comme escrit Sauonarola, elle sera en grand danger à son accouchement, & si ne sera le plus souuent gueres pudique, & si elle l'est, pour le moins elle aimera fort le plaisir : à cause que leurs conduits se dilatent si bien estans mariees ieunes, que leur corps en est rendu plus lubrique. Et si celuy qui la prendra si ieune, n'ayant encores esprouué les forces d'amour, lors qu'elle les sentira sera en danger de n'estre aimé : pource que son amour par vne certaine repugnance d'esprits, venant de la difference des aages, ne s'accordera pas auec le sien. Mais aussi, fut-il repliqué, il est à craindre que si elle est d'aage, & qu'elle sçache desia que c'est d'aimer, elle en aime vn autre. Lycurgus, repliqua vn

de la Seree, ne voulut point qu'on mariaſt les filles, qu'elles ne fuſſent toutes faictes, & toutes meures, à fin que la compagnie de l'homme, leur eſtant baillee au temps que la nature demande, leur fuſt commencement de plaiſir & d'amour, non pas de crainte & de haine : & à fin auſſi que leurs corps en fuſſent plus robuſtes pour porter leurs enfans, & ſouſtenir les trauaux de l'enfantement. Mais les Romains au contraire les marioient à douze ans, & encores plus ieunes, diſans que par ce moyen le corps & les mœurs ſont entierement à ceux qui les eſpouſent, ſans qu'autre y puiſſe auoir aucunement touché, leur donnant le ply des conditions que l'on veut qu'elles retiennent tout le temps de leur vie : Heſiode ayant eſcrit, que la fille eſt preſte à marier à quatorze ans, & qu'à quinze luy faut donner mary. Vn autre prenant la parole va dire qu'il ne pouuoit approuuer la couſtume de marier les filles à douze ans : quoy que les Iuriſconſultes ayent conſtitué le temps de puberté, & l'vſage des nopces au douzieſme an pour les filles, & pour les hommes au quatorzieſme : parce que beaucoup de malheurs ſouuent prouiennent des mariages qu'on fait entre les perſonnes de ſi peu de iugement. Mais auſſi, diſoit-il, ie ne me puis tenir de blaſmer les peres qui gardent leurs filles à graine, que s'ils les gardent paſſé vingt-cinq ans, & elles viennent à faire quelque folie, ou ſe marient d'elles-meſmes, l'Empereur en l'authentique *Sed ſi.* dit que les peres ne les peuuent exhereder : ce qui eſt confirmé par Edict du Roy Henry ſecond. Que s'il aduient que par peu de ſoing d'aucuns peres les filles s'oublient, eux-meſmes en ſont la princi-

pale caufe : comme l'Empereur Charlemagne, à qui aduint pareil accident en fa fille, n'en donna coulpe à autre qu'à foy-mefme, effayant de couurir la faulte au mieux qu'il put, comme vous entendrez par cefte hiftoire. Charlemagne, commença-il à dire, prenoit plaifir en l'Aftrologie, & en fe leuant fouuent de nuict pour contempler les Aftres, il vid vne fois fa fille qui portoit vn de fes Secretaires par vne court couuerte de neige, au corps d'hoftel des Dames, que les Grecs appellent *Gynacium :* & le portoit cefte fille, à fin qu'on ne peuft recognoiftre autre veftige & trace que de femme, qui fuft pour aller en ce lieu reculé, où les femmes feules habitent. Charlemaigne marry, enuoya querir fa fille, & ce Secretaire, lefquels il maria enfemble, difant, Eghinard (ainfi auoit nom ce Secretaire) ie te donne ta porteufe pour legitime efpoufe, fans faire autre femblant de courroux, finon que ietter toute la coulpe fur foy de n'auoir marié fa fille auant vingt & cinq ans. Ie concluray donc, acheua de dire celuy qui auoit faict ce conte, qu'on doit marier les filles du feiziefme au dix-huictiefme an, fi on peut, & pour le plus tard, au dix-huictiefme : lequel aage les Iurifconfultes ont appellé pleine & entiere puberté.

Quelqu'vn ne trouuant pas bonne l'opinion d'Ariftote touchant la conformité des aages, parla ainfi : Il fuffit que l'homme foit plus vieil que fa femme de dix ans, à fin que les mœurs & vouloirs foient plus conformes : dautant que les aages fort differents caufent de grandes inimitiez en mariage, la diuerfité des mœurs empefchant l'amitié : & à cefte caufe les Latins appellent le mariage

Vinculum coniugale & *coniugium*, qui denote qu'ils doiuent d'vn pareil effort trauailler : comme les bœufs, qui labourent, & tirent fous mefme ioug, doiuent tirer de mefme force, s'ils font bien accouplez : à cefte caufe Iuno eft dicte *Iugalis* par les Latins. Que fi en accouplant l'homme & la femme foubs mefme ioug, on pouuoit bailler aduantage à la partie la plus foible, comme on fait quand on accouple deux bœufs ou deux mules, qui ne font pas de mefme force, encores pourroit-on remedier à ces mariages qui font fi differents en force & vertu.

Auffi, adiouftoit-il, les anciens Allemans auoient entr'eux vne façon de faire quand ils fe vouloient marier, qui eftoit d'enuoyer, au lieu du doüaire, des bœufs accouplez à la fiancee, à ce qu'elle fuft aduertie, comme dit Tacite, par ce commencement & entree de mariage, qu'on l'efpoufoit pour eftre compagne à fon mary en la participation de la peine. Or fi l'vn eft plus ieune & plus foible que l'autre, on fçait affez que iamais ne tireront bien enfemble, n'eftans pas bien appariez. Il n'y a rien, commença à dire vn autre, fi nous voulons croire Guazzo Monferradois, qui gafte plus les mariages que l'inegalité de l'aage : car, comme il dit, il femble mal conuenable de voir vne fillette mariee à vn qui aye pluftoft la face d'vn pere que d'vn mary : croyant que les filles vont vers vn tel mary, tout ainfi que qui les conduiroit au tombeau : car elles deuiennent vefues, leurs maris eftans encores en vie : outre ce que celles qui l'ont efprouué fçauent bien combien eft mal-plaifant vn mary vieillard à vne ieune femme : & ce qui eft le pis,

adioufte Monferradois, ces femmes font fi malheureufes, que pour honneftes & vertueufes qu'elles puiffent eftre en leur cœur & deportemens, fi eft-ce que la barbe blanche de leurs maris eft caufe qu'on foufpçonne leur fragilité : & ne fçaurois dire lequel des maux eft le plus grand, ou la ialoufie que le mari en conçoit, ou le foufpçon que la femme donne aux autres. Et tout ainfi que Saturne & Venus fe font la guerre, de mefme, ieuneffe & vieilleffe ne fe peuuent bien accorder. A la verité, confeffa vn de la Seree, il faut bien auoir efgard à la conformité des aages, qui doiuent eftre entre le mary & la femme : mais quant à l'aage que doit auoir le fils ou la fille, quand on les marie, on n'en peut bailler reigle : car il s'eft trouué des femmes qui ont engendré à dix ans : & fe peut faire qu'auant la puberté, qui commence à douze ans, vne fille s'auancera, & fera plus nourrie à neuf, & aura fes parties plus capables à la conception, qu'vne autre à vingt. Dont, difoit-il, fi la complexion eft telle à dix ans à vne fille, qu'à vne autre à vingt, qui empefchera que ce qui peut aduenir à vingt ans n'aduienne à dix? Comme des efprits qui font auffi grands en aucuns à dix, qu'aux autres à vingt. Combien que les anciens Gaulois eftimoient à extreme reproche d'auoir eu accointance de fille auant l'aage de vingt ans. Et Cefar parlant des Allemans dit, que ceux qui demeurent le plus longuement à cognoiftre les femmes, font les mieux eftimez entr'eux : ayans opinion que cefte continence ferue à nourrir la vigueur, la taille, & au renforcement des nerfs. Quelqu'vn prenant la parole va conter d'vn fien voifin, de qui on pourchaffoit la fille,

puis apres il s'en defifta, pource, difoit ce pourfuiuant, qu'elle eftoit trop ieune : auquel le pere va dire en cholere, Elle eft plus meure que tu ne penfes : car elle a defia faict deux ou trois enfans. Et par mefme raifon, adiouftoit-il, on ne peut bailler reigle aux gens vieux iufques à quel aage ils fe peuuent marier : car il y a des vieillards plus difpos que des ieunes, & des perfonnes auffi qui ont plus de force à vne partie de leur corps qu'à l'autre. Conftance, adioufta-il, fille de Roger de Sicile, & fœur de Guillaume auffi Roy de Sicile, fut tiree par le Pape Celeftin hors d'vne Abbaye de Nonains de la ville de Palerne & difpenfee de fe marier : Henry fils de l'Empereur Frideric l'efpoufa, & aagee de cinquante cinq ans conceut & enfanta vn fils nommé Frederic fecond, qui fut Empereur. Et à fin qu'on ne dift que ce fuft vn enfant fuppofé, cefte Imperatrice accoucha en vn pauillon faict pour cela, en vn lieu public, où vn chacun pouuoit venir à fon accouchement. Et qui fut caufe de la groffeffe de cefte Imperatrice en l'aage où elle eftoit, ce fut la ieuneffe de fon mary : comme au contraire, fi vous donnez à vn homme vieil vne ieune fille, la difpofition de fa matrice chaude & feche, pourra alterer & corriger la femence du vieillard, encores qu'elle foit froide. Mais s'ils font tous deux vieux, vous verrez leurs enfans maladifs, ayans la face toute ridee, & les yeux enfoncez : car là où la vertu du cœur eft hebetee, elle retraict la peau, ce qui fignifie que les membres principaux font debiles. Les gens vieux engendrans communément des enfans triftes, fafcheux & rechinez, petits, foibles, de peu d'efprit, & maladifs :

a caufe que la nature n'a plus de force : & pource que leurs efprits defaillans en eux, ils font vuides d'humeurs fanguins, ayans toutes les forces naturelles foibles : ce qui aduient tout au contraire aux ieunes, comme vous trouuerez au quatriefme chapitre d'Efdras.

Laiffans là ces bonnes gens du temps paffé, on fe remet fur les ieunes nouuellement mariez. Que s'il y a quelques chofes libres, penfez que cefte Seree eft toute nuptiale : & qu'aux iours nuptiaux, dont il eft parlé en Catulle, il eftoit permis, mefmes aux enfans, de dire quelque chofe de ioyeux : moyennant que les enfans laiffaffent leur robbe brodee, & de pourpre, de peur de violer leur honneur : lequel habillement les aduertiffoit de la honte & vergongne que ceft aage fe deuoit propofer. Et voicy comment quelqu'vn commença. Il n'y a pas long temps qu'il fut marié vn ieune enfant fortant du college. La premiere nuict de fes nopces, il harangua fa femme en cefte forte, comme a efté fidelement rapporté par ceux qu'on auoit mis en fentinelle : Puis qu'il a pleu à Dieu, ma maiftreffe, & à nos parents, que foyons liez enfemble en vn S. mariage, ie me repute bien heureux d'auoir vne femme & amie fi fage, fi bonne, fi vertueufe, fi chafte & pudique que vous eftes : m'affeurant tant de voftre pudicité, que ie ne doute point que ne m'ayez gardé voftre virginité & pucelage, comme ie vous ay apporté le mien, que ie vous dedie & voue, vous affeurant, & vous prie le croire, que ie n'eus iamais à faire à femme ne à fille de ce monde, & que ie fuis auffi puceau comme vn enfant qui vient de naiftre A grand'peine auoit-il acheué fa

belle harangue, qu'apres auoir inuoqué Virgineufe, & voulant deftacher la ceinture de laine de brebis, attachee & noüee du neud d'Herculés, & s'approcher de fa nouuelle femme, & luy bailler ce qu'il iuroit luy auoir gardé, qu'elle le recufe, en luy difant, ie ne vous en eftime pas mieux, reculez-vous, ie n'en feray rien : vous ne ferez point icy voftre apprentiffage. Les fentinelles & efcoutes fe prindrent fi fort à rire, qu'ils furent contraincts de fe retirer à leur corps de garde, & raconter au Caporal, & puis à la ronde, tout ce qu'ils auoient apprins & ouy eftans en fentinelle : ne fçachant comme puis apres ils s'accorderent, & s'il a fallu que ce puceau foit allé ailleurs faire fon apprentiffage, & coup d'effay, en chofe plus groffiere, auant que befongner en fi bon attelier, & en ouurage fi delicat, que mefmes les maiftres iurez y euffent efté bien empefchez. Si ce nouueau marié, repliqua quelqu'vn, euft efté bien aduifé, comme eftoient les anciens, on ne fe fuft pas moqué de luy ne de fa femme. Car anciennement on refpandoit des noix le foir des nopces par toute la maifon, à fin qu'on n'ouïft point d'autre bruit, hors mis celuy que les noix faifoient en tombant par terre, & que les enfans faifoient en les recueillans : & auffi à fin qu'on n'entendift point le cry qu'aucunes mariees font, quand on leur defnoüe certaine bande de laine noüee par le neud d'Herculés. Vne Feffetondue va dire, qu'il ne falloit plus refpandre des noix, & que cefte ceremonie n'auoit plus de lieu maintenant, que les nouuelles mariees ne fe plaignent point, & qu'on ne les entend plus crier : que fi elles crient, c'eft pour affeurer leur virginité. Si eft-ce, luy va refpondre vn

autre, que c'eſt vne force & violence qu'on fait à vne fille, crie ou ne crie pas. A cauſe dequoy les anciens, ce dit Macrobe, defendoient expreſſément d'eſpouſer & ſe marier à vn iour de feſte auec vne fille, toute violence & force eſtant prohibee au iour de feſte : mais il eſtoit bien loiſible & permis au iour de feſte d'eſpouſer vne femme veſue, dautant qu'on n'y commet nulle force. Ce qui eſt confirmé, ce me ſemble, par Varro, qui dit que par le droiƈt des Pontifes il eſtoit permis à iour de feſte de netoier, purger, vuider & curer les vieilles foſſes, & de long temps faiƈtes, mais qu'il n'eſtoit pas permis aux iours de feſte d'en faire de nouuelles. Vn autre luy va dire, que la cauſe pourquoy on ne permettoit aux filles de ſe marier au iour de feſte, mais oüy bien aux veſues, eſtoit pource que le peuple és iours de feſte eſtant occupé ailleurs, il n'eſtoit point de beſoin qu'il vid le mariage des veſues, mais oüi bien celuy des filles & vierges, qui ſe faiſoit vn iour ouurable, affin que le peuple ſceuſt & peuſt veoir le mariage des filles, n'eſtant empeſché & diſtraiƈt par les feſtiages & autres ieux qui ſe faiſoyent le iour des feſtes : & voilà pourquoy le iour de feſte eſt plus conuenable & propre pour marier les veſues que les filles : combien qu'auiourd'huy le contraire ſe pratique. Et ayant dit cecy, il adiouſta vn petit conte d'vn ieune marié, & d'vne ieune mariee, qui auoient bien eſté vn mois mariez enſemble ſans ſe toucher. Or lors ceſte pauure fille penſant eſtre trompee d'outre moitié de iuſte prix, & qu'on luy euſt donné vne bourſe où il n'y euſt rien dedans, ſe retire à ſes parents, leſquels demanderent au marié pourquoy il

ne s'approchoit plus prés de ſa femme : il leur reſpond, qu'il ne lui oſoit toucher de peur que ſa femme ne l'allaſt dire à ſa mere.

Quelqu'vn prenant la parole va dire à ceux de la Seree, puis qu'auez creu ce conte, parce qu'il eſt nouueau, & que cognoiſſez les deux qui ſont mariez, ie m'aſſeure que l'antiquité du mien ſera qu'on le trouuera veritable : & auſſi que c'eſt vn procés enregiſtré au greffe de l'officialité, de ce que le mary n'auoit eu affaire à ſa femme, & ſi auoit long temps qu'ils eſtoient mariez. Le Iuge, la femme preſente, interrogue le mary de ce qu'il n'auoit eu la compagnie de ſa femme, luy demandant s'il eſtoit point des froides queuës, & *de frigidis & maleficiatis*, que s'il eſtoit tel, diſoit-il, les Canons permettoient ſeparation : puis luy demanda ſi l'eſguillette n'eſtoit point noüee. Le mary, qui ſçauoit quelque peu, met la main en ſa braguette, diſant à l'official, Monſieur, ie m'en-uois vous monſtrer le fondement de mariage, & tire vn certain liure, qui parloit de l'obeïſſance que doit la femme à ſon mari. Sa femme, qui auoit honte de ce procés, auoit caché ſon ſac ſoubs ſa robbe : & la leuant, va dire, Monſieur le Iuge, ie vous prie de voir mes pieces. Le mary, apres auoir iuré de dire verité, parlant au Iuge, va dire, Monſieur, ce n'eſt point que ie ne ſoye homme, & que l'eſguillette nous ait eſté noüee, Dieu mercy : mais c'eſt que ma femme & moy nous bouſſames dés la premiere nuict des nopces : de ce qu'elle ne vouloit prendre mon cas, & le mettre au ſien, dautant que c'eſtoit la nuict, & il faiſoit fort noir, & ſi eſtois bleſſé en vne main : eſtant tout preſt, ſi elle ne

veut point eftre opiniaftre, de faire le deuoir & acte d'homme & de mary. Cefte nouuelle mariee ayant peur de perdre fon procés, va dire au Iuge, Au moins, Monfieur, fi ie fuis contrainćte de l'y mettre, que ie ne foye point condamnee de l'ofter : vous affeurant, que fi ie fuis condamnee de l'ofter, d'en appeller par deuant la grimace.

Aucuns difent, que contemnant le Magiftrat, elle dit au Iuge, Vous auez beau me condamner à le mettre, car refolument ie ne l'ofteray pas. Ie vous laiffe à penfer, difoit celuy qui faifoit ce conte, fi le Iuge, encores qu'il fuft d'Eglife, & tous les Promoteurs, fe peurent tenir de rire : veu que vous, qui ne l'auez qu' ouy dire, en riez fi fort. Les femmes fe reculerent vn peu de celuy qui leur difoit en auoir veu le regiftre, difans qu'elles s'infcriuoient en faux contre tous ces regiftres, & qu'elles ne croiroient iamais que cela fuft vray, quand mefmes Cato l'auroit dit. La cholere des femmes paffee, qui auoient prins leurs mafques, faifans femblant de s'en vouloir aller, vne de la Seree voyant qu'elles s'en eftoient accouftrees, à fin de rire plus librement, & à leur aife, leur va conter vn autre proces d'vne ieune fille qui fe difoit auoir efté engroffee en nom de mariage, par vn ieune garçon : lequel le nioit, difant qu'il eftoit impoffible que ce fuft luy, veu fa ieuneffe, & la petiteffe de fon cas, & en difant cela, fait exhibition. La complaignante va dire au Iuge, Monfieur, monfieur, faites luy commandement de l'enfler, & vous verrez bien autre chofe. A ce coup les femmes s'en alloient, n'euft efté qu'on fe va mettre fur les noüeurs d'efguillette, &

fur les coniurations & enforcellemens des nouueaux mariez & mariees principalement. L'vn difoit que ce n'eftoit point du iourd'huy qu'on enforcelloit les nouueaux mariez,veu qu'anciennement on donnoit à Priapus l'auctorité de guerir les enchantez, luy facrifiant vn afne auec vne efcuellee de laict chaud. Et qu'on lifoit en Herodote que le Roy d'Egypte Amafis, fut lié & empefché de cognoiftre Laodice fa femme, iufques à ce qu'il fuft deflié par autres charmes. Et en cas femblable les concubines de Theodoric vferent de mefmes ligatures enuers Hermamberge, comme on lit en Paul Æmile. L'autre difoit, que fi les Sorciers peuuent corrompre la fanté de l'homme, amollir fes nerfs, troubler fes humeurs internes, qu'ils pouuoient bien auffi affoupir cefte vertu generatiue, tant par le refroidiffement des parties & vaiffeaux feminaires, que par vne apprehenfion & defgouftement qu'ils donnent à ceux aufquels ils ont noüé l'efguillette : le Diable faifant cela, ce dit Iean Vier, pour femer des difcordes entre ceux qui doiuent viure en paix. Et fe doiuent bien garder les nouueaux mariez d'auoir du commencement quelque difcord & diffention : confiderans que les pieces de bois, ce dit Plutarque, frefchement collees & affemblees, fe desioignent facilement : mais celles qui le font de long temps, auec grand'peine. Quelque autre confirmant cefte opinion, va dire qu'il eftoit de l'aduis de monfieur Bodin, qui affeure qu'on peut noüer l'efguillette : combien que parauant il auoit toufiours penfé que cela ne fe faifoit par magie : mais que l'experience le contraignoit à croire du contraire. Si on ne pouuoit, difoit-il, enfor-

celler & empeſcher la copulation des nouueaux mariez, à quelle raiſon euſſent les anciens vſé de tant de contr'-enchantemens & contre-charmes contre les ligatures & enforcellemens? Le temps paſſé à cauſe de ces charmes, on inuoquoit Iunon és mariages, l'appellant Socigene, qui conioinct par mariage les femelles auec les maſles : Iugue & Populonienne, parce que par la conionction de la chair auec la chair, elle entretient & augmente les peuples : Pronube, eſtant la maiſtreſſe des mariages : Cinzie, qui fait laiſſer aux mariees la ceinture de leur virginité : Vnxie, à cauſe qu'auant que la mariee entraſt en la maiſon du mary, l'on greſſoit les gonds des portes de greſſe de loup, pour empeſcher les coniurations. Ils ne faiſoient iamais nopces, adiouſtoit-il, ſans appeller les corneilles pour vn bon augure de concorde, foy, & amitié, la concorde eſtant ſignifiee par les corneilles : leur ſocieté eſtant ſi grande, que ſi l'vne eſt morte, ſa compagne demeurera toute ſa vie veſue, & ne s'accouplera iamais à autre. Mais auiourd'huy, que tout va au rebours, ſi vous appellez les corneilles, vous ſerez tout esbahy que des cocus y viendront. Et auſſi à fin que le mariage fuſt heureux, on inuoquoit ſouuent Hymenee pour vn bon augure, repliquant ce mot de Thalaſſe le iour des nopces. Auec cela ils mettoient à la porte le muſeau d'vn loup : parce que l'on ne peut enforceller aucun de la maiſon,à la porte de laquelle il ſera attaché : ce qui ſe fait bien encores auioud'huy. Aucuns auec tout cela empeſchoient les Sorciers & Magiciens de rendre malheureux vn mariage, enuironnans les portes, où ſe faiſoient les nopces, tout à l'entour de

bandes, ou fil de laine, en engraiffant les gonds d'icelles auec greffe de pourceau, & de bouc, dont eft venu *vxor*, pour remede à tous enchantemens : lefquels eftoient faicts fouuent aux nouueaux efpoufez quand le bruit des gonds eftoit ouy en ouurant ou fermant les portes. Et fi ne laiffoit la nouuelle mariee de porter foubs fa robbe vn chapeau de fleurs de veruaine cueillies de fa main, de peur des illufions magiques, & d'eftre charmee, & pource que le mot *fafcinum* fignifie charme, & le membre honteux de Priape, comme rapporte S. Auguftin, & Priape eftoit adoré és champs comme Dieu des femences, & garde-iardin, auffi eftoit-il inuoqué és nopces, de peur que la fertilité d'enfans fuft empefchee par quelque fafcination. A propos dequoy Pompeius Feftus efcrit que les vers Fafcennins, qui fe chantoient és nopçages, peuuent auoir emprunté leur nom de là : pource que telles chanfons oftoient & empefchoient la force de la fafcination. Il s'en trouua vn en la Seree tout contraire à ces deux, qui nioit & fe moquoit de ces charmes, que craignent tant les nouueaux mariez, difant que ce n'eftoit que la peur & apprehenfion qu'on prenoit de cefte ligature charmee, & que les precautions & remedes ne feruoient à rien. Car, difoit-il, quand celuy qui fe marie imagine que telle chofe fe peut faire, & eft vraye, & qu'on le peut empefcher d'auoir conionction auec celle qu'il aime, à l'heure la vertu imaginatiue meut tellement la chaleur naturelle, & les efprits, qu'il fe fait vne reale tranfmutation au corps, la vertu naturelle acquiefçant & obeiffant à la vertu imaginatiue, iufques à ce qu'auec le

temps ceſte imagination ait prins fin, & que la vertu naturelle ſe ſoit entierement faicte ſuperieure & maiſtreſſe. Car combien en voyez-vous, diſoit-il, à qui l'eſguillette ſe denoüe d'elle-meſme, la vertu imaginatiue ayant faict ſon cours? A d'autres elle eſt deſnoüee par la ſeule apprehenſion & perſuaſion qu'on leur en donne : car nous en voyons beaucoup qui ont recours à des perſonnes qu'ils penſent ſorciers, ou deſnoüeurs d'eſguillette, à des Egyptiens & Bohemiens, qui ne ſont autre choſe que des ceremonies externes, pour les aſſeurer qu'elle eſt deſnoüee, & que hardiment ils retournent à leurs femmes : ſur ceſte aſſeurance, ils trouuent, & leurs femmes auſſi, que l'eſguillette eſt deſnoüee. Car tout ainſi que par vne meſchante & fauſſe croyance il aduient qu'on eſt rendu impotent & offenſé, pourquoy ne pourra-l'on eſtre ſoulagé par le moyen de la meſme croyance? Comme il arriua à vn gentil-homme, lequel ayant entendu par le liure de Cleopatre, que ſi ceux qui ſont liez s'oignent tout le corps de fiel de corbeau, & d'huile de iugioline, ſont deſliez : ſe confiant és paroles du liure, il ne faillit de le faire, & incontinent il ſut guery, non pas que la recepte euſt telle vertu, mais parce que l'imagination eſtoit preoccupee de fauſſe opinion, il ſut guery par ce remede qu'il penſoit eſtre bon pour ſon enchantement. Ceux qui tenoient l'opinion de Bodin luy demandent: mais venez çà, que direz vous qu'encores auiourd'huy auſſi bien qu'anciennement, on practique des contre-ſorcelleries? Vous trouuerez, luy diſent-ils, qu'en la plus-part d'Italie on greſſe la maiſon auec le fiel d'vn chien tout noir, & que l'eſpouſee

fortant de chez fon pere, & entrant en la maifon de fon mary, ne touche à l'effueil des portes, mais eft portee : à fin qu'elle ne foit offenfee par les chofes enforcelees, que les Magiciens mettent aux entrees des portes, pour femer vne difcorde & inimitié entre les mariez, & les rendre inhabiles à la generation. Et auffi parce qu'anciennement l'entree des portes eftoit vne chofe fi S. que la porte, que les Latins appellent *ianua*, eftoit en la garde du Dieu Ianus, & les gonds, nommez *cardines*, dediez à la Deeffe Cardea, le fueil de la porte à Vefta : parquoy on faifoit confcience de laiffer toucher le fueil de la porte aux pieds de la nouuelle mariee, tant ce lieu leur eftoit fainct & venerable, tellement que les anciens penfoient defplaire à leurs Dieux, fi eftans aux portes ils euffent parlé enfemble. A cefte caufe, ils ne vouloient pas que leurs mariees commençaffent par vn facrilege à laiffer leur virginité. Cefte ceremonie voulant fignifier que la mariee entroit par force au lieu où elle deuoit perdre fa virginité : comme l'autre ceremonie que fait le marié prenant fa femme par les aiffelles, en entrant, luy faifant frapper de la tefte au deffus de la porte, fans qu'elle touche de fes pieds le linteau de la porte, denote par la douleur du coup receu, de ne fortir fouuent hors de la maifon, fi elle veut auoir bruit & renom de femme honnefte.

Celuy qui contrarioit à Bodin, replique, qu'on prend les efpoufes comme par force d'entre les mains de leurs parents, & les fait-on entrer au logis de l'efpoux, fans qu'elles touchent des pieds au fueil de la porte, à fin de monftrer qu'elles ne vont point de leur confentement

en la maifon de leurs maris, & non point pour la fainćteté des portes, ne pour euiter les enchantemens : car il n'y a que ceux qui fe desfient de leurs forces & vertus, qui croyent en ces enchantemens, & qui en ont peur. Le feigneur de Montagne eft bien de cefte opinion : mais auant que de fçauoir ce qu'il en dit, ie veux vous conter ce qui arriua à vne nouuellement mariee, eftant à fa porte vn iour de fefte, qui fans y penfer tenoit les iambes entr'ouuertes. Son mary voyant cela, luy manda qu'elle fermaft la boutique, veu qu'il eftoit fefte, & qu'il ne falloit pas l'ouurir. A quoy elle refpondit, c'eft luy qui en eft caufe, qui en portant la clef ne la ferme point, comme il deuft faire.

Celuy qui faifoit ce conte empefcha de rire ceux de la Seree, leur difant qu'ils le feroient oublier ce que dit de Montagne des ligatures : qui dit que les noüeurs d'efguillette font impreffions de l'apprehenfion & de la crainte, & non point enchantemens : car fouuent leur faifant à croire des contr'enchantemens ils font gueris. Et comme il dit, cela n'arriue gueres qu'aux premieres accointances, & non apres qu'on a efté long temps en mariage, dautant que les premiers abordemens font plus ardens & afpres, & que lors en cefte premiere cognoiffance qu'on donne de foy, on craint beaucoup de faillir : & celuy à qui l'imagination a faićt vne fois fouffrir cefte honte, ayant mal commencé, il entre en fi grand'fafcherie, que la frayeur s'en augmente & redouble. Et à ce propos, fainćt Auguftin dit que telle aćtion ne depend ny de noftre efprit, ny de noftre corps : de forte que les parties, qui font deftinees à telle aćtion,

n'obeïſſent à noſtre volonté, comme les autres membres. Que ſi cela arriue à quelqu'vn, il ne faut pas faire comme fit vn nouueau marié, lequel ne ſe trouuant diſpos, coupa la partie, l'indiſpoſition de laquelle l'auoit fruſtré de ſon eſperance, ſe deſpitant contre ſoy-meſme. Et m'esbahis, adiouſte de Montagne, d'où eſt venu ce congrez, & quelle aſſeurance on y peut auoir pour rompre vn mariage : car quelque aſſeurance que tout homme ſe puiſſe promettre, il confeſſera qu'il n'eſt en ſa puiſſance de ſe faire paroiſtre capable du mariage en preſence de la Iuſtice, des Medecins, Chirurgiens, & matrones, que l'on craint, & auecques vne femme que l'on tient pour ſon ennemie : veu que telles actions d'elles meſmes requierent vne aſſeurance, & vn ſecret, & vne amitié, & qu'elles ſont hors de la puiſſance & de l'eſprit & du corps. Ce congrez meſmes eſt reprouué par les Cyniques Philoſophes en l'approbation de Bagoas, comme dit Lucian. Que ſi i'eſtois accuſé, adiouſtoit Franc-à-tripe, d'eſtre des froides queües, & qu'on me vouluſt viſiter, ie requerrois eſtre viſité quand il geleroit, ſelon ce quatrain :

On deuoit viſiter pendant qu'il geloit tant
Petit Iean qui ne peut, tant ſa nature eſt froide :
La glace qui roidit, qui bande, & qui eſtent,
Eut, peut-eſtre, rendu ſon inſtrument plus roide.

Et pour monſtrer qu'il faut en ces affaires en vſer auec honneſteté & vergongne, les anciens nous l'ont exprimé ſoubs l'image de Venus cachee en vn antre. Et les Meliaſtes baſtirent à Venus vne chapelle qui eſtoit toute noire :

pour declarer ceſte honneſte vergongne, qui doit eſtre maintenue en tenebres. Meſmes on tient que l'Elephant, qui eſt vne groſſe beſte, ne ſe couple iamais auec ſa femelle qu'en ſecret. Plutarque dit que les Romains n'approchoient pas de leur nouuelle eſpouſe, la premiere fois, tant qu'il y euſt de la lumiere, ains en tenebres : à fin d'adiouſter quelque honte en l'aſſemblee de l'homme & de la femme, encores qu'elle ſoit legitime. A ce propos, adiouſtoit-il, ſainct Auguſtin dit en la Cité de Dieu, qu'vn homme auroit plus de honte d'auoir affaire à ſa propre femme, en lieu public, & deuant tout le monde, qu'il n'auroit pas de tuer vn homme en vnė grande aſſemblee de perſonnes. Et ſi trouuons que les Atheniens eſtoient en cecy ſi ſages, qu'ils ne vouloient pas deſcouurir les amours de l'homme & de la femme : ne permettans pas qu'on ouuriſt vne miſſiue du Roy Philippes, leur ennemi, qui eſtoit ſubſcripte, à la Roine Olympiade ſa femme, de peur que le ſecret d'amours & de mariage d'vn mary eſcriuant à ſa femme, fut publié. Et ſi ne vouloient pas les Atheniens, quand on recerchoit quelques malfaicteurs, qu'on viſitaſt la maiſon d'vn nouueau marié.

Auant que ſortir de ce congrez, on va conter qu'en vn procés de ſeparation, à cauſe de l'impuiſſance du mary, il auoit eſté ordonné qu'vn Medecin, vn Chirurgien, auec vne matrone, viſiteroient le mary, puis ſeroient preſens à ce congrez. Ayans faict approcher l'homme & la femme, la matrone voyant que le cas du mary baiſſoit autant qu'elle le pouuoit leuer, en frappant deſſus, va dire, Hé ! de l'inſtrument : la mercy-

Dieu i'empefcheray bien, difoit-elle, que perfonne en foit iamais trompé : & tirant fon coufteau, à toute force luy vouloit couper, n'euft efté que le Medecin & le Chirurgien l'en empefcherent. Elle euft bien faict, fut il repliqué, car il ne faut iamais fe moquer de la mariee. Vne Feffe tondue s'entremeflant en ces difputes, va dire que ces nouueaux mariez ne doiuent point auoir crainte de faillir, veu qu'ils fe doiuent affeurer d'auoir vne femme chafte & pudique, qui ne fçait fi l'efguillette eft noüee, ou fi elle ne l'eft pas : pourtant elle ne cognoiftra pas s'il y a faute ou non : que fi elle le fçait, fa fageffe & pudicité doit fuppleer à la crainte ou desfiance que fon mary a de foy-mefme, & poffible à la trop grand'amour qu'il porte à fa nouuelle efpoufe : car puis que ces ligatures arriuent le plus fouuent à ceux qui aiment bien, & ont peur de n'eftre pas aimez reciproquement, c'eft la trop grand'amour qui empefche l'acte Venerien, la volonté retirant les efprits aux parties fuperieures, l'homme ne pouuant faire deux chofes enfemble. Ou bien cela vient de la trop grande ioye des amoureux, par laquelle les efprits demeurent fi tranfportez, que l'aife leur fait oublier leur deuoir : car le corps eftant abbatu & languiffant d'amour, engendre par fois la defaillance fortuite, qui furprend les amoureux fi hors de faifon, qu'il les faifit d'vne glace au milieu de la ioüiffance, les rendant ftupides, & fans action, toutes paffions qui fe laiffent goufter & digerer n'eftans que mediocres. Vne Feffe-tondue lors va repliquer ainfi : Si la trop grand' amour qu'on porte à vne femme empefche qu'on ne puiffe bander à l'attelier de Venus,

ie vous puis aſſeurer que i'aime donc bien ma femme : car eſtant aupres d'elle, ie ne me ſens eſmeu en ſorte du monde, & ſi c'eſt aupres d'vne autre, tant qu'on voudra. Et à ce propos, adiouſta noſtre Feſſe-tondue, ie vous feray vn petit conte d'vn pauure marié paſſionné & craintif, qui diſoit à ſa promiſe, tant il auoit peur de faillir, ie voudrois auoir couché deſia auec vous, ie voudrois auoir faict cecy, ie voudrois auoir faict cela : qui luy va dire, ſans conſiderer à quelle intention il le diſoit, Ie crain fort, Monſieur mon amy, que vous aimiez bien beſongne faicte. On commençoit à rire, quand quelqu'vn nous aſſeura l'empeſchement des nouueaux mariez prouenir à cauſe que ceux qui ont ce qu'ils demandent à leur plaiſir, n'ont pas l'imagination ſi excitee que ceux qui trouuent quelque reſiſtance : Venus eſtant prompte à ceux qui font violence, parce qu'elle dilate les eſprits, qui s'enflamment par la repugnance, dautant que la vertu d'imagination en eſt excitee. Nonobſtant toutes ces raiſons, la plus-part de ceux de la Seree ayans veu Bodin, tenoient que l'eſguillette ſe pouuoit noüer par art magique & diabolique : & qui les en aſſeuroit, c'eſtoit que cela eſtoit ſi commun, qu'il n'en falloit plus douter. Pour mieux aſſeurer leur opinion mettoient en ieu Spiranger, qui a eſcrit auoir veu vn homme à Spire, qu'on auoit ſi bien enſorcelé, qu'il penſoit eſtre priué de ſes parties viriles, & ſe faiſant viſiter par Medecins & Chirurgiens, ne luy trouuerent rien à dire, ne bleſſure quelconque : & que depuis ayant appaiſé la Sorciere, qu'il auoit offenſee, il fut reſtitué. Ie ſçay bien, repliqua vn autre, comme on ſe gardera des Sor-

ciers & noüeurs d'efguillette : car fi vous les pouuez cognoiftre, & vous desfier d'eux, ils ne fçauroient vous nuire. Regardez donc bien quand vn homme ou vne femme crachent : car vn Nigromantien & Sorcier ne crachera iamais deuant luy, ne au cofté droict ; parquoy s'il fe treuue quelqu'vn qui crache toufiours à gauche, doutez-vous de luy. Arnaldus à Villanoua, auec Argelatés, va dire vn de la Seree, affeurent qu'on ne fçauroit noüer l'efguillette, fi le mary piffe à trauers l'anneau nuptial.

Vn Drolle affeura qu'il fçauoit bien vne recepte plus affeuree, & bien experimentee, contre les enchantemens de l'efguillette. C'eft, difoit-il, que fi ceux qui fe veulent marier, ou font promis, ou en fiançailles, peuuent prendre vn pain ou deux fur la fournee auant que d'efpoufer, on ne les fçauroit lier, garroter, ne cheuiller, ny à la Meffe, ny à Vefpres, ny en quelque forte que ce foit les rendre ineptes à la generation : euffent-ils apprins leur magie en l'efchole de Tolede, & de Salamanque, foubs Picatrix leur grand maiftre : & i'en defpite toutes les Sorcieres de monfieur Bodin, & le diable des Sauuages de l'Amerique, qu'ils nomment Aignan. Et ie m'affeure, adioufta-il, que les promifes & fiancees ne refuferont point de cela leurs promis & maris futurs, quand elles fçauront qu'on le fait pour vne fi bonne fin & intention. I'aurois grand'peur, repliqua vn de la Seree, que le commencement & la fin ne fuffent qu'vn : car iamais vne femme n'abandonne fon honneur pour vne fois, & pour vn homme feul, & qui ne le peut garder deuant qu'auoir la douceur du ieu, ne le gardera iamais y eftant affriandee.

Noſtre Feſſe-tondue va dire qu'il aimeroit mieux ſe fier à vne femme de ſa ville qu'il cognoiſt, qui auant que faire vn mariage, elle eſſaye ſi le mary n'eſt point charmé, & s'il eſt point des froides queües, puis elle en aſſeure les parents de la fille, & la fille meſme, ſi elle entend raiſon. Et ſi elle n'a eſté appellee au commencement (car elle a grand'preſſe) elle eſt ſi ſinguliere aux charmes & ligatures, qu'ayant interrogé les parties, & productions faictes des deux conioincts, & le tout mis en droict, ſi poſſible eſt, vous verrez les parties contentes. Et ſi me ſouuient, qu'apres auoir aſſeuré vne mariee de la ſuffiſance du mary qu'on luy vouloit bailler, qu'elle demanda à ceſte fille le lendemain de ſes nopces, ſi le marié luy auoit bien faict le cas, & qu'elle luy auoit reſpondu qu'il luy auoit faict autant qu'vn bon Chreſtien peut faire.

Mais, demanda quelqu'vn, qui ſe plaint le premier du charme, ou le marié ou la mariee ? Car i'ay touſiours veu, diſoit il, qu'on le ſçait pluſtoſt du coſté de la mariee, que du marié. Et vrayement ie croy bien, fuſt-il repliqué, car le mary s'accuſeroit ſoy-meſme, en alleguant ſon defaut & impuiſſance. Si me ſuis-ie ſouuent esbahy pourtant, adiouſta-il, comme vne ieune fille peut ſçauoir quand l'eſguillette eſt noüee, qui luy a apprins à le cognoiſtre, & comment elle s'oſe plaindre, encore qu'elle le ſçache : veu meſmement que les femmes veſues qui ſe remarient n'en diſent mot : combien qu'elles doiuent mieux ſçauoir s'il y a du charme que les filles, qui n'en parlent que par ouï dire : vous aſſeurant qu'il y a des filles & des femmes qui ſe plaignent à

tort : comme fit dernierement la fille d'vne de mes voifines fans rien nommer, qui affeuroit l'efguillette eftre noüee, parce, difoit-elle à fa mere, que fon mary ne la baifoit toute la nuict que cinq ou fix fois : apres vous auoir dit qu'on trouue eftrange quand vne fille fe plaint de ce qu'apres l'auoir perdu, elle le regrette, & s'en fafche : car Pline dit que l'homme & la femme font feuls qui ont regret à leur pucelage. Dauantage, fut-il dit, dequoy fe plaint vne ieune fille? que fçait-elle qui defaut en mariage? comment cognoift-elle vne chofe quand elle ne fçait que c'eft, & dequoy a faute fon mary? Il y en a auffi, repliqua quelqu'vn, qui ne fe plaignent fans occafion, leur eftant difficile de le celer, comme vous entendrez. Il a efté marié ces iours paffez, commença-il à nous dire, vn ieune & bon garçon, qui fe fia en fon beau pere de l'argent de fon mariage. Pourtant le pere, apres les nopces fept ou huict iours, conuie les parents, tant les fiens que ceux de fon gendre, à fin de payer ce qu'il auoit promis en mariage. La nouuelle mariee voyant que fon mary ne parloit point à fon pere ne à fa mere, luy va dire, He-dea, mon mary, vous ne faites compte de mon pere ne de ma mere : le mary luy refpond, ie n'en fais compte vrayement, car ie n'en ay point faict de recepte. Sa femme qui eftoit de bon efprit, fçachant ce qu'il vouloit dire, fit tant que fon pere & fa mere s'accordent de payer le mariage, & que leur gendre entreroit en recepte. Mais ainfi qu'on comptoit l'argent, la nouuelle mariee, leur fille, ne fe put tenir de dire : Mon pere, ie vous prie de ne payer & bailler l'argent à mon mary, car ie vous affeure que

noftre befongne n'est pas encores faicte. Son pere, encores qu'il rougift vn peu, ne fe put tenir de rire, non plus que tous les autres parents, qui contefterent fur le payement. Les parents de la fille tenoient fort & ferme auec elle, que puis que la befongne n'eftoit pas faicte, que le marié ne deuoit eftre payé. Le marié, & fes parents difoient, que fi, pour le moins en baillant caution : le mary les affeurant qu'il feroit tant, auec l'aide de Dieu, & de fes amis, que la befongne feroit faicte. Ce nouueau marié, pourtant fe vantoit d'auoir faict de grandes preuues de fa perfonne, & offroit en donner bons tefmoings : quand cefte nouuelle mariee luy va dire, Et qu'auons-nous affaire de tefmoings? fais icy le femblable, & n'y aura perfonne de nous qui ne le croye. Si i'eftois Magiftrat, va dire vn Drolle, à fin qu'on ne fe moquaft point de la mariee, tous ceux qui font legers de deux grains, ou qui font froids en queuë, feroient tenus de le venir declarer : que s'ils fe venoient à marier & fuffent trouuez chaponnez, ou ne pouuans bander & racler, ils feroient griefuement punis, pour s'eftre moquez de la mariee : à l'imitation des Scythes qui ne peuuent engendrer : lefquels fe habillent en femmes, & font les œuures des femmes, par là confeffans eftre effeminez, & pour les cognoiftre des autres. Et appellent ce mal, maladie de femme, qui leur vient des gouttes qu'ils ont d'auoir cheuauché fans eftriers, les iambes pendantes. Et pour guerir, fe font feigner des veines qui font deffous les deux oreilles, remedians à ces gouttes par ce moyen : & c'eft cela qui les rend fteriles totalement, & fait qu'ils font tenus de confeffer

leur infuffifance de bander à l'attelier de Venus. Mais, repliqua quelqu'vn, n'eft-il pas permis à l'homme de fe defmarier, fi fa femme a quelque defaut en elle, ou qu'elle n'ait point de cela ou qu'elle en ait trop peu? Il luy fut refpondu, que ce cas n'arriuoit gueres, & qu'elles en ont toufiours plus que peu, & qu'il n'auoit iamais ouy parler que d'vne chambriere, qui fe nommoit la Mau-percee, parce qu'elle n'auoit point de cela. Or cefte pauure fille eftant fafchee de ce nom, & qu'allant parmy la ville on la monftroit au doigt, difant, Voilà la fille qui n'a point de cela, tout le monde le trouuant bien eftrange, & auffi que fa maiftreffe la vouloit laiffer, parce qu'elle ne l'ofoit mener apres elle par la ville, tant il y auoit de preffe à voir fa chambriere, cefte pauure feruante fe fentant mal-heureufe comme vne femme qui n'a point de ie ne fçay comment a nom, eut enuie de fe marier, penfant que fon mary luy en trouueroit bien vn, comme font les autres, que s'il ne luy en pouuoit trouuer vn, qu'il luy en feroit bien vn, comme font les autres, & par ainfi qu'on ne fe moqueroit plus d'elle. Auant qu'eftre mariez, fon mary fut bien aduerty du tout, & qui ne laiffa à fe marier auec elle, & difoit qu'on difoit par raillerie cefte raillerie, le mary l'interpretant tout au contraire. Ie vous laiffe à penfer s'il fe trouua à la Meffe nuptiale des femmes & des hommes : l'vn defquels, prenant fon chapeau en la main, s'en va parmy les femmes, leur difant, Mes Dames, ayez pitié de cefte pauure fille, & luy donnez ce que vous avez de trop, vos maris n'en feront pas marris. Le foir venu fon mary ne luy pouuant trouuer fon calibiftris, ne luy en faire

vn, comme ſa femme imaginoit, cogneut bien qu'on luy auoit dict la verité, & que la mariee s'eſtoit moquee de luy, en lieu que bien ſouuent les hommes ſe moquoient de la mariee, & non gueres les femmes du marié. Parquoy ce marié ſe plaignant que ſa femme n'auoit point ce dequoy les autres n'ont que trop, fait citer ſa femme : laquelle eſtant viſitee par gents experts, & à ce cognoiſſans, fut permis à ce marié de laiſſer ſa femme, & permis à luy de ſe pouruoir comme bon luy ſembleroit, & defendu à ſa femme de ſe remarier, attendu qu'elle n'auoit point le principal outil & fondement de mariage. Ceſte pauure fille bien esbahie & faſchee, pria ſa maiſtreſſe de la reprendre, & que pour le moins elle n'auroit point cauſe d'eſtre ialouſe d'elle & de ſon mary, qui eſtoit roide vn peu du deuant. La maiſtreſſe luy reſpond, qu'elle ne l'oſeroit prendre, veu meſmes qu'ayant prins vne autre chambriere, ils la monſtroient auec le doigt, & crioient, Voicy la fille qui n'a point de cela. Ceſte nouuelle ſeruante faſchee de cela, & que perſonne ne s'adreſſoit à elle, & pour ſe defaire de ces importuns qui crioient, Venez voir la fille qui n'a point de cela, leur va dire en riant, Ce n'eſt pas moy, i'en ay bien vn Dieu mercy.

Toute la Seree trouua ſi bons ces contes, qu'vn d'icelle afferma qu'il y auoit prins plus de plaiſir qu'aux Comedies de Meſſer Pantalon, auec ſon Zani de Ian Cornetto, qu'il auoit veu iouër l'apreſ-dinee. Vous prendrez bien encores plus de paſſe-temps, va dire vn autre, mais que m'ayez entendu conter ce qui s'eſt paſſé n'y a pas long temps.

Vn pere, commença-il à conter, mariant ſa fille, promet à ſon futur gendre vne bonne ſomme d'argent, dans la benediction nuptiale, oultre ce que l'oncle de la fille promettoit de luy bailler cinq cents eſcus, mais qu'il ne vouloit pas que ſa niepce, ne ſon pere, ne ſa mere, ne perſonne du monde en ſceuſt rien. Le beau pere ne pouuant accomplir ce qu'il auoit promis de bailler à l'anneau, fait tant que ſon gendre ne laiſſe à eſpouſer ſa fille, auec promeſſe que trois mois apres le mariage conſommé, il ne faudroit à leur bailler ce qu'il leur auoit promis. L'oncle auſſi les aſſeure des cinq cents eſcus : moyennant que le pere, la mere, le mary, ny la femme, ny le Notaire, ne perſonne n'en ſceuſt rien. Les trois mois paſſez, le marié & la mariee s'en vont chez leur pere, & le prient de leur bailler ce qu'il auoit promis en mariage : & qu'eſtans tous deux ieunes, ſans grands moyens, ils ne pouuoient ſouſtenir le faix & charge de mariage : & auſſi que le marié diſoit que ſes amis luy auoient dict qu'il ſeroit tenu du doüaire de ſa femme s'il ne le demandoit. Le beau-pere & la belle-mere iurent, qu'il leur eſt impoſſible pour lors de bailler de l'argent, & le prient d'attendre, & auoir vn peu de patience. Le gendre faſché tout ce qu'il ſe peut, & eſtant en grande cholere, leur va dire, que s'ils ne luy bailloient preſentement l'argent de leur mariage, qu'il feroit tant cela à ſa femme, leur fille, qu'ils s'en repentiroient, & elle auſſi. Le beau pere & la belle mere bien faſchez, aduertirent leur gendre de ne s'eſchauffer pas tant, que venant apres à ſe refroidir il amaſſaſt quelque maladie. Ce mary eſtant en cholere, fit bien aſſez long

temps ce qu'il auoit promis, tenant ſa promeſſe deux ou trois mois : mais ne pouuant continuer, & ſa cholere paſſee, ſa femme vne nuict luy va dire, voyant qu'il ne faiſoit plus rien de ce qu'il auoit promis & iuré, Mon mary, ie croy que mon pere vous a payé? Ce fut aſſez dict : le mary entendit bien ce qu'elle vouloit dire, ie croy que ſi faites vous.

Les femmes proteſterent de ne ſe trouuer plus en ces Serees, tant pource qu'on y contoit des choſes trop libres, & que les autres les faiſoient tant rire, que cela feroit cauſe de les rendre pluſtoſt vieilles : car vne d'entre elles les aſſeuroit, que la bouche en s'ouurant fait maintes rides & plis au viſage, lequel à la longue, comme la peau ſe deſſeche, par la continuation du plier en meſme lieu, retient imprimees les meſmes rides : qui eſt cauſe, diſoit-elle, qu'on defend aux filles de trop rire. Vn autre ſe va addreſſer à ces femmes, & leur va dire qu'elles n'eſtoient pas où elles penſoient, & que s'il y auoit quelque choſe vn peu libre, faites ſemblant, leur diſoit-il, de coudre, & en deſtournant les yeux, ouurez les oreilles, & referuez de rire quand ſerez à part vous. Mais quand il voulut dire quelque choſe, il fut empeſché par les femmes, parce qu'il eſtoit vn peu libre à ſon parler. Et cela fut cauſe qu'il commença à loüer la couſtume des Grecs, qui n'admettoient iamais les filles à leurs conuiues, & auſſi les hommes n'alloient point aux feſtins des filles ne des femmes mariees.

Les Perſes ne voulurent iamais que leurs femmes aſſiſtaſſent en leurs conuiues, à cauſe de quelques paroles libres, qui eſchappent parmy le vin & les viandes.

Car, difoit-il à ces femmes, fi vous n'eftiez icy, nos foupers & nos Serees feroient bien autres : & ne feruez que d'empefcher noftre liberté, eftans toufiours en crainte d'offenfer la pudicité des femmes. Vrayement, repliqua quelqu'vn, ie trouue bonne l'honnefteté des Grecs : parce que, comme dit monfieur Muret en interpretant Ifæus, les hommes parlent plus librement & ioyeufement és feftins & banquets qu'és autres lieux : & n'y a homme fi fage, fi difcret, fi retiré, & feuere, qui entre le vin & les viandes ne fe difpenfe de dire & efcouter quelques propos pour rire & refiouïr toute la compagnie. Et ne fe peut faire, adioufte Muret, qu'il n'efchappe à ceux qui veulent rire, & auoir du paffe-temps, lors qu'ils ont l'efprit deliure de foucy, quelque mot lafcif, qui meriteroit reprehenfion, s'il eftoit dit ailleurs. Il luy fut repliqué, que fi on oftoit les femmes des banquets d'auec leurs maris, il aduiendroit qu'on feroit les conuiues auec des concubines, comme firent les Parthes : dautant que ceux qui ne voyent pas volontiers leurs femmes beuuans & mangeans auec eux, leur enfeignent à fe traicter à leur aife quand elles feront feules : comme de mefmes ceux qui ne prennent pas plaifir de coucher auec leurs femmes, & qui ne leur font point de part de leur paffe-temps, & du rire, leur apprennent de cercher ailleurs, fans eux, leurs plaifirs & voluptez. Et que les Romains, exemplaires de toute vertu, n'auoient point feparé les femmes de leur table, & que feulement ils l'auoient defendue aux filles, les anciens n'ayans iamais voulu que les vierges fceuffent rien des affaires de Venus la nopciere : & fi ont dit en vne de leurs Loix, qui

fe commence *Confenfa, C. de Repud. mulier.* que fi vne femme contre le vouloir de fon mary, ou ne le fçachant pas, eft allee à vn conuy auec des eftrangers, que le mary la peut iuftement repudier : car les banquets, ce dit Accurfe en la Loy *Quod ait, ff. ad L. Iul. de adult.* ne font que vn prelude & auant-ieu de Venus. Celuy qui faifoit ce difcours, voyant qu'on l'efcoutoit, va commencer à dire : Il n'y a pas long temps que ie me trouuay aux nopces d'vne affez belle mariee, & rebelle, car toutes les matrones, & parentes du marié, & de la mariee, furent bien empefchez à la faire condefcendre de s'aller coucher : & croy que fans vne tante qui parla à elle des groffes dents, qu'elle fuft encores pucelle. Mais apres luy auoir dit, Et bien m'amie, que voulez-vous dire? vous faites bien la fotte, vous voilà bien eftonnee, vous faites bien l'eftroicte, vous ne fçauez volontiers que c'eft, voulez-vous eftre la fable de tout le peuple, & que demain tout le voifinage foit afçauanté de voftre fimpleffe & follie? Penfez-vous qu'on vous en eftime dauantage? Ayant dit cela, elle la prend, & la porte dans la chambre de fon mary, fermant la porte fur eux. Le mary ayant ouï tout ce difcours, & eftant fafché d'attendre tant, s'eftoit couché : qui prie bien fort la mariee de fe venir coucher : voyant qu'elle n'en vouloit rien faire, il fe leue, & la veut deshabiller, elle fait encores plus la fafcheufe, dont il fut contrainct de fe remettre au lict, & de venir plus que iamais aux prieres, qui n'y feruirent de rien. Parquoy en fin il luy va dire, Et m'amie que ne vous venez-vous coucher? vous ne faites que vous morfondre : ie vous promets que ie ne vous feray

rien. Il fut tout esbahy que cefte mariee luy va refpondre, Et que iray-ie donc faire? Le marié defpuis m'a dict, que cefte replique le fift plus rire que tout le refte de la nuict. Quelques vns vouloient rire, mais il va continuer, à fin que les femmes ne s'en allaffent pas. Ie vous laiffe à penfer, adioufta-il, s'il tardoit à noftre nouueau marié, veu que tout le iour mefmes il ne pouuoit demeurer en vn lieu, & les Dames le blafmoient fort d'inconftance & legereté, de ce qu'il eftoit fi endemené, qu'il ne fe faifoit que mouuoir & remuer. Aufquelles il auoit refpondu franchement, qu'il auoit ie ne fçay quoy entre les iambes, qui en eftoit caufe, que fi elles l'auoient entre les leurs, qu'elles fe remueroient bien encores plus fort. Efcoutez, commença à dire vn Drolle, d'vn marié qui n'eftoit pas fi afpre la premiere nuict de fes nopces que ceftuy-cy : encores qu'il fe mit en fon effort de confommer le mariage : mais la mariee ne le vouloit laiffer approcher, fi bien qu'en fin efchappant elle s'enfuit du lict. Luy fafché de ces fottifes, la laiffa là, & ne craignant point qu'elle fe morfonde, comme l'autre mary, fe met à repofer, & luy laiffe prendre le frais à fon aife. Elle penfant que fon mary l'allaft querir, & voyant qu'il n'en tenoit conte, fe refolut, & dit à fon mary, Ie gage que ne me fçauriez trouuer. Or notez qu'elle n'eftoit fuyee gueres loing, eftant cachee à la ruelle du lict : les femmes de ce temps couchant au lict du cofté de la ruelle, auffi bien que les Romaines : voilà pourquoy, ce dit de Montagne, on appelloit Cefar, *fpondam Regis Nicomedis*. Vn autre de la Seree va commencer à dire, I'ay enuie de vous reciter ce qui arriua à vne ieune

mariee, qui n'eſtoit pas vn brin faſcheuſe à ſe coucher, mais pour eſtre deuotieuſe fuſt fruſtree toute la nuiƈt de ce à quoy elle s'attendoit en bonne deuotion. C'eſt qu'eſtant couchee aupres de ſon mary, qui vouloit commencer à bien faire, elle entend le reſueilleur, qui incite ceux qui ſont couchez à prier Dieu pour les pauures treſpaſſez : à ceſte cauſe elle prie ſon nouueau marié de la laiſſer, iuſques à ce qu'elle euſt diƈt ſon oraiſon : ce qu'il luy oƈtroya, ne la voulant pas refuſer de ſa premiere requeſte. Le mary qui auoit eſté de la feſte, & qui auoit accouſtumé de s'endormir en diſant ſes audinos, ſe met à faire auſſi ſa priere, & en la faiſant s'endort iuſques au lendemain matin : nonobſtant que la mariee fuſt toute la nuiƈt à luy dire, Mon amy, i'ay diƈt, allons, allons, mon amy, i'ay acheué mon oraiſon, il y a long temps que le reſueilleur eſt paſſé : mais pour parler ne pour pouſſer, il ne fut iamais poſſible à ceſte mariee de le reſueiller.

Les femmes firent ſemblant de n'auoir point ouï tous ces contes, mais ie vous laiſſe à penſer ſi elles rioient dans le corps. Qui fut cauſe que ſans eſtre interrompu, il va pourſuiure ainſi. Ce n'eſt pas de maintenant que les filles ſont ainſi les faſcheuſes : car anciennement le nouueau mary appelloit pour ſon aide la Deeſſe Virgineuſe, dautant qu'on eſtimoit qu'elle auoit la charge de faire que la bande, que les vierges portoient tout le temps qu'elles demeuroient vierges, fut deſnoüee heureuſement, ſoudain qu'elles ſeroient mariees. Et les anciens, comme recite ſainƈt Auguſtin auec l'authorité de Varron, auoient couſtume de porter ceſte Deeſſe en

la chambre où deuoient eſtre enſemble la premiere nuiſt les nouueaux mariez, à fin qu'à ſon aide, l'eſpoux euſt plus aiſément le fruiſt de la fleur qu'il deſiroit, & à fin auſſi que l'eſpouſe ne l'empeſchaſt point, & de mettre au cœur de l'eſpouſee de ne faire aucune reſiſtance voyant des Dieux aupres d'elle. Eſcoutez, ie vous prie, va dire vne Feſſe-tondue, vn petit conte d'vne ieune mariee qui n'auoit point peur du ſoir de ſes nopces, & ne luy falloit point porter en ſa chambre la Deeſſe nopciere. C'eſt, diſoit-il, que durant tout le diſner, aucuns beuuoient à ceſte mariee, les autres parloient à elle, & luy demandoient quelque choſe propre pour ce iour des nopces, mais ceſte mariee penſant bien ailleurs, ne reſpondoit ny bien ny mal, & ne faiſoit autre choſe que rire. Tant plus ſa grand'mere la blaſme de rire, tant plus elle rit : ce qui contrainſt dauantage ceſte grand' mere de luy demander, Et mais ma fille qu'as-tu à rire ſi fort? Ceſte mariee luy dit franchement, ie me ris de ce ſoir, ma mere.

La mere combien qu'elle fuſt des plus pudiques, ſi ne ſe put-elle tenir de rire, voyant la ſimplicité & ieuneſſe de ſa fille. Ceux qui eſtoient de la feſte, non contens de rire vne fois, la voyans touſiours rire, luy demandoient, Et Madame la mariee, dites-nous dequoy vous riez tant. Elle leur reſpondoit, comme deuant, ie me ris de ce ſoir. Vous aſſeurant, diſoit-il, que de force de rire le ventre me fit ſi grand mal, que tout le iour ie n'en fus point à mon aiſe : à cauſe que par le rire le diaphragme & autres muſcles auoient eſté ſi fort agitez par l'eſmotion & eſlargiſſement du cœur, qui ſe dilate,

preſſant les boyaux par vne colligance, qu'il s'eſtoit faict vne ſi grande tenſion qu'elle approchoit du deſchirement.

Quelque autre luy va repliquer, que s'il ſe fuſt trouué à vne autre nopce, là où il eſtoit, & euſt ouy ce qu'auoit dit vne autre mariee, puis qu'il ſe trouuoit mal de trop rire, qu'il y euſt eu danger de rendre par les yeux toute l'humidité radicale. Il aduint, commença-il à dire, qu'vne mariee, apres diſner, que l'on danſe, qu'on ioüe, qu'on follaſtre, vint à monſtrer ſon ie ne ſçay comment a nom : & ie m'en croy, car ie le vy. Les femmes luy dirent, Et m'amie, cachez voſtre petit cas. Noſtre mariee, ſans s'eſtonner, leur va dire, Et pourquoy le cacheray-ie, puis qu'on me le trouuera bien à ce ſoir? Celuy qui faiſoit le conte ne le pouuoit quaſi acheuer, tant il auoit enuie de rire : meſmes les femmes ne s'en pouuoient garder, combien qu'elles diſſent que c'eſtoient des mariees de village. Apres les auoir aſſeurees qu'elles eſtoient de ville, & d'aſſez bonne famille, & riche, ils ſe vont mettre à faire des contes des mariees villageoiſes, qui ne ſont point tant les farouſches & les ſuccrees que celles des villes, quand il eſt queſtion de laiſſer ſon pucelage. Car de mere à fille ils ſçauent ce qu'a eſcrit Antiphanés en vn Epigramme Grec, qui ne le tient que du commun. C'eſt qu'vne ieune fille fuyant ſon mary la premiere nuict de ſes nopces, fut miſe en pieces par des chiens. Et les filles s'aſſeurans que c'eſtoit vne punition enuoyee de Dieu à ceſte pauure mariee, n'oſent plus bouger de la place où les matrones les ont couchees la premiere nuict de leurs nopces. Auiourd'huy ſi elles

ne le veulent croire, & qu'elles difent que ce font dicts de vieilles, on leur dit que c'eft vn grand mal-heur en mariage, fi la mariee fe laiffe defcoiffer la premiere nuict de fes nopces : parquoy les matrones leur commandent de mettre leurs deux mains fur leurs coiffures, âfin que leur couure-chef ou efcofion de nuict ne bouge de deffus leur tefte. Qui rend les nouuelles mariees ainfi fafcheufes, va repliquer vn de la Seree, ie croi que c'eft que les nouuelles mariees leur font peur, leur difans, toutefois en fe moquans, qu'elles ont enduré grand mal la premiere nuit de leurs nopces, principalement à la premiere rencontre : mais pour tout cela elles ne laiffent point à le vouloir fçauoir & effayer : & me fouuient d'vne fille qui demanda à fa coufine, le lendemain de fes nopces, fi on luy auoit faict grand mal : & luy ayant affeuré qu'ouy, elle ne laiffa de lui dire : Encores qu'il me deuft faire plus de mal, fi faut-il que ie l'effaye.

Le premier conte de village, fut d'vne pauure mariee, qui eftoit fi fimple, que cinq ou fix iours apres fes nopces, trouuant la chambriere auec fon mary, elle ne luy fit que dire, M'amie, ie feray bien cela, allez faire autre chofe : penfant que ce fut vne befongne, que tous ceux de la maifon deuffent faire.

Le fecond parla d'vne chambriere, qui fit entendre à fa mere que refolument elle vouloit eftre mariee. Sa mere luy diffuadoit tant qu'elle pouuoit : luy difant, Vous eftes en vne fi honnefte & bonne maifon, regardez bien que voulez faire, vous ne ferez iamais fi à voftre aife. Si vous fçauiez que c'eft de mariage, comme moy, vous ne vous hafteriez pas tant : l'experience d'vne de vos

coufines, & de plufieurs autres vos compagnes, deuroit vous rendre fage.

La fille à qui il efchappoit de fe marier, & qui fentoit les efguillons & poinctures de la chair (telles filles eftans appelees par les Grecs, à ce qu'on m'a dit, *Andromanes*, c'eft à dire, enrageans d'auoir le mafle) va dire à fa mere, que celles qui font chez ces grandes Dames n'ont iamais aucune recreation en ce monde, ne frequentans iamais leurs parentes, ny leurs pareilles, auec lefquelles elles puiffent dire priuément toi pour toi : & qu'elle fut vne fois tant tanfee d'auoir demandé à vne autre chambriere, Monftre-moy ton feruiteur : combien y a-il que tu ne le vis? t'aime il autant que tu l'aimes? Et fi ne faut auoir à la bouche, difoit cefte chambriere à fa mere, que ce mot de Madame, qui me poife tant fur l'efpaule, que ie ne puis plus l'endurer. Et comme l'on ne fçait de quel cofté le chien fe doit coucher tandis qu'il fait fes tours, auffi ne fçait la feruante comme feruir deüement fa maiftreffe, eu efgard à la varieté de leurs efprits & à leurs delicateffes : puis on ne peut pas toufiours complaire & au maiftre & à la maiftreffe. Le plus grand honneur que nous ayons, c'eft d'eftre meffageres de Madame à Madame, fans que iamais elles nous appellent par noftre propre nom : mais feulement, Putain fais cela : où vas-tu, teigneufe? que n'as-tu faict cecy, truye? pourquoy as-tu mangé cecy, gourmande? comment eft failly vne telle chofe, larronneffe? tu l'as donnee à ton ruffien. Qu'eft deuenue la poule? Si tu ne la trouues, ie te la rabbattrai fur tes gages. Voyant ce traictement, difoit cefte feruante à fa mere, quand ie

luy dy que ie m'en veux aller, & que ie me veux marier, & luy demande mes feruices, c'eft à m'iniurier, & m'appeller larronneffe : que i'ay faict cecy, que i'ay faict cela, que ie me fuis ioüee au maiftre & au valet : & penfant en fortir mariee, vous fortirez chargee d'iniures. Et qui me tourmente le plus, c'eft que ie ne puis pas complaire à Monfieur & à Madame. La mere apres auoir entendu les raifons de fa fille, à qui toutesfois il ne demangeoit pas là, fut tellement perfuadee, qu'elle luy cerche vn mary, qui fe trouua quafi d'accord auec la mere & la fille, finon qu'on ne vouloit pas tant bailler de bled que celuy qui demandoit cefte fille en vouloit auoir.

La fille à qui le gars plaifoit, & qui le pourchaffoit, & en eftoit amoureufe, voyant qu'ils ne fe pouuoient accorder touchant le bled, va dire à celuy qu'on luy vouloit donner, Mon amy, ne laiffez pas pour le bled à vous accorder : car ie vous affeure de boire toufiours vn pot de vin auec vn petit morceau de pain. Ie ne fçay fi ce qu'elle difoit eftoit vray, ou fi l'enuie d'eftre mariee, ou l'amour, la fit ainfi parler : les filles appetans plus les hommes que les mariees, penfans auoir plus de plaifir à ce qu'elles n'ont iamais effayé ne fceu. Quelqu'vn notant ce qu'on auoit dict, que cefte fille eftoit amoureufe, va dire, femme ou fille qui confeffe ouuertement qu'elle eft amoureufe, l'homme la doit fuïr & haïr : puis qu'elle commence fon mariage par vne fi honteufe continence. Et c'eft auiourd'huy celles que nous aimons mieux prendre en mariage : penfans que l'amitié qu'elles nous portent auant qu'eftre mariez, continuë iufques à

la fin du mariage. Mais voicy qu'il arriua quand on la menoit efpoufer à la Parroiffe, c'eft qu'elle euft enuie d'aller à fes affaires : là où on la laiffe aller, & fortant du chemin fe met vn peu à l'efcart pour feruir fon maiftre. Les meneftriers & hault-bois vouloient ceffer la note, mais pour fauuer l'honneur de la mariee, & qu'on n'en fceuft rien, on leur cria, foufflez toufiours : l'vn leur difant, foufflez ici, l'autre, foufflez là. Leur foufflerie ne put pourtant empefcher que toute la nopce n'en fuft abbreuuee : parce que quand elle eut faict, & qu'on l'appella, elle leur va refpondre, Que les menours donc & les meneftriers me venant querre (ainfi parle le Poicteuin) & que les ioüeurs de veze venant fouffler icy. Tellement que cefte mariee ne voulut iamais bouger de là où elle eftoit, que les menours ne l'allaffent prendre, & que les piboleux & vezeurs n'euffent foufflé là. Ie ne fçay, va dire vn autre, pourquoy les nopces ne fe font gueres fans meneftriers & iouëurs d'inftrumens, & pourquoy il y faut toufiours danfer & faulter, combien que ce foit contre le Synode Ilerdenfe, qui defend la danfe aux nopces des Chreftiens : que fi le mary n'eft toufiours le premier à gambader & faulter, il n'eft point habile. N'eft-ce point, luy fut-il repliqué, comme aux cheureaux, qui commençent à fauter & bondir quand les cornes leur viennent premierement à poindre? Quelqu'vn fe prenant à rire, s'addreffant à celuy qui auoit faict le dernier conte, luy va dire : Puis que vous nous auez tant baillé à fouffler, ie m'en vois auffi vous conter ce qui arriua à vne autre mariee de village, là où vous trouuerez bien plus à fouffler : car il y a du feu. C'eft que

noftre mariee eftant de retour de la Parroiffe où elle auoit efpoufé, ayant froid, tant pource qu'il faifoit froid, & auffi qu'elle auoit des habillemens de mariee, qui font frifques & gaillards, elle s'approche du feu, où l'on faifoit le feftin, fi prés que le feu fe print à fa chemife, qui eftoit toute fretaillee de filets, ayant leué fes habillemens de mariee, de peur de les brufler. Sus cela, on la vient prendre, & la met-on au plus beau lieu de la table. Eftant affife, le feu s'augmente de peu à peu, comme vous voyez qu'il fait en vn drapeau de fufil, principalement quand on fouffle : fi bien qu'elle ne pouuoit demeurer en vn lieu, & fi ne fçauoit quelle contenance tenir : car tant plus elle le fentoit, tant plus elle fe remuoit, & fi ne fe pouuoit tenir d'y mettre la main : qui fit demander à la mariee par vne de fes tantes : Mais mon Dieu, qu'auez-vous, ma niepce? Elle va refpondre, tant le mal la preffoit, Que voulez-vous que i'aye, ma tante? I'ay le feu au cul, puis qu'il faut l'appeller par fon nom. Tous ceux de la nopce n'en firent que rire, & penfans à autre chofe, où la mariee ne fongeoit point, dirent feulement aux meneftriers & hault-bois, foufflez, foufflez. Celle qui au foir la mena coucher, & la defpouilla, m'a affeuré defpuis qu'elle auoit fi bien le feu au cul, que vous euffiez beau fouffler là, auant que le pouuoir efteindre, & qu'elle luy auoit encores trouué ce foir-là, du drapeau mort au cul. Outre me dit qu'elle n'auoit voulu que cefte mariee changeaft de chemife, à fin que ce linge bruflé peuft feruir à la mariee, fi d'auenture elle perdoit du fang, pour le luy eftancher, qui par le premier effort a accouftumé de fe refpandre des pucelles, comme affeu-

rent les habitans de Fez, qui n'eſtiment leurs femmes vierges, ce dit Leon l'Afriquain, ſi la premiere nuiƈt on ne monſtre à tous ceux de la nopce vn linge tout plein de ſang. Que ſi elle ne ſe trouue vierge, le mariage eſt defaiƈt, & la mariee eſt renuoyee chez ſes parents. Par là, repliqua quelqu'vn, il faut conclure que les habitans de Fez marient leurs filles bien ieunes à des hommes parfaiƈts, ou leur cas n'eſt pas bien proportionné : car ſi cela auoit lieu entre nous, la plus grand' part de nos mariages ſeroient rompus, & ne dureroient que bien petit de temps, & iuſques à ce que la matrone euſt mis au vent ſon drapeau. Pour oſter au mary (adiouſta vn de la Seree) le doute & la curioſité de cercher en ce premier eſſay ſi ſa femme vient à lui vierge, il y a vne certaine nation, là où le preſtre ouure le pas à l'eſpouſee le iour des nopces. Eſcoutez la reſponſe de ceſte nouuelle mariee : c'eſt qu'vne Damoiſelle de ſa parroiſſe la preſchant, luy demandoit vn petit auant ſouper, Et ma petite tu me fais grand' pitié, & que feras-tu tantoſt, penſant à la nuiƈt : la mariee qui ne penſoit qu'au ſouper, Que ie feray? Ie feray bonne chere, mais qu'il y ait aſſez de chair & de viande. La Damoiſelle l'ayant conté à toute la nopce, leur appreſta à rire, & la farce fut ioüee auant ſouper.

Vous auez parlé de ce qui arriua à vne mariee, commença à dire vn autre, eſcoutez comme on rembarra vn marié, qui ſe vantoit vn ſecond Hercule : aux nopces duquel il y auoit beaucoup plus de cornets que de violons. Le lendemain de ſes nopces, l'vn demandoit à ce nouueau marié, qui faiſoit tant du fendant, combien

valoit l'auoine, l'autre comment ſe portoit la mariee, & s'il auoit faict ce dequoy il ſe vantoit de faire. Le nouueau marié, ſe faiſant volontiers plus vaillant qu'il n'eſtoit, les va aſſeurer qu'il auoit ſi bien faict, que la nouuelle mariee auoit eſté contrainte de quitter la place.

Quelqu'vn luy va repliquer, qu'il le croyoit bien, parce qu'elle eſtoit volontiers mal enuitaillee. On fut long temps ſans mot dire, tant vn chacun eſtoit empeſché à rire. Et nonobſtant que celuy qui auoit faict le conte les aſſeuraſt qu'il y auoit encores quelque choſe à dire de ce marié, ſi ne ſe pouuoient-ils garder de l'interrompre de force de rire, quand il leur va conter que ce forceur de places s'alloit tous les iours plaindre à ſon beau-pere, qui portoit le bonnet cornu, & la cornette, auſſi bien que ſon gendre, des bons tours que luy iouoit ſa fille. Il alleguoit des Loix à ſon beau-pere, par leſquelles celuy qui eſt trompé de plus de moitié du iuſte prix eſt releué. Le beau-pere, qui eſtoit chiquanoux comme luy, reſpond qu'il eſt permis par les meſmes Loix ſe tromper l'vn l'autre és contracts. Et eſtant faſché de l'importunité de ſon gendre, en fin luy dit : Que voulez-vous que i'y face? en ay-ie pas bien autant enduré de ma femme voſtre belle-mere? Mon fils, tu t'y romprois la teſte en la cuidant changer : attens encores cinq ou ſix ans, que ce feu ſoit paſſé, comme ie fus contraint ainſi faire à ſa mere : laquelle eſt à preſent aſſez femme de bien.

Vous me faites ſouuenir de ce que ie vois vous conter, va dire vn de la Seree. C'eſt auſſi d'vn ieune marie, qui ſe plaignoit ſouuent aux parents de ſa femme : leſ-

quels au lieu de le prier de ſupporter les imperfections de leur fille, & de la blaſmer, luy vont dire qu'il eſtoit trop heureux d'auoir vne telle femme, encores qu'il n'euſt eu que ſon corps tout nud.

Le mary leur va reſpondre, ouï bien, ſi ie n'euſſe eu que ſon corps, mais i'ay auſſi la teſte. Ce conte fut cauſe que les femmes dirent que le plus ſouuent les maris ſe plaignoient de peu de choſe, auſſi bien que les femmes : & que la femme eſtoit plus foulee en mariage que l'homme, & que l'anneau, appellé par Tertullian pronube, que donnoit le promis à ſa femme future, denotoit quelque ſeruitude à celle qui le prenoit, & que pour cela Pythagoras auoit defendu de porter vn anneau qui ſerraſt : l'anneau eſtant vne marque de lien, & vn hieroglyphique de ſeruitude : & c'eſt pourquoy le mary le donne à ſa femme. Et à ce propos va reciter quatre vers d'vn des plus renommez de ce temps :

Malencontreux lien ! qui bien ſouuent aſſemble
Deux contraires humeurs à tout iamais enſemble :
Et pour vn petit mot promis legerement,
Fait viure la perſonne à iamais en tourment.

L'anneau que le mary donnoit à ſa femme, repliqua vn autre, eſtant de fer, par le fer eſtoit ſignifié la conſtance : de ce qu'il eſtoit ſans pierre, cela denotoit la ſimplicité : & la forme de l'anneau, qui eſt ronde, demonſtroit vne perpetuelle conionction. Vn qui parloit de la foire comme il s'en eſtoit trouué, reſpondoit aux femmes que l'homme eſtoit le plus intereſſé du mariage : & que non ſans cauſe entre les Romains, la femme preſentoit au mary

de l'eau en vne main, & du feu de l'autre : fignifiant par cefte contrarieté d'elemens, les diffentions, les riotes, les querelles & murmures qui fouuent fe trouuent en mariage : le mary & la femme eftans contraires comme le feu & l'eau. Ce que G. de la Pierriere nous a bien exprimé en ces vers :

Pourquoy eft-il que cefte belle Dame
Porte le feu & l'eau à fon efpoux?
C'eft pour monftrer qu'entre mary & femme
N'eft ris fans pleurs, ne plaifir fans courroux.

Si eft-ce, fut-il repliqué, que les Egyptiens en leurs facrees lettres entendent par le feu l'amour, ainfi on donne le flambeau à Cupidon : il eft vray que par les eaux ils entendent la haine. Vn qui s'eftoit bien trouué de la foire, difoit qu'en ce lieu-là, le feu & l'eau ne fignifioient point les mal-heurs de mariage, & que ce n'eftoit pas à dire qu'on s'en deuoit donner de garde comme du feu & de l'eau, eftant vn mal neceffaire, auquel fi on ne s'y noie, on s'y efchaude : mais difoit que le feu & l'eau qu'on offroit anciennement le iour des nopces, ne fignifioient autre chofe finon que de chaleur & humidité toutes chofes s'engendroient. Et parce que les Anciens penfoient l'eau eftre l'element de toutes chofes, & le feu la forme : l'eau & le feu mis à l'entree eftoient touchez par la main du marié & de la mariee, laquelle eftoit afpergee de cefte eau, & de ce feu eftoient allumees par les Ædiles les torches cereales & nuptiales. Et par cefte mefme raifon on inftitua que les alliances nuptiales fuffent approuuees par fermens faicts fur le feu

& l'eau. N'eſt-ce point, repliqua quelqu'vn, que la femme porte le feu pour eſmouuoir l'appetit charnel, & l'eau pour l'eſteindre? Et non pas que le mary & la femme ſoient contraires comme le feu & l'eau. Si ay-ie leu, repliqua quelqu'vn, que le flambeau repreſentoit les nopces, & que les anciens furent ſi ſuperſtitieux en cela, que les amis des deux parties remportoient le flambeau dont on auoit mené la mariee, craignans que la femme, pour quelque deſpit, ne le miſt ſoubs le lict de ſon mary, ou que le mary ne le fit bruſler au ſepulchre: car ainſi ils preſuppoſoient que cela euſt faict mourir l'vn ou l'autre bien toſt. En la ſollennité des nopces, va dire quelqu'vn, on preſentoit à la nouuelle mariee du feu & de l'eau, qu'on portoit deuant elle, pour demonſtrer que la femme doit eſtre pure & chaſte. Ou bien, diſoit-il, le feu & l'eau repreſentoient la neceſſité, laquelle veut qu'on prenne femme, qui eſt vn mal neceſſaire : comme nous le trouuons au propos du Cenſeur M. Numidicus, lequel diſoit aux Romains ; Meſſieurs ſi nous pouuions eſtre ſans femmes, nous ſerions exempts de beaucoup de faſcheries : mais dautant que nature a voulu que nous ne pouuons viure ne trop commodément auec elles, ny aucunement ſans elles, il faut pluſtoſt obeïr à la neceſſité qu'à vne brefue volupté. Que ce ſoit vn mal d'eſtre marié, les anciens ont-ils pas appellé ceux qui ne le ſont point *cælibes, quaſi cælites*, eſtans ainſi appellez, de ce que Saturne chaſtra le Ciel? A ceſte cauſe Moſelanus dit que les Grecs ont appellé *Itherus, cælibes iuuenes*, ayans prins ce nom de la vie des Dieux. Quelque autre de la Seree, qui penſoit pour le moins auoir vne

bonne femme, fouftenoit au contraire, & difoit que le mariage eftoit vne fi bonne chofe, que les Atheniens auoient accouftumé de reprefenter en leurs mariages vn enfant coronné d'efpines, & de branches garnies de gland, portant en fes mains vn pannier plein de pain, & difant, *Inueni bonum, effugi malum.* Et pour confirmer fon dire, il adiouftoit, que les Dames de Grece ne comptoient les ans de leur vie, finon du iour de leur mariage : tant elles eftimoient le mariage. Ou bien c'eft, adiouftoit-il encores, que le feu & l'eau, qui ont donné commencement à la vie des hommes, font confacrez par le mariage : & comme il n'y a rien en ce monde plus plaifant que le feu, ny chofe plus vtile que l'eau, on entend par eux le plaifir qui eft en la familiarité & concorde de mariage. Encores que les images des Dieux, repliqua vn autre, difent qu'on peint Mariage ayant vn ioug fur le col, & les fers aux pieds, ayant vn autel où alloient les nouueaux efpoufez, qui eftoient liez enfemble par le Sacrificateur, auec certains nœuds, ce n'eftoit pas pourtant vn feruage : mais cela donnoit à entendre, que leurs volontez doiuent eftre vnies enfemble, comme les corps eftoient pour lors liez auec ces nœuds : le joug & les fers voulans fignifier comme le mary & la femme doiuent demeurer ioincts enfemble. Auffi Venus a pris fon nom Latin de *Vinculum :* pourautant qu'elle lie : & le laqs ou lien fignifie l'amour hieroglyphiquement. On lit dans Paufanie d'vne ftatuë de Venus, qui eft liee & garrottee. Il n'y a pas long temps, commença à dire vn de la Seree, qu'vn mien parent ayant enuie de faire fa fille religieufe, luy mit deuant les yeux tout ce qu'auez dict cy deffus

des charges de mariage. Le pere voyant que ſa fille n'eſtoit point degouſtee du mariage pour tout cela, commence à la preſcher, & loüer la virginité tant qu'il pouuoit, alleguant ſainct Paul, qui dit, Qui ſe marie fait bien, mais celuy qui ne ſe marie point, fait encores mieux. La fille va lors dire à ſon pere : Bien donc, mon pere, ie feray le bien de ſainct Paul, face le mieux qui voudra. Ils euſſent ris de la replique, n'euſt eſté qu'il print enuie à vn des noſtres de parler du mariage d'vne femme veſue. Et commença en ceſte ſorte.

Vous ſçauez quel aage a vne mienne voiſine, qui eſt ſi vieille qu'elle ne ſe peut plus recognoiſtre dans vn miroir, vous ſçauez combien il y a que ſon mary eſt mort : ie vous aſſeure que dés le lendemain bien matin qu'elle fut veſue, ie vais parler à elle pour la remarier. Entre autres choſes, il me ſouuient que ie luy dy, que là où il n'y auoit point d'homme, tout bien defailloit : auec ceſte raiſon i'adiouſtay de la rime :

Le fuſeau ne peut bien aller,
Où l'on n'oit point barbe parler.

L'ayant vn peu haranguee, ie luy dy, que ce n'eſtoit qu'vne ſotte ſuperſtition d'vne des Loix de Numa Pompilius, d'attendre à la femme le dixieſme mois apres la mort de ſon mary, auant que ſe remarier : & qu'on notoit d'infamie celle qui s'eſtoit mariee auant ce temps, & qu'il falloit pour la purger, immoler vne vache plaine. Et que tout cela n'eſtoit qu'vne Loy payenne, auſſi bien que la Loy des Indes : où les veſues qui ſe marient auant que l'an entier apres la mort de leurs maris ſoit expiré,

perdent leur doüaire; dequoy on n'vſoit plus. Et ce qui ſait, luy diſois-ie, appeller à Dido les ſecondes nopces, ſaute, c'eſtoit que les ſecondes nopces n'eſtoient pour lors permiſes, & qu'on eſtimoit vne ſemme lubrique, qui ne ſe contentoit d'auoir eſté mariee vne ſois, meſmes qu'en ce temps-là on coronnoit les veſues, à la mort, tout ainſi qu'on fait les vierges & pucelles. Mais qu'auiourd'huy le mariage eſt vne ſi ſaincte choſe, qu'il ſe peut repeter ſans offenſe. A la fin ayant ouï ſa reſponſe, ie cogneu bien qu'il ne ſalloit alleguer ny rime ny raiſon pour luy perſuader à ſe remarier, & conuoler aux ſecondes nopces : car luy ayant dit que ie la voulois marier à vn tel, elle me va aſſeurer que i'eſtois venu trop tard, & qu'elle auoit deſia promis à vn autre : dont ie fus bien esbahy, veu que c'eſtoit dés le matin du lendemain de la mort de ſon mary : & ſi ne vy iamais ſemme tant pleurer mary le iour de ſon enterrement : mais ie cogneu que les ſemmes n'ayans en leur affliction recours à autre choſe qu'aux pleurs, leur mal, quelque vehement qu'il ſoit, ſe reſoult & ſond auec l'humeur, que ſans ceſſe elles eſpuiſent de leur cerueau.

Il ne ſaut point trouuer cela eſtrange, repliqua quelqu'vn, ſi tu as veu Bocace, qui raconte d'vn Lombart qui s'en alla à la guerre de Turquie, & laiſſa à ſa ſemme la moitié de ſon anneau, à la condition que s'il ne reuenoit dans trois ans, il eſtoit loiſible à ſa ſemme de ſe remarier. Eſtant prins priſonnier, puis retenu au ſeruice du Sultan, luy ſouuenant de ce qu'il auoit accordé auec ſa ſemme, & qu'il ne pouuoit eſtre en ſon païs dans les trois ans, le Sultan luy bailla vn Magicien,

qui le rend dedans Pauie le dernier iour, auquel iour elle auoit promis dés le lendemain de prendre vn fecond mary.

Vn autre prenant la parole va dire, que ces vefues, qui fe remarient fi toft, ont peur de payer vn tribut que prend le Turc en l'ifle de Chio fur les vefues qui veulent demeurer ainfi, & ne fe veulent remarier, que certains Publicains veulent mettre fus. Car en cefte Ifle, difoit-il, les femmes vefues qui demeurent en viduité, payent vne certaine dace, que la Seigneurie contrainct payer, qui s'appelle *Argomoniatico*, qui eft autant à dire, en bon François, que cas repofé & inutile. Mais ces inuenteurs de mal-toutes, publicains, & gabelloux, ne gaigneroient gueres en ce temps : dautant que les vefues ne laiffent gueres repofer leur chofe que le moins qu'elles peuuent : & ne laiffent à trouuer mary, à caufe qu'on ne laiffe point d'aller demeurer en vne maifon où plufieurs ont habité, & eftre porté en vn nauire où plufieurs ont paffé la mer.

Vn Drolle repliqua ainfi : Si vous eftimez vefues les femmes qui ont des maris inutiles & froides queuës, comme fait Accurfe, & qu'on leur fift payer comme en Chio la gabelle *Argomoniatico* , vous trouueriez que tel fubfide fe monteroit beaucoup, fi la crainte de payer tel impoft ne les empefchoit de dire la verité. Et vrayement, repliqua vne de la Seree, ce ne feroit pas la raifon que ces vefues d'Accurfe payaffent quelque chofe : dautant que celles qui ont des maris refroidis, font de pire condition que les vefues & vierges, parce que l'attouchement & compagnee d'vn homme efueille la cha-

leur, qui demeureroit plus paisible si elles n'auoient point d'hommes. A ceste fin & consideration, Boleslaus & sa femme voüerent d'vn commun accord, couchez ensemble, leur virginité, pour rendre leur chasteté plus meritoire. Et pour vous monstrer que les vefues, tant vieilles soient-elles, ne veulent point de ces froides queües, quelque chose qu'elles dient quand elles se veulent remarier : nous auons vne vefue qui pria sa voisine qu'elle luy trouuast vn mary, encores qu'elle ait les dents à masche-coulis, le haut defendant le bas : non, dit-elle, que ie me soucie des embrassemens des hommes, ne de leurs badineries : car ie voudrois sur ma foy, ce disoit-elle, que le mariage se peust passer sans ces follies : mais ce qui m'incite au mariage, est pour auoir vn homme qui ait le soucy de mes biens, & de mes affaires : car ce n'est rien d'vne pauure femme seule.

Ceste voisine vint quelques iours apres trouuer ceste vefue, luy disant auoir trouué vn mary tel qu'elle le demandoit, sage & aduisé, & bon mesnager : mais au reste il estoit monsieur de *Non sunt*, encores qu'il ne fust monsieur sans queuë. La vefue qui auoit changé de visage, & non de volonté, se faschant, luy va dire, Allez au diable auec vostre chastré : & s'il suruenoit quelque querelle entre nous, qui diable feroit l'appoinctement ? Et à la verité, va-il adiouster, ie croy que de ces froides queües, & de ces refroidis & maleficiez, & de ces messieurs de *Non sunt*, qui sont legers de deux grains, est venu le prouerbe tant vsité en ce païs, c'est se moquer de la mariee. Les femmes faisoient semblant de se fascher de ces contes, & nous vouloient laisser,

quand vn de leurs maris, qu'elles eſtimoient bien ſage en propos, leur va conter comme vn fiancé ne voulant point ſe moquer & tromper la mariee, dit vn iour à ſa promiſe, qu'il ne luy vouloit rien celler de ſes affaires, à fin que quand ils ſeroient mariez, il n'entreuint quelque debat entr'eux, encores qu'il euſt dequoy ſaire l'accord. Auec autres choſes, il luy va dire, qu'il auoit eu autresfois vne amie, à qui il auoit ſait vn beau fils, la priant de ne le trouuer point mauūais, & que pour l'amour de luy elle fiſt bon traictement à ce petit innocent, qu'il aimoit bien ſort, & ne pouuoit mais de ſon pere ne de ſa mere, leſquels s'eſtoient oubliez.

Elle reſpond à ſon fiancé, que tant s'en falloit qu'elle en fuſt marrie, qu'au contraire elle en eſtoit bien aiſe : ayant auſſi vne fille, qu'elle aimoit autant comme il faiſoit ſon fils, que luy auoit faict autresſois vn ſien amy, & qu'elle le prioit auſſi d'aimer ſa fille, comme il vouloit qu'elle aimaſt ſon fils : & qu'à fin que l'amitié & alliance fuſt plus grande entr'eux deux, & plus eſtroicte, qu'il faudroit marier ſon fils auec ſa fille.

Ie croy, repliqua quelqu'vn, que le mary s'eſt bien trouué de ceſte femme, ſi le prouerbe, qui dit, Sage ami & ſote amie, eſt veritable : car d'vne amie fine vous n'en auez iamais bon compte. Que ceſte mariee fuſt ſotte, adiouſta-il, voicy qui le donna à cognoiſtre. C'eſt que le mary la premiere nuict des nopces la loüant beaucoup de ce qu'elle n'auoit iamais voulu condeſcendre à ce qu'il luy demandoit durant les fiançailles, ſinon apres les eſpouſailles, elle luy auoit repondu, Vrayement, mon amy, ie n'auois garde de me laiſſer aller, nonob-

ſtant que ſuffiez bien en ma grace, car on m'y auoit trop ſouuent affinee.

Ce propos acheué, non ſans rire, on ſe va remettre ſur les veſues : & fut dit que c'eſtoit vne choſe faſcheuſe d'eſpouſer vne veſue : parce qu'en premier lieu, il conuient faire oublier à la vefue les façons de ſon premier mary, puis l'accouſtumer aux humeurs de celuy qui l'eſpouſe en ſecondes nopces. Et fut dit auſſi que les ſecondes nopces auoient le gouſt & ſaueur de choux rechauffez : & que tant plus grand ennuy apportent elles, ſi toutes les deux parties ont deſia eſprouué le fardeau de mariage. Meſmes que l'Androgyne de Platon nous enſeigne que les ſecondes nopces ne ſe peuuent jamais bien approprier. Il y auoit en ceſte Seree quelqu'vn qui s'eſtoit marié à vne corniere de la ville, qui diſoit qu'on deuoit pluſtoſt ſe marier à vne veſue qu'à vne fille. Dautant, diſoit-il, qu'on peut mieux ſçauoir les complexions d'vne veſue, & comme elle s'eſt gouuernee auec ſon premier mary, que le deportement des filles : le mary n'eſtant pas ſi ſoucieux de cacher ſes vices, comme ſont les parents des filles : & les filles meſmes contraignent bien plus leur naturel eſtans à marier, que quand elles le ſont. Ie diray bien dauantage, que celuy qui ſe marie, & ſçait bien les complexions de ſa femme auant que la prendre, & comme elle s'eſt gouuernee, il a cela de bon, pour le moins, qu'il n'eſt point trompé, ce qui n'arriue gueres aux autres : & auſſi que la femme qui a faict vne faute en cela, eſt plus humble, & obeït, & ſert mieux à ſon mary qu'vne autre, & veut recompenſer tant qu'elle peut, par bien-faicts, ſi elle s'eſt oubliee.

Si doit-on bien regarder à qui on ſe marie : dautant que les Lacedemoniens puniſſoient non ſeulement ceux qui ne ſe marioient point, mais auſſi ceux qui s'eſtoient mariez auec vne mauuaiſe & lubrique femme. Mais, repliqua vn de la Seree, on ne fait pas ſi grand cas des femmes qui ſe marient auec vn chetif mary, & on n'y regarde pas de ſi prés : comme pourrez apprendre d'vne Damoiſelle, qui ſe maria ces iours paſſez auec vn honneſte Gentilhomme, ſauf vne choſe, c'eſt qu'il eſtoit bas du deuant. Ce qu'on ne cela point à ceſte Damoiſelle : car la voulant marier au mary qu'elle a maintenant, on luy dit, Madamoiſelle, c'eſt vn fort honneſte homme, & n'a que ce vice, qu'il aime les putains. Laquelle reſpond à ce faiſeur de mariage, Cela n'eſt rien, & ne laiſſeray à le prendre, s'il n'y a autre choſe : car s'il aime bien les putains, à plus forte raiſon il aimera vne femme de bien & honneſte.

Vn autre prenant la parole nous va conter d'vn homme veuf, & d'vne femme veſue, qui eſtans remariez tous deux enſemble eſtoient tombez en grande conteſtation, encores que l'vn & l'autre ſe cogneuſſent bien en leur premier mariage. Si bien qu'en diſnant la femme par meſpris, & en deſpit du mary, donne la moitié de la chair, qui eſt ſur la table, à vn pauure, en luy diſant, Ie te la donne pour l'ame de mon premier mary : & le mary prenant ce qui reſtoit, le diſtribuë encor à ce pauure, luy diſant que c'eſt pour le ſalut de l'ame de ſa premiere femme : & ainſi le plus ſouuent diſnent auec le beau pain ſec. Et me ſemble, adiouſta-il, que la femme veſue euſt mieux faict pour ſon defunct mary, puis qu'elle

l'aimoit tant, ſi elle ne ſe fuſt point remariee : au moins ſi nous voulons croire le paragraphe *Nos igitur*, en l'Authent. *de Nuptiis*, qui dit que l'ame du mary defunct eſt contriſtee par les ſecondes nopces de ſa femme. Et ce qui le plus ſouuent met la noiſe entre le mary & la femme remariez, c'eſt que la femme reprochera à ſon ſecond mary le bon traictement de ſon premier mary, quand ſon premier mary auroit eſté vn diable, & que le ſecond fuſt vn Sainct.

Quelqu'vn va dire qu'il n'y auoit pas tant de mal en mariage comme on dit, veu qu'on n'en eſt pas ſi toſt ſorty qu'on y veut r'entrer : pour le moins le mal & le ſoucy, qui ſont des appannages de mariage, ne peuuent empeſcher que chacun ne ſe veule marier, & remarier : les nopces & la vieilleſſe marchans d'vn pas eſgal : pourautant que nous deſirons tous d'y venir, & le gouſter, & y eſtans paruenus, nous en ſommes marris. Quelques vns ſur la fin de la Seree mirent en auant, ſi pour eſtre plus à ſon aiſe en mariage, on ſe doit marier à vne riche ou à vne pauure, à vne ieune ou à vne vieille, à vne eſgale en parenté & richeſſe, ou à vne autre qui ſurpaſſe de beaucoup. Leſquels on renuoya à ce que dit Pittaque (qui eſt aſſez commun) à vn ieune homme, qui luy en demandoit conſeil, quand il luy dit qu'il s'en allaſt auec ſes enfans & diſciples, qui eſtoient allez iouër à l'eſcrime, & qu'ils luy conſeilleroient ce qu'il auoit à faire. Ce qu'il fit, & comme il approchoit de ces enfans, ils ſe commencent à mettre teſte à teſte pour eſcrimer : car voyans venir ce ieune homme, qui les paſſoit en force & grandeur, penſans qu'il vouluſt eſcrimer auec eux, di-

rent tout haut : Chacun ſe prenne à ſon pareil. Ce que deuroient bien noter ceux qui recerchent plus aux femmes la richeſſe que la vertu : & qui ont ces deux vers touſiours en la bouche,

Outre ſon gré prendre femme il conuient
Contre ſon cœur, où le profit en vient.

Et remarquer auſſi ce que reſpondit la femme de Caton, interroguee pourquoy elle ne ſe remarioit, quand elle dit, pource que ie ne trouue homme qui m'aime plus que mon bien. A propos de ceux qui cerchent les richeſſes, & ne demandent que les grandes alliances, & la grandeur, quelqu'vn commença à nous faire vn petit conte en ceſte ſorte. I'eus vne fois enuie de me marier auec vne honneſte fille : or craignant d'eſtre refuſé, ie n'y voulus emploier perſonne, & m'en allay à ſa mere, qui eſtoit vefue, & d'aſſez bon aage. Mais elle me renuoya bien loing, me contant l'inegalité de ſa fille & de moy : me diſant, Ma maiſon eſt faicte de ſi grands Seigneurs : & qui a faict la voſtre? Ie luy reſponds, que c'eſtoit vn maſſon & vn charpentier. Et ſi elle me repetoit ſouuent, Si vous ſçauiez le grand & honneſte lieu dont ma fille eſt ſortie, vous ne vous addreſſeriez pas à elle. Ie ne me peu tenir de dire à ceſte mere : Et de grace, ie vous prie me monſtrer ce tant grand & honneſte lieu dont voſtre fille eſt ſortie

Elle ne ſe put empeſcher de rougir, & ſi demeura court : dont i'eus loiſir de m'oſter de là ſans reſponſe. Parquoy, adiouſta-il, ne pouuant auoir les filles que ie voulois bien auoir, i'ay deliberé de me marier auec des vefues, encores qu'elles ſoient vieilles, puis que les filles

ne veulent point de moy. Il ſe trouua là vn de ſes amis qui luy deſconſeilla, & luy dit que la ieune cheure mange le ſel, mais que la vieille mange & ſel & ſac tout enſemble. Et fut allegué vne vieille hiſtoire d'vn qui ſe maria premierement à vne vieille, qui luy oſtoit les poils noirs, à fin qu'il ſemblaſt eſtre vieux comme elle : puis ſe remariant à vne ieune, elle luy arracha les cheueux blancs, pour le faire paroiſtre ieune comme elle eſtoit : mais il aduint qu'à la fin il demeura pelé, pour complaire à l'vne & à l'autre de ſes femmes. Puis apres fut dit que conuerſer auec vne vieille nuiſoit fort à l'homme, qui en deuient plus vieil, & la femme en prolonge ſa vie, ce que veult dire le Philoſophe quand il dit : *Vetulam non cognoui*, & Menandre parlant du ieune, qui auoit eſpouſé vne femme vieille pour ſes richeſſes, luy fait dire, ſouhaitant ſa mort, ie vy mort entre les viuans. Et que les anciens ont touſiours tenu pour vne choſe loüable, de ſe marier auec vne fille vierge : meſme que Heſiode le commande, & Homere baille touſiours ceſt epithete aux mariees : Eſtant ieune & vierge, non vieille, ne veufue, s'eſt mariee auec vn homme. Et les preſtres Iſraëlites ne ſe marioient qu'auec des vierges : & ceux qui ſe ſont mariez auec vne veſue, auiourd'huy ſont priuez de toute adminiſtration Eccleſiaſtique.

Quelqu'vn va repliquer ainſi : Vous en direz ce que vous voudrez, mais ie m'aſſeure que les ieunes femmes abreuient pluſtoſt la vie aux ieunes & vieux, que les vieilles. Et ne me ſçauriez noter vne maladie qui ſe puiſſe guerir par les ieunes femmes, & les Medecins diſent que les vieilles ſeruent à ceux qui ont vne grand'

ardeur d'vrine. Et puis vous ſçauez, adiouſtoit-il, que ſi les vieilles ont ieune mary, comme elles le traiƈtent & l'aiment. Noſtre voiſine, quand ſon mary l'a baiſee, elle ne fault iamais à luy dire, Grand mercy, mon bon amy, de ce que vous honorez & priſez tant vieilleſſe : Dieu multipliera vos annees, & à tous ceux qui ne meſpriſent vieilleſſe. Mais, repliqua quelqu'vn, penſez-vous que les vieilles femmes ſe ſoucient de ce que vous penſez? A qui il ſut reſpondu, que les femmes tant vieilles puiſſent-elles eſtre, ne refuſent iamais les hommes, non plus que la cheure, qui tout le temps de ſa vie va au bouc : & qu'encores qu'il n'y ait point de feu en vn foyer, il reſte quelque chaleur : apres la fieure, il reſte encores quelque demeurant d'eſmotion & chaleur.

Vn Drolle va dire, qu'il ne ſe ſoucioit pas de prendre vne femme vieille ou ieune, laide ou belle, moyennant qu'elle fuſt riche. Si elle eſt bien riche, luy fut-il reſpondu, elle ſera glorieuſe, & vous meſpriſera : & ie croy que c'eſt pour cela qu'vne des Ordonnances de nos Rois limite leur dot, auſſi bien que la Loy des Venitiens. Que ſi elle eſt pauure, & qu'elle n'apporte rien, cela engendrera de mauuais effeƈts : car ces amoureux ayans eſpouſé vne nuë beauté de viſage, & rien autre choſe, font ſouuent eſuanouïr ceſt amour, & marris de leur faulte, la tiennent comme ſeruante. Auſſi voyons-nous, qu'à preſent les belles ſans doüaire trouuent plus d'amis que de maris, & qu'on refuſe la chair ſi elle n'a ſa faueur, & qu'on leur dit :

Portes auecques toy .
Si tu veux viure auec moy.

Parquoy Guazzo de Monferradois conſeille de ſuiure vne voye moyenne : ne choiſiſſant point l'eſpouſe riche, ny pauure du tout : dautant qu'ordinairement la pauure apporte neceſſité en la maiſon du mary, & la riche y cauſe la ruïne, voulant eſtre la Dame, & que ſon mary ſoit ſeruiteur. Mais luy demanda vn Franc-à-tripe, lequel malheur eſt plus grand, ou auoir vne femme laide, ou pauure? Il luy reſpond, vous le ſçaurez à lors qu'aurez gouſté quel eſt le pire, ou de mal ſouper, ou de mal coucher. Mais ie vous diray : le mal de la pauure eſt incurable, là où à celuy de la laide, on donne quelque remede.

Ce n'eſt point d'auiourd'huy, repliqua quelqu'vn, que la miſerable condition du ſexe feminin eſt aſtrainéte à ceſte dure Loy de porter de grandes richeſſes pour acquerir vn mary : car anciennement l'eſpouſee portoit trois pieces de monnoye, qu'il appelloient *aſſes*, dont elle tenoit l'vne en la main, & comme ſi elle achetaſt l'homme, la donnoit au mary. Auquel propos dit Euripide en ſa Medee,

De tout ce que la terre produit, qui eut ame
Vegetante, & ſenſible, il n'eſt rien que la femme
Ne ſurpaſſe en miſere : il luy faut grands biens mettre
En l'achept d'vn mary, qui ſoit de ſon corps maiſtre.

Ie trouue, adiouſta-il, bonne la couſtume des Samnites, qui ſans auoir eſgard aux richeſſes, mais à la ſeule vertu, marient les plus vertueux auec les plus vertueuſes : eſtimans que celuy ſera le meilleur, & plus induſtrieux parſonnier, qui apporte le plus en la ſocieté : que ſi l'vn

ou l'autre deuient vicieux, ils feront feparez. Et trouue ceft vfage meilleur que celuy des Lacedemoniens, qui mettoient autant d'adolefcens que de filles en vn lieu fort obfcur, & celle que rencontroit vn des adolefcens, eftoit fa femme, fans aucun doüaire : & ne leur eftoit permis de changer leur fortune, qu'ils prenoient patiemment, puis que cela eftoit arriué par hazard. Ainfi les pauures & les laides eftoient auffi bien mariees que les autres. Et cela fe faifoit à fin que les pauures, & les laides, qui demeuroient bien fouuent fans mary, fuffent pourueuës. Et par mefme raifon les Venitiens autresfois mettoient en public leurs belles filles, & les bailloient en mariage à ceux qui en donnoient le plus, & de ceft argent ils en marioient les laides, les mediocres eftans baillees fans argent. Encores auiourd'huy celles qui font pauures font inftituees du public, & fi elles ne trouuent perfonne qui les vueille en mariage, à caufe de leur deformité, on les marie aux defpens de la Republique. Encores auiourd'huy il y a des monts de pitié à Florence, à Luques & à Siene, où celuy qui a vne fille, au iour de fa naiffance met cent efcus, à la charge d'en auoir mil pour la marier quand elle aura dix-huict ans. Que fi la fille meurt auparauant, les cent efcus font au mont, fi le pere n'auoit d'autres filles. On va mettre en auant, s'il valloit mieux fe marier à vne ieune fillette, qu'efpoufer vne fille ia meure.

Aucuns tenoient qu'il eftoit bien meilleur de fe marier à vne ieune fille, qu'à vne fille qui a defia de l'aage : à laquelle mal-aifément peut-on faire changer vne longue habitude qu'elle auroit prinfe en fes façons de viure : là

où à vne fillette, verte, & aifee à ployer, & aidee de fon bon naturel, on la pourra aifément redreffer, comme vne plante nouuelle, & reformer fon efprit, auec l'infufion de plus grandes penfees & meures façons de vie.

Les autres s'efloignans de ceft aduis, eftimoient moins l'ennuy pour prendre pour femme celle qui eft aagee de difcretion, & fçache que c'eft que gouuerner vne maifon, qu'vne de ces fillettes, tirees prefque du laict : defquelles ou il faut eftre le gouuerneur, ou luy donner vne gouuernante. Et vrayement ie mourrois de honte, difoit-il, fi ayant à receuoir & honorer vn mien amy en ma maifon, il falloit que ie me fentiffe enueloppé en la fimplicité d'vne de ces creatures fans fel, ny fens : laquelle ne fceuft demander, ny refpondre, & en difcourant fe monftrer femme de bon efprit : car n'eftant telle, i'aimerois mieux la tenir cachee, pour n'encourir vergongne & blafme. A qui vn autre va refpondre, que la diuerfe opinion des maris, & la diuerfe couftume des païs, font qu'aucuns font contens & glorieux d'auoir des femmes qui fçachent bien parler, & recueillir, & entretenir les amis furuenans en leur maifon : les autres s'eftimeroient deshonorez fi leurs femmes fçauoient faire autre cas que de coudre & filer : que s'il leur furuient des amis, les maris les vont recueillir, & enuoyent dire à leurs femmes qu'elles fe cachent : ce qu'elles font tout ainfi que les poucins dés qu'ils voyent le Milan leur approcher. Et font de l'opinion de celuy qui difoit que la plus grande vertu de la femme eftoit de n'eftre cogneuë que de fon mary : la loüange d'icelle, difoit Argee, en vne bouche eftrangere, n'eftant autre chofe qu'vn

blafme fecret. Que la diuerfe opinion des maris, adiouftoit-il, & la diuerfe couftume du païs, foient caufe que l'vn trouue bon ce que l'autre trouue mauuais, vous le pourrez voir és couftumes des citoyens de Siene auec celle des Romains, fi vous confiderez que de tout temps les Sienois pour mieux & honorablement receuoir les eftrangers, ils leur enuoyent leurs femmes, pour les careffer, comme la chofe la plus precieufe qu'ils ayent en ce monde : & au contraire les Romains font viure fi eftroictement les femmes, qu'elles font ainfi que Nonettes. Par tout cela, il concluoit qu'il falloit obeïr à l'vfage, lequel eft gardé inuiolablement comme Loy, fans difputer laquelle couftume eft la meilleure.

Sur la fin de cefte Seree, on en va reprendre le commencement, & fut noté par vn de ceux qui eftoient à ces nopces, où eftoit la grand' bande des cornets, qu'vne femme auoit trouué le banquet des nopces fort magnifique, excepté qu'il n'y auoit point de faifant, difant de fa part qu'elle aimeroit mieux vn bon faifant, que tout ce qu'on luy fçaurroit bailler : & pour la defferte qu'elle ne voudroit que de l'hypocras, dautant qu'elle aimoit fort le meftier. Il me fouuient auffi que quelqu'vn raconta, qu'en ces nopces il auoit efté difputé de la perfection de l'homme & de la femme, & qu'vne femme affeuroit les femmes plus parfaictes & accomplies, ayans efté faictes de l'homme, & l'homme du limon de la terre : ce qui luy fut nié par vn bon Phyficien, difant en la femme n'y auoir nulle perfection, parce qu'il y a toufiours à befongner : la femme & la nauire n'eftans iamais fi complettes, qu'on n'y trouue toufiours de la befongne à faire.

On n'eut pas le loifir de rire, à caufe d'aucuns qui vont dire qu'ils auoient remarqué à cefte nopce, Athenee eftre veritable, quand il dit, que c'eft vn bon prefage aux filles amoureufes quand les fleurs tombent de leurs chapeaux : celles-là eftans amoureufes dont les chapeaux fe rompent & diffipent le iour d'vne nopce : affeurans que les quatre filles à qui les chapeaux s'eftoient brifez, eftoient amoureufes fans doute : & que cela n'aduient qu'à celles qui viuoient foubs les loix d'Amour : lequel rompt & gafte ce chapeau de triomphe, voulant dire que c'eft luy mefme qui eft vainqueur : ou bien c'eft que ceux qui s'entr'aiment fe rompent & s'oftent leurs chapeaux & bouquets. Auffi ils auoient bien noté à cefte nopce, qu'on auoit baillé à la mariee vn chapeau d'afperge fauuage, dont on s'efmerueilloit : n'euft efté quelqu'vn qui dit que ce n'eftoit fans myftere, & que Scaliger en fa poëfie difoit qu'elle auoit vertu de dompter & appriuoifer ceux qui la portent : là où les Allemans font les chapeaux de leurs mariees de Veruaine, comme dediee à Venus, à-fin d'eftre heureufes en leurs mariages. De mefme humeur ils auoient remarqué les nopces auoir efté au mois de May : combien que par vne fuperftition ancienne ce mois eftoit tenu infortuné pour les nopces, & pour ceux qui s'y marient : alleguans Ouide qui dit,

Menfe malas Maio nubere vulgus ait.

Et que ceux qui fe marient en ce mois eftoient fubiects ou à ialoufie, ou à faire mauuais mefnage, ou à mourir bien toft : à caufe, difoient les Anciens, qu'en ce mois on

facrifioit pour les parents trefpaffez : ou bien pource qu'en ce temps les Romains auoient accouftumé de ietter du pont dans le Tybre quelques effigies d'hommes : ou bien que *Maius* vient *à natu maioribus*, comme *Iunius à iunioribus* : eftant mal-feant aux vieux de fe marier. Venus eftant ennemie de vieilleffe, & courroucee aux vieillards : & comme dit Euripide,

Ou vieilleffe eft de Venus peu amie,
Ou Venus eft de vieilleffe ennemie.

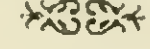
Et ailleurs,

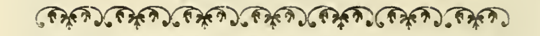
Dame Venus, noftre belle Deeffe,
R'enuoye encore arriere noftre vieilleffe.

Toutesfois vn de la Seree affez vieux ne fe put tenir de dire, que le vieillard ne laiffoit à eftre amoureux, & qu'eftant forty & né de la conionction amoureufe, fon amour dure autant en luy que fa vie : voire que moins y a de raifon de le chaffer de la poffeffion tant plus elle eft ancienne, comme de droict prefcript & acquis par laps de temps : & auffi que l'aage meur vfe plus difcretement de l'amour, que ne fait la ieuneffe : telles amours procedans du Ciel, & des Genies, eftans de femblable nature. Puis, adiouftoit-il, qui ne fçait qu'il eft neceffaire que les eftoupes feches fe bruflent entre les braizes, & le bois verd fume entre les flammes? Qui voudra nier, qu'encores qu'on ofte le bois du feu, & qu'on amortiffe les braizes, qu'il ne demeure au foyer & és pierres quelque chaleur?

Dont quelques vns de la Seree s'efmerueilloient ce

mois de May eſtre malheureux pour les mariez & mariees, veu que par le paſſé ce mois eſtoit plein d'esbats & ieux, comme ſe trouue en la Loy *Vnde. de Maiuma* : & que ces ieux s'appelloient *Maia*, de la mere de Mercure, dont a prins ſon nom le mois de May : & qu'il n'y a ſaiſon plus douce, plaiſante & temperee que le Printemps, ne qui excite plus l'amour, ne plus encline à la generation : & comme dit Virgile, *Vere calor redit oſſibus*, & en vn autre lieu, *Vere Venus gaudet, florentibus aurea ſertis*. Auſſi les peintres ont touſiours ioinct Venus & le Prin-temps. Ces diſcours des nouuelles mariees, mit tellement en allarme ceux de la Seree, & leurs femmes, qu'il leur print enuie de ſe retirer pour s'en aller coucher enſemble. Remettans à la prochaine Seree, qui ſe trouuoit à vn iour maigre, à traicter du poiſſon apres la chair.





LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce premier
Liure.




S·IOANNES·
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BVM



